



HAL
open science

Les liens mère-fille à l'épreuve de l'adolescence : les vicissitudes de la séparation

Audrey Montarros

► **To cite this version:**

Audrey Montarros. Les liens mère-fille à l'épreuve de l'adolescence : les vicissitudes de la séparation. Psychologie. 2022. dumas-04009932

HAL Id: dumas-04009932

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04009932>

Submitted on 1 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY – MONTPELLIER III

UFR V – Sciences du sujet et de la société

Département de Psychologie

Mémoire de Master 1

Psychologie Clinique Psychopathologie Psychanalytique

Les liens mère-fille à l'épreuve de l'adolescence : les vicissitudes de la séparation.



Mother and Child, Barbara Hepworth, Tate Museum, Londres, 1934

Présenté par : MONTARROS Audrey

TEXTE DE JUSTIFICATION DU VOLUME DU MEMOIRE

La commission pédagogique du Master de Psychologie Clinique, Psychopathologie Psychanalytique de l'Université Paul Valéry – Montpellier III, en limitant le volume du mémoire de recherche à 30 pages (hors annexes, page de garde, sommaire et bibliographie), impose à chaque étudiant une exigence de rigueur et de concision.

Dans l'esprit d'une publication scientifique (article d'une revue spécialisée ou chapitre d'ouvrage) il est demandé aux auteurs de spécifier leur rationnel théorique, de présenter le corpus de données de manière synthétique et/ou en sélectionnant les éléments les plus significatifs en référence à la problématique ainsi qu'à la méthodologie clairement identifiées.

Remerciements

Je remercie Mme Dessons pour son accompagnement, sa disponibilité et sa rigueur tout au long de ce travail. Ses remarques et conseils de lecture ont nourri ma réflexion et le plaisir de mon questionnement.

Je suis reconnaissante envers Nathalie Reymond-Babolat, ma garante de stage, pour nos temps d'échange et la finesse de ses analyses cliniques. Son écoute et sa confiance m'ont aidée à construire un peu plus mon identité de future psychologue.

Je remercie tout l'équipe de l'institution pour leur accueil chaleureux et la place qui m'a été faite. Une pensée sincère à Nikki et Elena pour m'avoir ouvert les portes de leurs entretiens et pour m'avoir tant appris.

Je transmets toute mon affection à ma famille pour leur patience et leur soutien dans mon projet de reconversion.

SOMMAIRE

Introduction	1
A. Revue de la littérature	2
I. Adolescence, séparation et perte d'objet	2
1) Reviviscence du complexe d'Œdipe, identifications et fragilisation narcissique	2
2) Le processus de séparation-individuation et ses limites	3
3) La remise en jeu de la perte de l'objet et la résurgence de l'archaïque	5
II. Le féminin	7
1) La passivité et le féminin	7
2) Le masochisme	9
3) Le maternel et le féminin	9
III. L'entre mère-fille	12
1) Amour, ambivalence et haine	12
2) La peur de l'identique	14
3) Le cadre analytique et le transfert	15
B. Problématique et hypothèses	16
C. Outils méthodologiques	18
D. Analyses cliniques	19
Nikki	19
Elena	23
E. Discussion	26
Conclusion	30
Bibliographie	32
Annexes	37
Engagement de non-plagiat	143
Résumé	144

Introduction

Dans la réalité factuelle, la séparation est à la fois plurielle et première. Plurielle, car elle rythme la vie, les liens dans les relations humaines et est vécue comme rupture ou perte. Première, car elle se joue d'emblée, entre deux corps, par la coupure du cordon ombilical à la naissance. Dans *le Banquet* de Platon elle se fait aussi mythique : l'être humain était à l'origine une boule double, union parfaite de deux êtres qui, se croyant l'égal des dieux, fut coupée en deux par Zeus. L'amour entre ces deux nouveaux êtres « est né de ce désir de recréer une unité à jamais perdue » (I. Bernateau, 2010, p. 18). Non sans rappeler la symbiose primaire entre la mère et son bébé, la coupure permet l'existence de l'enfant dans sa singularité psychique et la reconnaissance de l'autre comme différent de soi. Ainsi, la séparation se joue aussi dans la psyché et s'entend comme différenciation. Une séparation jamais totalement acquise, toujours à élaborer.

L'adolescence constitue une nouvelle étape dans ce mouvement entre corps et psyché, temps où la métamorphose du corps se fait l'écho des mouvements pulsionnels. La séparation des imagos parentales se vit souvent dans l'ambivalence, dans l'angoisse, dans la confusion de la perte et doit nécessairement s'élaborer au risque de la dépendance et de la fusion. La séparation est initiée par l'adolescent car « il est l'auteur de cette séparation et plus seulement la victime, il n'est plus celui qui perd, il est celui qui part, qui abandonne » (C. Chabert, 2012b, p. 39). L'adolescence confronte aussi à la passivité du pulsionnel, comme un rappel de la passivité originare, mais aussi comme féminin.

Entre une fille et sa mère, la construction des liens premiers et œdipiens s'établit différemment d'avec un garçon et la construction identitaire semble plus complexe. Le corps prend la forme de celui de la mère et la séparation, teintée de culpabilité, revêt une dimension particulière entre identification au même et peur de l'identique, ainsi « toute la difficulté que peut avoir la fille à construire son sentiment d'identité par imitation d'un être dont il faut en même temps se différencier, en échappant à son emprise, sans pour autant s'identifier à l'autre sexe, et tout en continuant à se concilier son amour » (C. Eliacheff, N. Heinich, 2002, p. 386-387). L'adolescente devra faire face à la passivité en lien avec le féminin, le creux, l'intérieur à symboliser.

A. Revue de la littérature

I. Adolescence, séparation et perte d'objet

1) Reviviscence du complexe d'Œdipe, identifications et fragilisation narcissique

Freud, avec la parution des *Trois essais sur les théories sexuelles*, soutient l'existence d'une sexualité infantile dont la puberté en signe la maturation définitive. Dans la forme complète de la résolution du complexe d'Œdipe, l'enfant s'est doublement identifié à son père et à sa mère (C. Chabert, 2003) et la période de latence qui s'en est suivie a, quant à elle, permis d'investir de nouveaux buts pulsionnels déssexualisés « les tendances libidinales appartenant au complexe d'Œdipe sont en partie déssexualisées et sublimées » (S. Freud, 1923a, p. 30). L'arrivée de la puberté vient faire irruption dans le corps et va réactualiser le complexe œdipien : l'accès à la génitalité est maintenant possible, l'adolescent étant maintenant *assez grand* et la pulsion sexuelle agissant dans un corps sexualisé : « un nouveau but sexuel est donné à la réalisation duquel toutes les pulsions partielles collaborent tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale ». (S. Freud, 1905a, p. 143). Les fantasmes infantiles prennent, dans l'après coup de l'adolescence, une tonalité traumatique et angoissante. L'interdit de l'inceste prend alors tout son sens, il ne répond plus à la crainte de la castration mais bien à l'interdit symbolique, ainsi « le choix d'objet de la puberté doit renoncer aux objets infantiles et prendre un nouveau départ en tant que courant *sensuel* » (S. Freud, 1905a, p. 132).

Alors que l'adolescent se choisit de nouveaux objets d'attachement et d'identification, l'adolescent va éprouver le besoin de mettre à distance les objets parentaux. Les liens parentaux s'en trouvent remaniés, même si, dans les choix d'objets « demeurent toujours les traces confondues des premiers investissements » (M. Emmanuelli, 2013, p. 186). Il est attendu des adolescents de s'engager dans ce processus de séparation et, s'il apparaît comme difficile et douloureux, cet effort permet de se soustraire à l'autorité parentale, effort qui permet d'opposer la nouvelle génération à l'ancienne. (S. Freud, 1905a). Se référant aux textes bibliques, C. Azoulay (2013) réfléchit à la séparation, comme l'origine de la création, non seulement divine, mais création de la psyché. Séparation qui est à entendre dans le sens de se différencier, et particulièrement à l'adolescence « où l'intégration de la différence des sexes et des générations acquière toute son importance [...] et] réclamant dans une certaine urgence, la séparation psychique d'avec les objets œdipiens de l'enfance et le déplacement de la libido vers des objets pairs » (C. Azoulay, 2013, p. 166-167). Poussé par le désir, par la pulsion libidinale inhérente au Moi, l'adolescent qui parvient à se séparer peut alors rencontrer l'autre différent de soi (M. Emmanuelli, 2013).

L'adolescent va sans cesse osciller entre besoin d'indépendance et d'autonomie : « pour conquérir son indépendance il est effectivement amené à remanier ses identifications œdipiennes » (M. Dessons, 2020, p. 90). Si les identifications aux deux imagos parentales renvoient à la bisexualité, « le choix d'objet (le père ou la mère) exclut partiellement l'un ou l'autre du champ d'investissement préférentiel » (C. Chabert, 2003, p. 163). L'adolescent doit aussi élaborer un renoncement au moi idéal pour se tourner vers ses pairs comme idéaux nouveaux. Alors que le Moi Idéal s'était construit et étayé sur le « Moi auxiliaire de la mère » (J. Lampl-De-Groot, 1960, p. 104) le mouvement de désengagement, de désidérialisation aux parents ne rend plus possible cet étayage et le moi adolescent est donc affaibli. Dans ce même élan de distanciation, le surmoi est internalisé. Rappelons que le surmoi s'est construit dans un double mouvement à la fois d'intériorisation des exigences et des interdits et d'introjection des objets œdipiens. L'adolescent se retrouve donc à devoir « renoncer à une partie fondamentale de son Surmoi, celle qui contient les restrictions, les normes et les idéaux qui, bien qu'intériorisés, n'en demeurent pas moins liés aux objets incestueux » (J. Lampl-De-Groot, 1960, p. 108-109). Si, ce remaniement des identifications est salutaire car il permet, dans l'après coup, de mieux élaborer ce qui n'avait pas pu se faire pendant l'Œdipe, ce conflit entre les différentes identifications va fragiliser la réassurance narcissique acquise pendant la latence : « L'adolescent est confronté en effet, à partir de la flambée pulsionnelle imposée par la puberté, à la reprise du conflit œdipien, à la nécessité d'élaborer la problématique de séparation, qui remet en jeu la position dépressive, tout en fragilisant les assises narcissiques » (M. Emmanuelli, 2005, p. 29).

2) Le processus de séparation-individuation et ses limites

Face à ce déséquilibre entre logique narcissique et objectale, l'investissement libidinal d'un nouvel objet, qui va venir étayer un narcissisme adolescent défaillant, s'accompagne d'une centration narcissique où la satisfaction moïque est recherchée. Dans cette quête, la dépendance à l'objet est importante et n'est pas sans rappeler la petite enfance. Nous savons qu'à la naissance, l'enfant vit dans un état de narcissisme primaire dont la qualité est fondamentale car d'elle dépendra le sentiment de sécurité fondamentale de base, socle de construction sur lequel vont s'asseoir les développements ultérieurs, ou, au contraire une construction sur une faille (M. Dessons, 2020). Pour avoir assez d'amour propre, de narcissisme, il faut que la mère « suffisamment bonne » soit devenue un objet psychique, un objet interne. L'enfant sortira progressivement du narcissisme primaire quand l'objet interne se sera constitué : « l'élaboration satisfaisante du narcissisme tient une place

essentielle dans le processus de séparation-individuation du petit enfant par rapport à l'adulte » (J. André, 1994, p. 109). La séparation est pour M. Malher un processus de séparation-individuation qui intervient tout au long de la vie, de la symbiose de l'enfance jusqu'à la mort (I. Bernateau, 2008). Le premier temps de ce processus intervient lors de la petite enfance où l'objet peut exister dans la réalité interne et sera reconnu comme distinct de soi. Il est donc nécessaire que l'objet primaire soit internalisé pour pouvoir s'en séparer. Peter Blos (1967) reprendra les thèses de M. Malher pour s'en distancier et proposer que l'adolescent soit confronté à un second processus de séparation-individuation, « l'adolescence et la petite enfance ont en commun d'être des périodes de restructuration et de renégociation du lien à l'objet, bien que ce soit de façon inversée » (I. Bernateau, 2008, p. 140). Le processus d'adolescence, chez P. Blos, peut être qualifié de développemental et se réalise donc par phases successives qui permettent au moi de se transformer. Ainsi, le travail de désengagement des objets parentaux s'accompagne d'une régression pulsionnelle où le moi est à nouveau « en contact avec les pulsions et les positions moiïques infantiles » (P. Blos, 1967, p. 124). La régression moiïque et pulsionnelle se met au service du processus adolescent, elle n'a pas de valeur défensive mais est essentielle pour la suite du développement psychique, à savoir la maturation psychique et le processus d'individuation (P. Blos, 1967). La régression participe au travail de deuil des imagos parentales : « l'individuation de l'adolescence est le reflet des transformations structurelles qui accompagnent les désengagements émotionnels des objets infantiles internalisés » (P. Blos, 1967, p. 116) et ce désengagement permet dans le même temps une maturation du moi.

I. Bernateau (2008, 2010) et Emmanuelli (2005) critiqueront l'approche développementale de M. Malher et de P. Blos. I. Bernateau s'interrogera sur l'aspect linéaire et normatif de ce « processus » (I. Bernateau, 2010, p. 20) qui met en avant le rôle de la séparation dans la psyché. Elle rappelle que la psyché, et a fortiori l'inconscient, est intemporelle et qu'il est nécessaire de prendre en compte l'après-coup. Ainsi, « les logiques narcissique et œdipienne se recouvrent et se ré-interprètent l'une l'autre, et il n'est pas possible, en particulier à l'adolescence, de séparer le registre anaclitique du registre œdipien, ni de privilégier un registre au détriment de l'autre » (I. Bernateau, 2008, p. 432). L'articulation, voire même la fusion, entre ces deux axes constitue une situation de conflit interne et d'intense mobilisation psychique qui amène à la confusion. Cette confusion ne permet pas de créer du lien avec l'objet et se rapprocherait ainsi plus de l'indifférenciation des premiers temps de vie que de la régression évoquée par P. Blos. Alors que pour M. Malher et P. Blos l'*infans* doit d'abord s'éprouver comme distinct pour ensuite se séparer,

pour I. Bernateau, le bébé fait d'emblée l'expérience de la séparation, ce qui lui permet de se représenter l'objet, « le processus de différenciation est donc lié à la survenue d'une séparation dans la réalité » (I. Bernateau, 2008, p. 443). Plus que la fin d'un processus, I. Bernateau considère que la subjectivisation adolescente rappelle cette première séparation et viendrait donc rejouer les tonalités de la prime enfance, une nouvelle édition teintée d'archaïsme (I. Bernateau, 2008, p. 444).

3) La remise en jeu de la perte de l'objet et la résurgence de l'archaïque

Pour A. Freud, se distancier, renoncer aux objets parentaux sera comparable chez l'adolescent à un véritable travail de deuil « car sa libido est sur le point de se détacher des parents et de s'attacher à de nouveaux objets. Un certain deuil des objets du passé est inévitable » (A. Freud, 1958, p. 80). S. Bydlowski revient sur la relation mère-enfant et l'illusion idéale de la naissance. Dans cette symbiose parfaite « le processus de deuil originaire s'engage tout aussitôt, processus qui n'a plus de fin et met un terme à l'enchantement du narcissisme idéal. » (S. Bydlowski, 2019, p. 117). Ce processus de deuil intervient chez l'enfant comme chez la mère qui, pour permettre à son enfant de se différencier, doit se détourner de lui et aller vers d'autres objets d'investissements, des objets de désir. La perte de l'objet doit donc être symbolisée, faute de quoi l'enfant se tournera vers l'indifférenciation, « ainsi s'élabore et se symbolise la perte [...] ainsi s'effectue le meurtre [...] ainsi enfin, l'enfant peut-il advenir comme autre que la mère » (M. Benhaïm, 1992, p. 77). Plus que sur la notion de deuil I. Bernateau (2010) insiste sur la menace de perte qui colore toute séparation. Pendant l'enfance la séparation temporaire de la mère, son absence, la perdre de vue équivaut pour l'enfant à une séparation définitive, à la mort. L'analogie entre séparation et perte est donc vive à l'adolescence, période qui réactualise la menace de perte. De plus, si se séparer est synonyme de perdre, se séparer est aussi synonyme de tuer (I. Bernateau, 2010), car l'adolescent est confronté au meurtre fantasmatique de ses objets internes.

Comme nous l'avons vu, la puberté s'accompagne d'un afflux de libido qui peut déstabiliser le moi et « tout cela réactive des angoisses de confusion avec le corps maternel » (J. Schaeffer, 2007, p. 264). L'archaïque de la fusion avec la mère refait surface et la recherche d'un corps à corps qui doit maintenant passer par un autre non maternel « peut devenir engouffrement mortel dans l'autre, toujours archaïque dévorateur » (J. Schaeffer, 2007, p. 274). L'adolescence pourrait donc s'entendre comme une résurgence de l'archaïque. Le conflit œdipien, qui constituait déjà un temps de séparation, est remis sur le devant de la scène, et une régression accompagnée de ses défenses de type

psychotique est souvent constatée. Pendant la période de la détresse originaire, l'angoisse de séparation est liée à l'absence de l'objet primaire et cette angoisse resurgit à l'adolescence avec la peur de la perte de l'objet. Chez certains, la crise d'adolescence ne se manifeste pas de façon bruyante mais davantage par une forme aconflictuelle, sous une forme d'isolement et de retrait des relations. N. Vellut présente le retrait comme une autre forme d'expression de l'adolescence qui permettrait à l'adolescent d'être dans une illusion de puissance. Au Japon, le terme *hikikomori* est consacré à la description de cette attitude et renvoie au retrait social, chez des adolescents ou jeunes adultes, qui peut durer plusieurs mois voire plusieurs années. Si le processus adolescent est un processus qui mène à la différenciation, cet isolement peut s'entendre comme une manière de ne pas se séparer, de rester indifférencier avec l'objet. Ainsi « tous les cas de hikikomori que nous connaissons se situent en impasse quant à ce mouvement qui défait pour mieux refaire » (N. Vellut, 2015, p. 598). Accepter de sortir de sa chambre revient à accepter de se séparer et à faire le deuil de l'objet. Le retrait ou l'isolement peuvent s'entendre comme le signe de l'indifférenciation archaïque mais aussi comme le signe d'une crainte de l'effondrement et de la néantisation, « une angoisse qui porte atteinte à l'intégrité du Moi » (I. Bernateau, 2010, p. 104)

Si faire le deuil des objets implique une séparation, il est possible qu'advienne à l'adolescence « un moment mélancolique » (C. Chabert, 2003, p. 13) réactivé par la perte. La mélancolie tend à nier la séparation, tend à un état fusionnel avec l'objet et, dans une correspondance avec Ferenczi, Freud écrira « le deuil de la perte de l'objet d'amour se transforme en deuil du Moi narcissique » (S. Freud, cité par I. Bernateau, 2010, p. 69). Pour Freud, dans *Le moi et le ça*, la souffrance que l'on retrouve dans la mélancolie s'explique par le fait que l'objet soit érigé, introjeté dans le moi, suivi d'une identification à l'objet. Ainsi, Freud propose que l'identification permette, ou du moins facilite, l'abandon des objets (S. Freud, 1923c, p. 19). L'adolescence, par le travail de deuil, tend à une mélancolisation de la séparation, l'adolescent s'identifiant à l'objet perdu et fragilisant son moi. La position dépressive théorisée par M. Klein rend compte de la reconnaissance par l'enfant de l'objet comme différent de lui et comme objet total, à la fois bon et mauvais. Il fait ainsi l'expérience de l'ambivalence. Cette reconnaissance s'accompagne d'une angoisse dépressive liée à la crainte de perdre l'objet, d'avoir détruit le bon objet par ses pulsions agressives et l'enfant cherchera donc à le réparer (C. Chabert, 2020). Cette position dépressive, jamais totalement acquise, sera convoquée avec la séparation de l'adolescence et l'angoisse de perdre le bon objet interne. Ainsi, pour M. Emmanuelli et C. Azoulay l'adolescent « abandonnant la haine qui lui a été nécessaire pour achever de se

séparer des images parentales, accepte celles-ci dans leur réalité et consent de nouveau à échanger avec eux de l'amour » (M. Emmanuelli, C. Azoulay, 2009, p. 195).

Pour l'adolescente, la perte est double. Lors du complexe d'Œdipe, la fille comprend que la mère ne lui a pas transmis le phallus et, consciente du préjudice subi, elle cherchera réparation et se tournera vers le père qui, espère t'elle, lui donnera un enfant : « Son complexe d'Œdipe culmine dans le désir longtemps retenu de recevoir en cadeau, du père un enfant » (S. Freud, 1923a, p. 32). Pour la fille, donc, il faudra changer d'objet en se tournant vers le père puis quitter le père : « c'est par deux fois que les nécessités de la séparation et des pertes qui l'accompagnent se sont jouées, engageant un sentiment de perte, qui dans sa résurgence, affole l'adolescente », car si le garçon est parvenu à élaborer la perte par la maîtrise anale, la fille est vouée « à l'attente au sentiment de non maîtrise de pertes successives, difficiles à symboliser » (M. Emmanuelli, 2013, p. 195).

II. Le féminin

1) La passivité et le féminin

Tournons-nous un court instant sur le dualisme freudien de l'activité et de la passivité. D'après J. Laplanche et J-B. Pontalis, ces notions « qualifient principalement pour Freud des modalités de la vie pulsionnelle » (J. Laplanche et J-B. Pontalis, 1967, p. 10). Dans *Pulsions et destins des pulsions*, Freud écrit que « toute pulsion est un morceau d'activité ; quand on parle, de pulsions passives, on ne peut rien vouloir dire d'autre que pulsions à but passif ». Freud associe brièvement en 1915 les concepts d'activité et de passivité au dualisme masculin-féminin « l'opposition actif – passif se fond plus tard dans l'opposition masculin – féminin » (S. Freud, 1915, p. 35) avant de revenir sur cette équivalence en 1932 dans sa conférence intitulée *La féminité* pour affirmer que tout être humain contient à la fois du féminin et du masculin. De par son activité, la pulsion est donc masculine et dans sa tentative de différenciation de l'homme et de la femme Freud dira « la sexualité des petites filles a un caractère entièrement masculin » (S. Freud, 1905a, p. 161). Pour C. Chabert, « le féminin abrite et condense les représentations de l'enfant, de l'enfance et de l'infantile, sans doute par l'attraction d'images de passivité, d'impuissance et de désarmement, ou encore par un infléchissement probable vers la pénétration et l'intrusion » (C. Chabert, 2003, p. 12), ainsi il est donc commun aux deux sexes, il est au cœur de la bisexualité psychique et des identifications.

C. Chabert définit le féminin en lien avec la dépendance du nourrisson, le temps de l'*Hilflozigkeit*, cet état de passivité qui le fait dépendre entièrement de sa mère. Ce temps de féminin s'entend du côté du sensoriel, de l'empreinte et permet à l'enfant de faire

l'expérience de l'altérité car « la passivité implique, plus que l'activité, l'engagement de l'autre dans son action sur le sujet » (C. Chabert, 2003, p. 25). En se tournant vers le père, J. Schaeffer (2005) nous dit que la fille se sépare de sa mère pour la voir en tant que femme et pour J. André « sa passivité à l'égard du nouvel objet n'est qu'une façon d'accepter la castration : passive faute de pouvoir être active, faute de l'avoir » (J. André, 1994, p. 92). Par l'envie du pénis, la fille s'oppose à sa position féminine, il y a donc refus du féminin : « Le corps se fait phallus à défaut de l'avoir » (J. André, 1994, p. 110).

D. W. Winnicott, se distançant du phallogocentrisme freudien, élabore une différence entre le masculin et le féminin dans la relation d'objet. Alors que le masculin se situe dans le faire, l'action pulsionnelle de se lier ou d'être lié à l'objet, le féminin se comprend dans l'être, le *sense of being*, le devenir objet, de ne former qu'un avec l'objet. Le masculin à l'inverse implique la séparation d'avec l'objet : « La motion pulsionnelle reliée à l'objet (sous sa forme active ou passive) est associée à l'élément masculin. La caractéristique de l'élément féminin [...] est l'identité qui fournit au sujet la base indispensable sur laquelle il pourra être ce qui lui permettra ultérieurement d'établir un sentiment de soi ». (D.W. Winnicott, 1975, p. 160). Ainsi le féminin n'est pas en lien avec la pulsion, c'est un « féminin pur », épuré de sexualité qui permet de développer le sentiment d'existence de soi et de développer un intérieur. Par conséquent, il ne s'agit plus d'avoir ou ne pas avoir le phallus, mais d'être, par le féminin. Pour P. Givre (2010a), l'émergence pulsionnelle liée à la puberté pourrait se vivre comme une effraction de ce féminin.

À l'adolescence, la séparation convoque la passivité et l'activité, actif dans son propre désir, et passif dans le désir de l'autre. La perte du corps de l'enfance laisse place à la sexualisation du corps adolescent, au désir. À travers le personnage de Frankie de Carson McCullers, M. Emmanuelli (2013) fait référence au souvenir traumatique « d'une scène sexuelle à laquelle des adultes l'ont exposée dans l'enfance » qui, ressurgissant à l'adolescence, permet à la jeune fille de retourner la passivité en activité. Ainsi, le fantasme de la scène primitive se réfère à l'enfant qui s'imagine avoir vu le coït de ses parents lors de la conception et « la mise à l'écart, le sentiment d'impuissance, et même la douleur psychique associée à cette scène [...] soutiennent la position passive, manifeste ». (C. Chabert, 2003, p. 28). Cette passivité qui se retrouve aussi dans le fantasme de séduction, place le moi de l'enfant comme réceptacle passif des excitations extérieures. Au-delà du contenu de ces fantasmes, C. Chabert se tourne vers le psychisme et s'intéresse à leur intégration et leur appropriation dans la réalité psychique du sujet, leur transformation en représentations.

2) Le masochisme

Pour C. Chabert, le fantasme de fustigation *Un enfant est battu* est « une des traductions primordiales, peut-être la plus fréquente, du fantasme de séduction » (C. Chabert, 2003, p. 40). Dans son texte de 1919, Freud aborde la question du fantasme chez l'enfant et des fondements du masochisme. Si le fantasme d'être battu est avoué pendant la cure, il l'est avec parcimonie, car, il mêle à la fois des sentiments de plaisir, de honte et de culpabilité. Freud situe la formation de ce fantasme à la fin « de la période l'enfance qui se situe entre deux et quatre ou cinq ans [...] où les facteurs libidinaux innés sont pour la première fois éveillés par les expériences vécues et liés à certains complexes » (S. Freud, 1919, p. 223), soit au moment de l'apparition du complexe d'Œdipe. Quand Freud écrit ce texte, il considère que le sadisme est premier sur le masochisme, ce dernier étant une version déformée de la haine portée à l'égard de l'objet. Dans la deuxième phase du fantasme, sous l'effet du refoulement, il y aurait une régression de la libido génitale vers l'analité. Ainsi l'assertion dans son sens génital « le père m'aime » devient « le père me bat » ou « je suis battu par le père » du fait de la régression. Être battu mêle à la fois culpabilité et érotisme et « *n'est plus seulement la punition pour la relation génitale prohibée, mais aussi le substitut régressif de celle-ci [...] cela est précisément l'essence du masochisme* » (S. Freud, 1919, p. 229).

Alors que dans l'hystérie, la séduction est imputable à un autre, dans la mélancolie est laissée une large place aux auto-accusations. Ainsi chez la fille la conviction d'avoir séduit le père est présente et s'associe à un masochisme moral qui demande d'être puni : « l'impossible mise en scène de la rivalité avec la mère, certes, mais surtout l'impossible confrontation à la passivité qui engage la version mélancolique des fantasmes de séduction : la fille, coupable de séduire le père, devient la cible privilégiée de la transgression et du châtement auquel elle expose, châtement que l'accusée se charge d'assurer elle-même » (C. Chabert, 2003, p. 45). Dans ce mouvement punitif, et du fait de l'identification à la mère, c'est cette dernière qui est visée par les attaques autodestructrices : « la peur de perdre l'amour de l'objet, l'impossible rivalité mère / fille exercent ainsi une influence conjointe et complice pour mieux faire le lit de ce féminin mélancolique » (P. Givre, 2014, p. 654-655).

3) Le maternel et le féminin

L. Abensour s'intéresse au maternel en tant qu'énigme, en tant qu'ombre, à la fois entre corps et psyché, originaire et pulsionnel. Relatant les origines et évolutions du maternel dans la théorisation freudienne, en passant par le mythe, le narcissisme et la

séduction, L. Abensour nous fait réfléchir au lien entre le féminin et le maternel, « ainsi à l'opposé d'une problématique qui voudrait que le maternel soit commun aux deux sexes, la question n'est-elle pas essentiellement celle qui touche au corps maternel à l'articulation du maternel et du féminin » (L. Abensour, 2011, p. 1313). Remettant en cause le féminin chez les deux sexes, tel que nous l'évoquions précédemment, L. Absensour s'interroge sur la particularité du destin de la fille, son destin maternel. Qu'il s'agisse de la « censure de l'amante » de M. Fain (L. Abensour, 2011, p. 1314) qui met en avant la sexualité féminine, ou de « l'amant de jouissance » dont parle J. Schaeffer (2002) qui permettra, par arrachement du corps, de créer le féminin génital, le rôle du père, en tant que tiers et vers lequel la mère désirante se tourne, est indissociable du maternel. Rappelons que le tiers permet de trianguler la relation et rend supportable la séparation pour l'enfant mais aussi l'adolescent. Là où la dualité faisait que la séparation était synonyme de disparition psychique, la tierceté protège l'adolescent des « risques inhérents à la symbiose » (I. Bernateau, 2010, p. 129).

Pour J. Schaeffer, dans l'après coup de l'adolescence, « c'est le surgissement du féminin érotique lors de puberté qui fait effraction » (J. Schaeffer, 2007, p. 261), et ce pour les deux sexes. Après le primat du phallus de l'organisation phallique, où il s'agissait d'avoir le phallus ou d'être châtrée, le conflit va devoir s'élaborer sur un nouveau dualisme, celui du masculin et du féminin qui permettra l'accès à la différence des sexes. Le féminin par la découverte du vagin fait irruption et rapproche la fille du corps de la mère et de ses représentations fantasmatiques primitives et incestueuses.

Dans son article sur le féminin et le maternel, deux aspects qui ponctuent la vie d'une femme, J. Schaeffer revient sur l'identification primaire en lien avec l'oralité et le désir pour le bébé « de prolonger cette complétude narcissique fusionnelle » (J. Schaeffer, 2005, p. 169). À l'adolescence les angoisses de féminin refont surface en renvoyant à ce retour au ventre maternel, cet intérieur féminin, à la fois idéal narcissique perdu et symbole de fusion, confusion par la réincorporation, la dévoration et l'engloutissement. Parce que le garçon possède le pénis il lui sera plus aisé de se séparer, se différencier de sa mère. Chez la fille, cette coupure symbolique ne peut s'opérer et l'angoisse se porte sur l'intérieur du corps, ce qui pénètre et envahit. Il s'agit d'une angoisse de féminin décrite par M. Klein comme « une angoisse de pénétration, fantasmée comme intrusion [...] et reliée au fantasme d'une activité sexuelle à but passif » (M. Dessons, 2020, p. 64). Pour J. Schaeffer (2007), il s'agit pour la fille et la femme d'accomplir un travail du féminin, un travail de symbolisation de la scène intérieure du corps. Alors que le garçon est en position d'activité, la fille est en position d'attente, de passivité. Les angoisses de féminin se situent

autour « de l'ouverture et de la fermeture du corps » (J. Schaeffer, 2012, p. 49) et les pathologies telle que la boulimie et l'anorexie, plus fréquentes chez la fille, en témoignent.

Enfin, dans sa théorisation du féminin, Chabert associe le féminin au mélancolique et l'aborde tel qui se déploie dans la cure. La position passive et innocente de l'enfant lors de la scène primitive ou celle de séduction est mise à mal pendant l'adolescence car « la participation du sujet risque de devenir de plus en plus évidente, trahissant une provocation qui cette fois vient du dedans » (C. Chabert, 2003, p. 37). Ainsi, dans le renversement pulsionnel génital de la passivité vers l'activité, Chabert indique que le fantasme devient « mélancolique » et « bascule alors dans une dérive mélancolique soutenue par l'auto-accusation réclamant répétitivement des mesures de rétorsion humiliantes et mortifères » (C. Chabert, 2003, p. 38-39) entraînant ainsi le retrait des investissements narcissiques et objectaux. En 1917, dans *Deuil et Mélancolie*, Freud explique que ce qui différencie la mélancolie du deuil est la dépréciation. Du fait de l'investissement narcissique de l'objet, de l'identification du moi avec l'objet abandonné et de la forte ambivalence pour l'objet, « les reproches que s'adresse le malade sont en fait des reproches à un objet d'amour qu'il a retournés contre son moi » (S. Freud, 1917, p. 54). C. Chabert fait le parallèle avec le narcissisme moral où le moi devient le substitut de l'objet, « où la souffrance est recherchée pour elle-même (et non pour l'objet) » (C. Chabert, 2003, p. 64) et où la haine se tourne donc vers le moi. À l'adolescence, l'identification aux deux parents, de type hystérique, s'accompagne du renoncement à l'objet du désir de l'autre (C. Chabert, 2003, p. 164), et l'identification de type narcissique, ayant peu investi l'objet, se tournera davantage vers le moi. Une identification mélancolique se fera sur un objet à la fois perdu et instable, la différence entre l'objet et le moi sera floue, tout comme la différence entre le masculin et le féminin : « L'identification mélancolique relève d'une recherche active de confusion, une lutte contre la différence et contre ce qu'elle impose de renoncement et de perte » (C. Chabert, 2003, p. 164). La séparation et la perte impossibles, telles que nous les avons évoquées précédemment, semblent bien être en lien avec l'identification mélancolique. Si l'indifférenciation ou la mal-différenciation est à l'origine des liens entre le moi et l'objet, elle en est le signe du féminin. Ce féminin qui, œuvrant comme nous l'avons vu dans la sexualité infantile et les fantasmes, se retrouve dans sa forme mélancolique et le traitement de la perte d'objet. Ainsi « le « destin » de ce féminin, dont l'intégration est liée au travail de deuil de l'objet maternel, se révélera à l'occasion des remaniements de la traversée pubertaire » (C. Matha, 2012a, p. 443).

III. L'entre mère-fille

1) Amour, haine et ambivalence

Pour Freud, dans la *Sexualité féminine*, la mère est le premier objet d'amour de l'enfant et elle est sa première séductrice. Séduction à la base de la dyade enveloppante mère enfant, séduction par les soins de la mère par lesquels elle transmet des messages empreints de son sexuel infantile (J. Laplanche, 1987), positionnant l'enfant dans des expériences passives de sexualité. Pour D. Hirsch, ces messages énigmatiques déposés par la mère symbolisent de façon sous-jacente le contenant du féminin sexuel des deux sexes et pour Freud la mère est « objet du premier et du plus puissant des amours, prototype de toutes les relations ultérieures amoureuses » (S. Freud, 1938, p. 59).

Comme nous l'avons précédemment évoqué avec l'angoisse dépressive de M. Klein, la notion d'ambivalence est inhérente à la relation mère enfant. Dans *Pulsions et destins des pulsions* Freud aborde la notion d'ambivalence entre l'amour et la haine : l'amour pour l'objet car il est source de plaisir pour le moi et la haine envers un objet qui ne satisfait pas. Mais l'amour est tout d'abord « narcissique, puis il s'étend aux objets qui ont été incorporés au moi élargi et exprime la tendance motrice du moi vers ces objets en tant qu'ils sont sources de plaisir » (S. Freud, 1915, p. 41), l'amour passe donc par l'incorporation de l'objet et s'entend donc aussi comme destruction. Pour Freud, l'objet naît dans la haine, la haine mettant fin à la fusion et permettant la différenciation d'avec la mère. Pour l'enfant, l'objet sera reconnu comme autre quand il aura fait l'expérience de la réalité de la « déception face à la tentative de se satisfaire par l'hallucination afin de combler l'absence de la mère ». (F. Houssier, 2009, p. 15-16). La haine découle de l'insatisfaction car l'enfant expérimente sa dépendance à l'objet et cet objet ne le comble pas. De plus, la coloration sadique orale de la pulsion signe l'accès à l'ambivalence. Du fait de la déception, l'investissement se déplacera sur un autre objet, déplacement encouragé par l'ambivalence « nécessaire car elle permet, par l'expression de la haine, une séparation effective » (C. Chabert, 2012a, p. 20). Dans *La sexualité féminine*, Freud évoque que l'enfant fera à nouveau l'expérience de la haine dans la période de l'Œdipe confronté au parent du même sexe.

Si nous avons présenté l'ambivalence du côté de l'enfant, elle existe aussi du côté de la mère. Pour M. Benhaïm (2001) l'ambivalence, l'articulation entre l'amour et la haine, est nécessaire et doit s'élaborer pour qu'elle structure la relation entre la mère et son enfant. La haine originaire se situe en premier lieu chez la mère et doit « se résoudre en haine vitale, c'est à dire se symboliser en amour maternel » (M. Benhaïm, 2001, p. 11). L'ambivalence est ainsi donc nécessaire, positive en ce qu'elle permet de laisser la place

au tiers paternel et ainsi de permettre la castration, la séparation. À l'inverse une ambivalence sera négative, destructrice quand elle ne permettra pas la séparation mais la fusion entre l'amour et la haine : « l'amour sans ambivalence vit s'abolir les distances et surgir un amour total, premier, autrement dit meurtrier » (M. Benhaïm, 2001, p. 42).

Dans leurs articles, C. Dupuis Gauthier (2011) et O. Rosenblum (2013) s'interrogent sur la place dans la haine dans la relation mère-fille, qui apparaît comme seule réponse à la différenciation : « la haine est considérée comme une condition nécessaire et indispensable à la construction psychique à travers la distinction qu'elle permet d'opérer entre Moi et non Moi » (C. Dupuis-Gauthier, O. Rosenblum, 2013, p. 126). « Mais de quelle haine s'agit-il » s'interroge D. Guyomard (2009, p. 81), haine qui permet la castration, la transformation œdipienne et la perte de l'objet ou haine pulsionnelle comme défaite du maternel qui attaque le sujet ?

D. Guyomard théorise le maternel comme reste du narcissisme du lien, reste du temps premier du lien narcissisant, de l'éphémère (l'effet-mère), le maternel comme ce qui reste une fois que la jouissance est perdue et que l'objet-mère se constitue. Le reste comme l'empreinte de ce lien premier, de la satisfaction / séduction transmise, intromise, et reçue et d'où se tissera la possibilité de la transmission du féminin. Qualité d'un lien homoérotique entre la fille et la mère qui se base aussi sur son éphémérité, son refoulement, son sevrage pour que l'objet puisse être reconnu : « il faut, en effet, que le lien s'efface et s'inscrive comme nostalgie, pour élaborer et constituer de l'autre maternel comme objet » (D. Guyomard, 2009, p. 24). À l'inverse, l'érotisation du lien maternel, de sa jouissance en signerait l'échec, échec d'une rencontre qui ne laisserait place qu'à la haine. Le passage de la « mêmeté » vers l'altérité identificatoire doit se faire en conservant l'identique, en d'autres termes, une identification au même et une différenciation de ce même, que l'auteur nomme « l'altérité du même ». Ce lien narcissisant comme espace fantasmatique qui, chez la fille, serait venu faire empreinte du féminin : « l'incorporation chez la fille du plaisir donné et reçu engendrerait-il un imaginaire de l'intérieur du corps ? Cet intérieur serait creusé, fantasmatiquement, par le plaisir obtenu et donné » (D. Guyomard, 2009, p. 95). Ce lieu, comme creux, qui permet la transmission du féminin, comme métaphore pour une fille de son identification féminine qui « pose la question de la transmission du féminin spécifique à la relation mère-fille et la nécessité de son empreinte pour la constitution identitaire de la féminité de la fille » (D. Guyomard, 2009, p. 101). La reconnaissance de ce féminin vient narcissiser la fille et lui permet de s'ancrer en tant que femme.

2) La peur de l'identique

P. Givre (2014) émet l'hypothèse que le « traumatisme génital de la puberté convoque lui aussi les traces affectives et la mémoire de ce narcissisme du lien » (P. Givre, 2014, p. 646). Le refoulement qui intervient à la puberté doit permettre, chez l'adolescente, le deuil de la jouissance phallique au profit de la jouissance génitale. Toutefois, ce refoulement fait écho à la castration et, dans la dynamique identificatoire de l'adolescence, il présentifie le risque d'une mélancolisation du lien à l'objet, d'un retour vers un « effet-mère », un narcissisme du lien identificatoire qui serait synonyme de confusion. Au choix homosexuel ou à l'issue anorexique, Givre propose une identification au même, c'est-à-dire au féminin de la mère qui permet une différenciation. Ainsi « le passage obligé par une mélancolisation sur le trajet qui conduit au devenir femme, expose davantage l'adolescente que l'adolescent à la tentation narcissique des pulsions de mort et aux expressions fantasmatisques qui en découlent » (P. Givre, 2014, p. 651).

Où se situe le même ? Dans le visage, renvoyant ainsi au temps qui passe ? Pour J. André « de la mère à la fille, il n'y aura jamais d'histoire, seulement un retour du même » (J. André, 2003, p. 11). Celle qui a donné la vie représente maintenant la mort, dans un mouvement faisant écho au fantasme de retour au ventre maternel. Fantasme chargé d'angoisse, ce même c'est le narcissisme primaire, absolu, le retour vers l'indifférenciation. Et à J. André de conclure que l'angoisse ne viendra pas de la séparation mais davantage ne pas pouvoir se séparer. Pour A. le Nestour la naissance d'une fille est, pour la mère, à la fois une identification au bébé fille qu'elle a été et, dans le même temps, une identification à sa mère. Ce double mouvement narcissique et objectal imprègne les relations à la fille dès la naissance et réactive chez la mère « les aspects anaclitiques » de sa propre relation à sa mère (A. le Nestour, 2003, p. 44).

Où se situe le même ? Dans le corps sexué ? Pour F. Dargent, la petite fille est d'abord fascinée par le corps de sa mère, ce corps en lien avec le fantasme de séduction, puis l'adolescente est confrontée à l'angoisse de l'identique. Réfutant le primat du phallus freudien, J. Rousseau-Dujardin cherche à comprendre la difficulté du lien entre les filles et leur mère et, au-delà du ressentiment de ne pas avoir reçu le phallus, il s'agit pour l'auteur, de mettre en avant la proximité du corps, proximité recherchée et crainte, car « la fille sait bien, dans la similitude de son corps avec celui de sa mère, que le travail d'enfantement s'est fait là, elle pressent quelle aura la possibilité de même travail d'entrailles » (J. Rousseau-Dujardin, 2003, p. 107), la fille sait que le féminin lui est transmis. L'adolescence impose un détachement de son corps d'enfant et, chez les filles, le corps devra être reconnu par ses parents comme un corps sexué « désemmailloté du corps

maternel et différent du sien dans son potentiel attractif » (E. Emmanuelli, 2013, p. 189). Car il s'agit bien dans les enjeux du processus adolescent de se différencier, de se « dés-emmailloter » et d'intégrer la différence des sexes. Longtemps châtrée, la fille fait face à l'apparition de la féminité, elle devient celle qui a des seins, un utérus. Pour F. Dargent, le recours à l'acte met à la fois en évidence une relation à la mère entravée et un défaut d'identification sexuée. Ainsi le corps est investi, à défaut de symbolisation, et signe un refus de la perte d'objet, « perte seule à même d'ouvrir à la représentation d'un corps de plaisir » (F. Dargent, 2013, p. 417). Pour ces jeunes filles, plus qu'une séparation il s'agit d'un arrachement, un arrachement à la mère séductrice, « arrachement de son altérité » (D. Guyomard, 2009, p. 38). Les attaques sur le corps viendraient signifier l'échec de l'altérité dans le même, la haine serait ainsi retournée contre soi et l'objet maternel serait ainsi préservé. Dans ce « corps pour deux » s'éveille le fantasme de retour dans le ventre maternel, un retour vers l'archaïque (S. Missonier, 2020). Si l'objet maternel vient étayer le narcissisme chez l'adolescente l'étayage est vécu de façon intrusive. Dans un mouvement régressif d'un corps pour deux, le rapproché avec la mère réactive la menace de réalisation des fantasmes incestuels et matricides, F. Dargent qualifiant l'auto-agressivité de fonction « pare-inceste » car le « désir de passivité régressive adressé à la mère pré-œdipienne rencontre la poussée pubertaire au risque de la folie incestuelle » (F. Dargent, 2013, p. 418).

3) Le cadre analytique et le transfert

Dans leur article sur l'entretien clinique, O. Douville et B. Jacobi mettent en avant le rôle du féminin dans l'écoute clinique. Le féminin, comme creux, comme espace thérapeutique qui peut accueillir la parole. De même, dans la relation transférentielle qui s'instaure avec les adolescents, l'analyste apparaît comme « un creux pour l'accueillir, un lieu où ce qu'il a déposé de lui se maintient et un objet qu'il peut continuer à investir » (M. Emmanuelli, 2013, p. 185).

La situation analytique serait comparable, pour I. Bernateau (2010), au *fort-da* freudien dans la mise en scène répétitive de la présence et de l'absence. Elle permet de symboliser la séparation « dont le but est l'appropriation d'un espace à soi tangible et ludique » (I. Bernateau, 2010, p. 155), non sans rappeler la capacité de jouer de D. W. Winnicott. M. Yi, présente la mère dans la pluralité de ses représentations : mère biologique, mère enceinte, mère sociale et mère sexuelle. Toutes ces facettes d'une même mère entrent en conflit quand, dans l'analyse, avec des sujets souffrant de fragilités narcissiques, s'ajoute la mère pré-oedipienne « comme source explicative des défaillances

du sentiment de continuité du sujet et figure centrale sinon exclusive du transfert » (M. Yi, 2019, p. 66). Cette mère archaïque place l'enjeu de la séparation au cœur du processus analytique. C. Chabert explique qu'il n'y a « pas d'analyse sans que la séparation marque de son sceau la rencontre transférentielle dès les commencements » (C. Chabert, 2012*b*, p. 36). La rythmicité des rencontres permet de border l'absence par la présence, de pondérer la discontinuité par la continuité et ainsi de pouvoir se représenter psychiquement la séparation. S'il est possible de se représenter l'objet absent, de pourvoir retrouver dans la psyché l'objet perdu, la perte peut s'élaborer (C. Chabert, 2012*a*).

Alors que nous évoquons le moment mélancolique possible à l'adolescence, nous pourrions aussi le retrouver dans ce que C. Chabert nomme une « réaction thérapeutique négative », et ce, « chaque fois que la perte et l'angoisse qu'elle génère s'inscrivent dans un destin narcissique qui tente [...] d'en annuler la reconnaissance » (C. Chabert, 2003, p. 14). Parce que le transfert, et l'excitation qui lui est liée, viendrait signifier la séparation, il y aurait un mouvement de refus de la passivité. Toutefois, le travail de cheminement, de perlaboration, inhérent à l'analyse pourrait, en passant par la mélancolie, la régression, le refus de la passivité, permettre une élaboration de la perte par la reconnaissance de l'excitation et la mise en mots des affects, « la place est alors laissée à la passivité pour ce qu'elle vient dire de l'être-excité, être-affecté, être aimé » (C. Chabert, 2003, p. 158). Pour D. Guyomard (2009), la mélancolisation du travail autour de la question du féminin peut s'entendre comme une résistance au travail de perlaboration de la position dépressive. Toutefois, l'enjeu de l'analyse est de permettre la rencontre de l'autre et cette rencontre « ne peut avoir lieu sans accepter et accueillir dans l'espace du transfert la douleur dépressive masquée par la haine ». La haine comme résistance, mais aussi comme possibilité d'une identification et finalement de la séparation.

B. Problématique et hypothèses

Dans notre clinique, le discours des jeunes filles est teinté de reproches, de remarques acerbes envers leur mère. La mère est décrite comme celle qui critique, ne s'intéresse pas à sa fille, celle qui ne sait pas reconforter, rappelle les règles, est exigeante, celle à laquelle on se confronte et celle à qui elles ne veulent pas ressembler. Nous nous sommes interrogée sur le sens de ce discours manifeste. Que les mères aient ou non accompagné physiquement leur fille aux entretiens, elle est portée dans leur inconscient : cette mère haïe est pourtant toujours présente, à la fois rivale et support identificatoire, décevante et recherchée comme repère. Que vient nous dire cette ambivalence ?

Nous avons vu, dans la partie théorique, que les remaniements du processus adolescents remobilisent les liens à l'objet primaire et nous avons tenté de saisir ce qui était plus spécifiquement en jeu dans la relation entre une fille et sa mère. Au détour du transfert, notre écoute de la souffrance de ces jeunes filles nous a fait nous interroger sur la difficulté que ces adolescentes rencontrent pour se détacher de leur mère. La remise au travail de la problématique de séparation s'avère exigeante sur le plan psychique. Cette séparation est à la fois nécessaire et insupportable, crainte et désirée, traumatique et structurante. Du rejet à la dépendance, en passant par l'addiction, la boulimie et les scarifications, les formes que revêt cette difficile séparation sont aussi diverses que subjectives.

Le devenir femme de ces adolescentes s'inscrit principalement dans la problématique de la séparation et de la perte d'objet. Nous cherchons donc à savoir comment les adolescentes se confrontent à cette séparation pour pouvoir les remobiliser dans les remaniements subjectifs propres à cette période. En d'autres termes, comment penser ce temps de séparation entre mère et fille quand seul le refus de la perte y fait écho ? Comment dépasser ces résistances qui œuvrent contre le processus d'un au-delà de l'adolescence et entrevoir un passage de la séparation à la perte qui permettrait la rencontre avec l'autre ? Comment leur permettre de passer du narcissisme au féminin, de passer d'une relation du même aliénante à une relation qui ouvre sur l'altérité ?

Dans cette perspective, nous faisons l'hypothèse que l'angoisse de perte serait centrale dans le fonctionnement psychique de ces patientes. La perte ne parviendrait pas à s'élaborer psychiquement. Si nous pensons à la séparation comme différenciation, nous pourrions aussi penser que les limites du moi, du corps ne sont pas assez contenantantes et que les objets internes ne sont pas suffisamment constitués. Du fait de la non liaison de la haine avec l'amour les patientes se retrouveraient dans une situation de mélancolisation du lien qui ne permettrait pas d'élaborer la perte. Le travail à partir des tests projectifs viendrait mettre en lumière ce qu'il en est de l'angoisse et de l'élaboration de cette perte.

Nous postulons ensuite que la séparation serait rendue difficile car les patientes luttent contre la passivité. La passivité viendrait faire écho à la désaide originare et menacerait leur intégrité psychique du fait de la fragilité de leurs assises narcissiques. Le refus de la passivité s'entendrait donc comme un refus du féminin alors qu'à l'inverse un travail du féminin permettrait une acceptation de la passivité.

C. Outils méthodologiques

Pour permettre de déployer la réflexion autour de notre problématique, nous avons pensé un protocole incluant deux adolescentes suivies en entretien par deux psychologues différentes. Nous avons choisi nos outils méthodologiques de recherche en lien avec ce qu'il était possible de mettre en place dans notre institution. Les psychologues n'intervenant que dans le cadre d'entretiens cliniques, nous avons choisi de baser notre réflexion sur les verbatim de ces rencontres, entretiens qui mettent en jeu le lien transférentiel. L'entretien clinique à visée de recherche s'inscrit dans notre réflexion autour de notre problématique, il nous permet de recueillir du matériel clinique et d'en faire l'analyse dans l'après-coup. Ainsi, avec la neutralité bienveillante propre à notre clinique, il nous sera offert la possibilité d'entendre le contenu manifeste et le contenu latent car, « ce qui importe, ce n'est pas seulement ce qui est dit, mais le moment où c'est dit et la manière dont c'est dit » (C. Chiland, 1983, p. 11).

De cette clinique à mains nues, nous avons choisi d'y ajouter une clinique armée (C. Chiland, 1983). Dans le but de saisir la dynamique d'ensemble du fonctionnement psychique et de la personnalité de nos deux adolescentes, nous avons décidé de les associer à un travail sur les épreuves projectives. L'objectif de ces épreuves est la remobilisation du sujet autour de ses problématiques. Nous les utilisons à la fois comme outil d'évaluation diagnostique et comme instrument d'investigation de notre problématique. Par ce biais, leur est ainsi offert la possibilité d'exprimer leur subjectivité et l'occasion de construire avec elles, nous l'espérons, une meilleure compréhension de leur fonctionnement psychique. Entre perception et projection, monde extérieur et monde intérieur, réel et imaginaire, la situation projective peut s'apparenter à la mise en place d'une aire transitionnelle, chère à D. W. Winnicott, un entre-deux qui permet d'accepter le paradoxe et d'envisager la capacité de jouer : « cette capacité va permettre la reconnaissance et le déploiement d'un espace psychique propre », espace qui témoigne des processus psychiques (C. Chabert et al., 2020, p. 46). Chacun ayant leur spécificité, le Rorschach vient particulièrement solliciter les limites entre dedans et dehors, solliciter aussi l'axe narcissique et permettra d'interroger la dynamique identitaire réactivant ainsi la problématique de séparation, alors que le TAT se centre davantage sur l'axe œdipien et vient mettre à l'épreuve les conflits entre désirs et défenses. Ainsi, les deux tests nous apparaissent complémentaires car ils permettent à la fois de croiser des données, congruentes ou opposées, pour une analyse plus fine et, de par les dimensions qu'ils

explorent, ils permettent d'offrir « un éclairage privilégié du fonctionnement psychique à l'adolescence » (E. Emmanuelli, C. Azoulay, 2009, p. 3).

D. Analyses cliniques

Nikki

Anamnèse

Nikki est une jeune fille de 19 ans, de petite taille et menuë. Elle a les cheveux teints avec des couleurs vives et nous l'avons toujours vue toute de noir vêtue. Elle est venue dans notre région pour ses études post baccalauréat. Quand nous la rencontrons, elle est en 2^{ème} année d'une classe préparatoire dans le domaine artistique. Nikki travaille sur divers supports plastiques et sa création a pu être entravée par sa souffrance psychique. Elle vit seule dans un appartement et a un chat depuis quelques semaines. Ses parents habitent dans le nord-ouest de la France et son frère aîné dans un pays frontalier. Elle consulte depuis plusieurs mois car elle se sent envahie par ses émotions. En septembre dernier, à sa demande, la psychologue clinicienne l'accompagne dans une hospitalisation en UJA. Nous rencontrons Nikki pour la première fois lors d'un entretien un mois environ après sa sortie d'hospitalisation. Nikki s'exprime avec aisance, ses phrases témoignent d'une grande richesse lexicale et d'une capacité d'élaboration. L'échange avec la psychologue clinicienne indique qu'une relation transférentielle s'est bien établie. Elle nous apprend qu'elle a été diagnostiquée borderline en plus d'un trouble de l'attention et qu'un traitement lui a été administré. Elle semble aussi être rassurée par ce diagnostic qui viendrait pour elle comme une explication de son fonctionnement psychique. Elle semble aussi se rattacher à cette étiquette diagnostique qui viendrait la définir et dire qui elle est, ou plutôt ce qu'elle est. Il nous est apparu intéressant de lui proposer de passer des tests projectifs pour lui permettre de saisir l'aspect dynamique de son fonctionnement psychique au-delà de toute fixation diagnostique.

Analyse clinique

Lors des entretiens, Nikki met toujours en avant la relation qu'elle entretient avec sa mère, une mère qui la critique beaucoup, de ses choix vestimentaires à son diagnostic, une mère avec qui elle appréhende les interactions. Elle la décrit comme décidant de tout et refusant de voir sa fille grandir. Nikki a le sentiment d'être, malgré elle, la rivale de sa

mère¹, inscrivant ainsi la relation dans un registre œdipien. Elle raconte que l'internat du lycée lui a permis de « fuir » sa mère et ne plus subir ses attaques. Si, dans le discours manifeste des premiers entretiens, elle n'exprime aucun affect tendre à l'égard de sa mère mais une grande conflictualité, son discours évoluera au fil des séances vers plus d'ambivalence. Elle se représente comme ayant été « l'appendice »² de sa mère accentuant l'idée d'intériorité et d'indifférenciation. S'il nous faut être vigilant à ce qui pourrait se rejouer sur la scène transférentielle, pendant la passation des tests, Nikki nous positionnera d'emblée dans une position de supposé-savoir nous imaginant en possession d'informations la concernant.

Nikki évoque aussi la difficulté qu'elle rencontre de vivre seule, la solitude la plongeant dans des états de grande détresse, le manque, l'absence de l'objet ne permettant pas ou plus l'illusion, la créativité. Le chat, adopté à sa sortie d'hospitalisation, apparaît comme un objet anaclitique. Elle exprime un grand besoin d'étayage de la part de sa famille ou de son lycée, l'échec de cette fonction soutenante lui fera d'ailleurs quitter son établissement scolaire. L'hospitalisation à l'UJA est décrite comme « une bulle » et est venue lui apporter la contenance dont elle manque « on est entouré et en sortant il faut se réadapter »³. Par cette hospitalisation, elle a aussi convoqué ses parents auprès d'elle psychiquement et physiquement, « ils m'ont pris au sérieux »⁴, mouvement qui s'oppose à l'autonomie. Oscillant entre besoin d'indépendance et relation de dépendance, ses relations aux autres, telles qu'elles sont relatées, sont souvent conflictuelles, laissant entrevoir des affects de colère. Ces personnes sont dévalorisées et Nikki se sent attaquée par leur comportement et leurs dires. Elle pourra dire que c'est aux autres de « se remettre en question » et, dans un mouvement d'autosuffisance, dira que son « soutien, c'est moi-même »⁵. Il existe un clivage entre le bon père qui reconforte et la mauvaise mère qui fait des remarques et manipule. Si Nikki semble trouver refuge auprès de son père, s'opposer à sa mère et ne plus être son objet lui est très coûteux. Cette mère persécutrice incarne le mauvais objet. Elle exprimera toutefois la peur de les décevoir et, après s'être assurée à plusieurs reprises de leur approbation, arrêtera ses études pour retourner au domicile familial. La distance géographique, physique n'est pas allée dans le sens d'une séparation psychique.

¹ Annexes, p. 38

² Annexes, p. 44

³ Annexes, p. 20

⁴ Annexes, p. 44

⁵ Annexes, p. 44

L'analyse des tests projectifs se caractérise par un investissement important dans les passations, par intérêt pour la compréhension de son monde interne mais certainement aussi par une attitude séductrice. Nous avons aussi noté une grande productivité dans la longueur des réponses, une intellectualisation et une participation émotionnelle importante. Nikki a eu conscience d'interpréter et ses protocoles mettent en avant une capacité à s'inscrire dans le champ relationnel. Au Rorschach, les réponses sont très projectives, colorant d'emblée la passation de sa personnalité. Les nombreuses associations révèlent l'excitation et laissent souvent déborder toute contenance psychique. Elles peuvent aussi s'entendre comme une défense contre la reconnaissance de la perte. La porosité des limites se traduit par une effraction des affects que Nikki tente de contrôler en s'accrochant à la forme du stimulus. Dans la formule secondaire, le F% est élevé et le F+% est faible ce qui évoque d'emblée un surinvestissement de la forme pour contrôler l'effraction qui met à mal les limites corporelles. Cette question des limites non contenantantes et la fragilité de l'identité se traduit aussi par du vocabulaire connotant une idée de flou (« amas »⁶, « brouillard »⁷, « informe » et « vague »⁸). Au TAT, cette précarité apparaît aussi par l'accrochage à la réalité externe, puis par petites touches, glissements entre réalité interne et externe, par la mise en évidence de qualités sensorielles (« l'odeur de mirabelle » planche 12BG et « il fait chaud » planche 13B) qui indiquent la difficulté que rencontre Nikki à mobiliser ses ressources internes. Concernant la construction identitaire, l'image du corps est unifiée comme l'attestent les réponses aux planches I et V, le morcèlement ne semble pas à craindre mais l'objet interne apparaît comme peu constitué (faible nombre de réponses K). Enfin, la superposition de la chauve-souris et du papillon vient mettre en évidence une défaillance des processus d'individuation. La représentation symbolique et fantasmatique du cordon ombilical renvoie à la coupure originaire et le « fœtus » évoqué par Nikki est lié à une représentation d'arrachement.

Les identifications humaines sont défaillantes et les nombreuses représentations animales renvoient à un mouvement régressif et cristallisent le déplacement de l'angoisse. La dimension régressive est aussi mise en évidence par les réponses de type estompage, signes d'une manifestation d'angoisse massive et de l'incertitude des limites. Au TAT, le passage du récit imaginé à sa propre histoire souligne la problématique d'indifférenciation entre le moi et l'objet. Nous gardons à l'esprit que, chez Nikki, l'investissement du monde se fait en écho à une culture artistique, plastique et cinématographique, ce qui contribue à

⁶ Annexes, épreuves des choix, p. 65

⁷ Annexes, planche III, p. 59

⁸ Annexes, planche VIII, p. 63

la richesse de sa vie imaginaire, sans que cette culture ne s'inscrive pourtant dans un registre commun (3 réponses Ban). Nous nous questionnons donc sur un engagement imaginaire à la place du lien objectal.

Au TAT, tous les procédés d'élaboration du discours sont présents, ce qui laisse entrevoir une certaine souplesse dans le fonctionnement psychique. Les registres de la rigidité et de la labilité sont d'un point de vue quantitatif assez prévalents. Les relations sont conflictualisées et érotisées et l'utilisation de procédés en lien avec le doute et l'intellectualisation rejoignent la mise en place de défenses contre l'émergence pulsionnelle, sans que cela ne vienne altérer le rapport à la réalité. Les procédés du registre de l'inhibition vont dans le sens d'un refoulement des représentations difficiles à élaborer. L'angoisse de castration est présente avec la femme au « cou cassé » de la planche VII du Rorschach. L'angoisse évoquée à la planche 1 du TAT suscite chez Nikki une projection massive sous la forme d'un fantasme sadomasochiste à travers la punition. La triangulation n'apparaît pas comme structurante (planche 2 du TAT) malgré la reconnaissance de la différence des générations. À la planche 5, l'interdit œdipien est évoqué en rapport avec la culpabilité lié à la sexualité.

L'affect dépressif émerge à plusieurs reprises et les rires de Nikki sont défensifs et à visée antidépressive. Au TAT, les affects dépressifs liés à la problématique de la perte sont reconnus et exprimés (planche 2). Le contenu latent de la planche 3BM est traité et l'angoisse dépressive est reconnue « envahie de désespoir », bien que l'affect soit difficilement lié à une représentation fiable comme en témoignent les hésitations. Quand la problématique de perte se fait trop massive, Nikki la met en distance en recourant à l'intellectualisation, en situant son récit dans une localisation éloignée ou en s'attachant aux détails perceptifs de la planche. À la planche 13B, le contenu latent de la solitude et la capacité d'être seul est traité et si Nikki parvient à éviter le traitement psychique qui lui est trop coûteux en situant son récit dans un repère géographique éloigné, elle aura des difficultés à mobiliser ses objets internes alors qu'elle décrit la mère comme « malade ». L'imgo maternelle symbolisée par une chauve-souris est décrite de façon ambivalente, la représentation féminine est aussi valorisée par la « magnifique » coiffe bretonne (planche VII) alors que le canard est destructeur et persécuteur (planche 11). Ces représentations contrastées signent le clivage. A la planche 5 du TAT, l'imgo maternelle est présentée comme intrusive et interdiciatrice et le signifiant « plage » de la planche 9 GF peut s'entendre comme un retour du refoulé. La régression vers l'oralité, et donc dans un registre en deçà de la position dépressive, se retrouve aux planches I et IX avec la notion

de nécrophagie et la mante religieuse. L'odeur de mirabelle (planche 12 BG) convoque le sensitif et, à la planche 16, le réconfort est trouvé aussi dans l'oralité.

De ces différents éléments, nous sommes enclins à aller dans le sens de l'hypothèse diagnostique d'organisation limite posée lors de l'hospitalisation de Nikki. Les entretiens et le protocole projectif sont très marqués sur la fragilité des limites et les éprouvés subjectifs vont dans le sens d'une problématique de perte. Toutefois, les défenses rigides et labiles peuvent nous laisser entrevoir la possibilité d'une contenance du moi. Considérant que Nikki est déjà engagée dans un processus thérapeutique, nous pouvons penser que la poursuite de la thérapie l'aidera en ce sens.

Elena

Anamnèse

Elena est âgée de 18 ans et est la dernière d'une fratrie de trois enfants. Ses parents se sont séparés quand elle avait deux ans et demi. Elle vit chez sa mère, les aînés ayant quitté le domicile. Elle est suivie depuis le printemps 2021 à raison d'un rendez-vous tous les quinze jours. Elle a demandé un suivi en raison de son angoisse et de sa peur de passer à l'acte. Ses premières angoisses et pensées morbides remontent à la classe de seconde, époque où elle disait se sentir vide. Quand elle consulte, elle n'a pas vraiment de lien avec son père et est très proche de sa mère. Du côté de sa mère, toute la famille vit dans le même village. Elle est aussi très proche de ses deux cousines et de sa grand-mère maternelle. En septembre dernier, elle interrompt ses études fraîchement commencées en études post baccalauréat car elle a trop d'angoisse. Elle occupe un emploi en tant que caissière, poste pour lequel lui sont faites des remontrances car elle aurait des absences et, parfois, ne répond pas aux clients qui s'adressent à elle. Elle mange beaucoup et a pu dire à la psychologue dans un entretien précédent « c'est comme si je mangeais mes émotions ». Ses idées suicidaires sont de plus en plus présentes, elle ne sort plus de son lit et a des passages de boulimie. La psychologue qui la suit s'inquiète de son incurie et demande une hospitalisation. Elle sera hospitalisée une semaine en service des troubles thymiques. Elle en ressortira avec un traitement mais sans suivi psychiatrique. Je la rencontre pour la première fois un mois après sa sortie de l'hôpital. Elle est accompagnée par sa mère qui, suite à cette hospitalisation, la laisse peu seule.

Analyse clinique

Lors des entretiens, l'échange se maintient grâce aux relances de la psychologue clinicienne. Sa demande de soin se porte sur son angoisse qui la submerge et s'accompagne de pensées auto-agressives et de scénarios suicidaires. Cette difficulté interroge sur la qualité du pare-excitation qui ne parviendrait pas à contenir les menaces internes et externes. Elena rencontre des difficultés à s'éloigner physiquement et psychiquement de sa mère. Elle la décrit comme jalouse quand elle passe du temps chez sa tante et inquiète du fait que sa fille puisse aller vivre chez son père. La place du père auprès de sa fille n'est pas clairement définie et, malgré les incitations répétées de la psychologue clinicienne, Elena ne peut envisager y passer plus de temps ou de lui reconnaître plus de place. Elle ira jusqu'à dire « on s'en fout »⁹ quand elle ne dessine pas la branche paternelle de l'arbre généalogique. La filiation interroge aussi car Elena n'inscrit pas les prénoms des trois enfants du père. Sur le dessin, les représentations entre le père et la mère apparaissent clivées et seuls les liens du sang y figurent. Le fonctionnement psychique d'Elena est donc aussi à comprendre dans une histoire familiale. Dans la famille « ça se dispute beaucoup »¹⁰ interrogeant sur la possibilité d'entrevoir des liens libidinalisés. La réalité incestuelle dans laquelle elle vit vient faire écho à l'émergence pulsionnelle en lien avec la puberté qui rend possibles les fantasmes incestueux. Au niveau fantasmatique, le tiers ne sépare pas et la religion ne pose pas non plus d'interdit. La dépendance aux objets que manifeste Elena peut lui faire craindre une réalisation de ses fantasmes d'où l'angoisse qui viendrait protéger le moi et l'inhibition qui viendrait donc contre-investir la proximité des fantasmes.

Concernant la constitution de l'objet interne, la fragilité des ressources internes est visible par le peu de réponses K au Rorschach. Les planches 11 et 16 du TAT, qui mobilisent les objets internes, sont difficilement traitables par Elena et l'impact est tel qu'elle ne peut proposer de récit. Il semble que chez cette patiente la position dépressive n'ait pas pu s'établir. Elle a peur de prendre des décisions, et plus qu'une recherche d'assentiment ou d'approbation, laisse les adultes choisir à sa place. Nous nous interrogeons sur ce positionnement à la fois infantile et soumis qui pourrait soit venir en réponse à la culpabilité d'un rapproché libidinal, soit venir contenir les pulsions agressives. L'anxiété se porte aussi le social. Être seule lui est difficile et Elena a besoin d'un repère quand elle se trouve dans un environnement nouveau, son frère étant décrit comme « un

⁹ Annexes, p. 99

¹⁰ Annexes, p. 109

pilier »¹¹. Aux épreuves projectives, les manifestations d'angoisse ont été nombreuses et pourraient prendre une tonalité phobique. Les troubles alimentaires permettent de combler le vide intérieur, comme le sommeil permet de remplir les journées et de ne vivre qu'à moitié. Ce mode de fonctionnement qui vise à l'économie pourrait s'entendre comme un mode défensif qui lui permet de survivre. Elena dit se préparer pour des « imprévus ». À défaut de posséder l'objet interne, l'objet nourriture ou les émotions sont incorporés venant remplacer l'objet manquant.

Lors de la passation des tests, Elena a laissé le matériel à distance sans le prendre en main. Ses protocoles sont restrictifs et marqués par une forte inhibition que ce soit dans le nombre de réponses, les chocs, les refus et les réponses relativement courtes. Ses sourires traduisent des défenses antidépressives. La phrase « je sais pas » ponctue ses réponses de façon quasi systématique. En se positionnant passivement dans ce non-savoir, elle semble répondre à la toute-puissance de sa mère et des adultes en général, position qui, comme nous avons pu l'entendre pendant l'entretien de restitution, la conforte et la rassure. Nous repensons à cette présence auditive de la mère d'Elena alors qu'elle est absente dans la réalité, présence qui peut tenir lieu de surmoi. Nous nous interrogeons aussi sur l'effet de la toute-puissance de l'objet qui, dans les premiers temps de la vie du bébé, n'aurait pas manqué. Le sujet n'aurait donc pas fabriqué de ressources internes, d'aire d'illusion, d'où la difficulté d'Elena à se confronter à la situation projective en tant qu'aire transitionnelle, aire paradoxale entre réalité interne et externe. Tout mouvement projectif semble abrasé. Au Rorschach, les planches sont traitées exclusivement par les modes d'appréhension D et G. Le nombre élevé de réponses formelles montre un contrôle important et indique une faible participation de l'imagination. L'inhibition apparaît comme une lutte pour ne pas accéder à la projection de son monde interne. Malgré l'inhibition, les affects parviennent à émerger de façon parfois très effrante, comme à la planche II, ou de façon telle qu'Elena ne peut donner de réponse (un refus au Rorschach et quatre refus au TAT). Le F+% élevé témoigne d'une attitude défensive et d'une mise à distance des affects. La réponse à la planche V présente l'identité de soi comme unifiée, unité qui semble quelque peu fragilisée à la planche X et le nombre de réponses Ban indique une adaptation à la réalité. Le protocole d'Elena est donc inscrit dans le réel.

Au TAT, le registre de l'inhibition domine l'ensemble des récits participant à l'évitement du conflit et de la problématique dépressive. La passation se caractérise par un nombre important de procédés de type D à la fois dans une recherche d'étayage et dans une

¹¹ Annexes, p. 110

manifestation de l'expression corporelle. Nous relevons aussi des procédés de type labiles et plus particulièrement ceux de type B1 qui traduisent le maintien de l'investissement de la relation objectale et pulsionnelle rapidement réprimée par l'inhibition (série CI). Il existe aussi une utilisation fréquente de procédés rigides (A3-1), en rapport avec le doute, qui témoignent d'une défense contre les émergences pulsionnelles et qui visent à contrôler les affects. À la planche 3BM, si l'affect dépressif a été reconnu, il a rapidement été refoulé. Faute de ressources internes suffisantes, Elena a du mal à conflictualiser les relations et l'ensemble contribue à abraser l'expression fantasmatique. Si la différence des sexes est reconnue, la triangulation œdipienne n'apparaît pas structurante.

Au vu de son âge et de la forte inhibition, l'hypothèse diagnostique n'est pas aisée. Elle doit prendre en compte les évolutions possibles liées à l'adolescence et l'aide thérapeutique qui pourra être apportée. Les problématiques de dépendance et de dépression liées à la perte de l'amour de l'objet nous semblent centrales et ainsi nous proposons l'hypothèse d'une organisation limite. Il faut toutefois noter la présence de la dimension phobique avec, en arrière-plan, l'angoisse de castration qui n'a pas été organisatrice.

E. Discussion

L'étude approfondie de nos deux cas cliniques a permis de mettre en exergue la prévalence de l'angoisse de perte chez ces deux adolescentes, angoisse qui, comme nous pouvons le voir, s'accompagne de signes et défenses propres à chacune, rendant ainsi compte de la singularité psychique de chaque sujet.

Dans l'investissement de leur relation d'objet, Nikki et Elena montrent une recherche d'étayage et un grand besoin d'une relation anaclitique. Elena entretient des relations asymétriques et s'en remet aux choix des adultes. L'équilibre psychique de nos deux patientes a été ébranlé alors qu'elles se sont retrouvées éloignées de leur domicile parental, certainement garant de cet équilibre. Éloignement comme temps d'une perte de vue, perte vécue comme perte de l'autre et qui ne permet pas « que se maintienne son existence comme objet interne, à l'intérieur de la psyché, assurant par là même le sentiment de continuité d'exister » (C. Chabert, 1999, p. 97). Un équilibre précaire que chaque nouvelle situation pour Elena ou toute relation interpersonnelle pour Nikki peut remettre en jeu. Nous pouvons penser que Nikki cherche de façon répétitive un *holding* symbolique.

Dans les épreuves projectives, nous a été donné à voir un protocole riche, celui de Nikki, qui traduit l'envahissement du pulsionnel, et un protocole plus restrictif, celui d'Elena, où la symbolisation est entravée par l'inhibition. Pour nos deux sujets, l'attachement à la réalité perceptive de la planche s'entend comme un évitement du conflit,

évitement de la réalité interne et comme une défense contre la précarité des limites. Chez Nikki, les objets internes peu constitués ne permettent pas d'apporter assez de contenance psychique pour envisager une séparation. La question des limites, de leur porosité et de leur contenance est au cœur de sa problématique psychique, présente dans la façon dont Nikki nous interpelle et à travers sa revendication d'une promiscuité féminine avec nous. Dans un registre plus archaïque est mis en évidence le rôle des relations à l'objet primaire dans l'élaboration des enveloppes psychiques et du sentiment de continuité d'être, la capacité de la mère à venir métaboliser les excitations pouvant avoir été altérée. Ainsi, nous nous interrogeons sur un défaut d'étayage ou une carence de la « mère suffisamment bonne ». Nous manquons d'éléments d'anamnèse qui pourraient aller dans ce sens, mais la dépendance à l'environnement et la non-constitution d'un objet interne suffisamment fiable, que nous avons soulignées dans notre analyse, pourraient en être les signes. Faute d'avoir intériorisé le bon objet, Nikki et Elena vivent avec l'angoisse dépressive de pouvoir être abandonnées (M. Dessons, 2020). Chez Elena, cette fragilité des enveloppes se traduit par l'inhibition. Ne pouvant faire face à l'afflux des pulsions, Elena fonctionne sur un mode réduit. Ce trop de sommeil peut se comprendre comme un mécanisme de défense « un agir somatique destiné à étouffer toute forme de conflictualité interne » (F. Dubois, N. Dumet, 2019, p. 126). Pourtant, comme ces auteurs le postulent, ce trop de sommeil ne viendrait-il pas permettre la séparation, se voir comme les prémisses d'une mise à distance psychique de ses objets parentaux et favoriser la subjectivation ?

Nous avons proposé de réfléchir à comment s'articulent la haine et l'amour. Cette liaison entre deux affects garantit que puisse s'établir la séparation, que le moi et l'objet soient clairement différenciés. C'est parce que l'objet naît dans la haine, comme nous l'avons rappelé précédemment, que la différenciation peut advenir, que le risque d'anéantissement est mis à distance et « c'est parce que l'autre est massivement haï que sa présence est constamment nécessaire, comme réassurance de sa permanence en dépit des attaques dont il est la cible » (C. Chabert, 1999, p. 102-103). La problématique archaïque en lien avec la différenciation peut donc se voir en filigrane. Chez Nikki, la haine se traduit par une régression vers l'oralité, les tendances cannibales étant le signe d'une volonté de détruire l'objet. De cette peur de détruire le bon objet découle la peur de perdre l'amour de sa mère, cette mère qui blesse tant mais vers qui elle se tourne toujours dans ce qui pourrait être une forme de masochisme. Nous nous demandons aussi si la haine peut suffisamment se projeter, Nikki ne craindrait-elle pas que l'objet ne survive pas ou qu'il exerce des représailles ? La position dépressive vient signifier la reconnaissance que l'objet a survécu aux attaques, mais du fait de l'indifférenciation entre soi et l'objet et de la crainte de ces

représailles, le clivage sera mobilisé chez Nikki pour que le mauvais objet soit maintenu à l'extérieur. Mais en se retrouvant à l'extérieur, hors de soi, l'objet ne risque-t-il pas d'être perdu ? Chez Nikki, si le clivage entre les objets parentaux est très marqué, l'ambivalence pour l'objet primaire se dessine lentement, comme nous avons pu le voir dans les épreuves projectives. Chez Elena, il s'agit de mécanismes de déliaison entre la haine et l'amour, dans un mouvement masochique la haine se porte sur elle-même, elle se dévalorise, a pu avoir des actes auto-agressifs et ce qui est visé semble davantage être la destruction de soi : « la dédifférenciation entre le moi et l'objet évite la haine contre l'objet qu'elle englobe, elle évite la séparation entre eux deux puisque l'objet et le moi se confondent » (C. Chabert, 2012*b*, p. 36). Chez elle, l'oralité passe par l'incorporation, la nourriture est venue prendre la place de l'objet ressenti comme défaillant. Dans cette incorporation mélancolique, l'objet n'est pas perdu, il est conservé, le deuil ne se fait pas. Pour Elena et Nikki, est-il plus aisé de se confronter à leur mère qui les attaque que de se confronter au vide ?

La séparation pour Nikki est décrite comme un arrachement, quoi de plus parlant que sa représentation du fœtus arraché avec le cordon ombilical comme lien fantasmatique¹². Séparation aussi comme recherche d'une « mêmeté », Nikki serait dans la spécularité, à la fois image qu'elle cherche à renvoyer, image qu'elle donne à voir, les yeux maquillés et figés, spécularité dans les supports qu'elle travaille, image identitaire pour les causes auxquelles elle adhère, à la recherche d'un double dans une relation amoureuse homosexuelle jamais évoquée. Si Nikki dit associer sa valeur à ses résultats scolaires, rien ne semble la narcissiser, l'écart entre la réalité et l'image qu'elle a d'elle-même traduit la difficulté à tirer des bénéfices narcissiques de ses réussites. Derrière la peur de décevoir ses parents, ne faut-il pas voir une peur de perdre leur amour ? Le conflit se situe entre le moi et l'idéal du moi. L'échec est chez elle particulièrement difficile à admettre tant elle cherche à atteindre un idéal, mais s'agit-il du sien ou celui de sa mère ? Ne pouvant pas admettre l'erreur, l'échec, Elena préfère, quant à elle, ne pas s'engager, ne pas choisir, ne pas prendre le risque plutôt que de porter la responsabilité de la faute. Choisir pour Elena est aussi renoncer, renoncer à la mère, mais choisir c'est aussi se subjectiver, s'autonomiser. En s'engageant dans un travail de compréhension de leur fonctionnement psychique, nous pouvons espérer que se fabriquent pour Elena une aire de jeu, une ouverture vers une autonomie psychique et pour Nikki, un espace de contenance.

Avec ces mères toutes puissantes, trop certaines, mais aussi peut-être incertaines car

¹² Annexes, p. 58

imprévisibles, il est difficile, dira F. Coblence (2019), de savoir « sur quel pied danser », laissant Nikki et Elena dans un sentiment de discontinuité. Avec l'adolescence, l'unicité de l'être, du self, revient sur le devant de la scène, et faisant écho à la préoccupation maternelle primaire, Givre propose une « préoccupation féminine adolescente » qui permettrait à l'adolescent de faire face aux fluctuations identitaires (P. Givre, 2010b, p. 131). Ces mères trop certaines qui ne laissent pas ou peu de place pour du tiers (D. Hirsch, 2019) et ne permettent donc pas la séparation, ces adolescentes qui, par leur symptôme, redeviennent l'objet de préoccupation de la mère, un symptôme qui pourrait leur permettre d'exister aux yeux de leur mère.

La question de la passivité et du féminin se présente encore sous forme de pistes à explorer. Chez Nikki et Elena, la passivité se traduit par la dépendance à la mère, elles ne peuvent subvenir à leurs besoins seules, rappelant l'état de désaide originaire. Au Rorschach, chez nos deux adolescentes, face à la symbolique phallique de la planche IV, c'est la position passive qui est mise en avant¹³. Le fantasme de la scène primitive, évoquée par Elena quand elle parle de sa mère et de son compagnon, la renvoie à une position passive, une position de spectateur dont elle se sent exclue. La passivité chez elle prend la forme d'une soumission aux choix des autres, mais aussi à la réalité perceptive quand elle ne vient pas construire une représentation. Chez Nikki, la passivité par rapport à cette même scène primitive est évoquée au TAT (« témoin d'une scène bouleversante »¹⁴) et traduit bien la détresse sollicitée par la planche. Ce fantasme, réactualisé à l'adolescence, va venir faire écho à la possibilité d'une rencontre érotique possible. Le récit de son ami battu par sa mère permet l'évocation d'un fantasme de fustigation déplacé sur une mère et son fils ; une mère et son fils dont le rapproché œdipien souligne une fantasmatique incestueuse¹⁵ et l'occupation d'une place active. À la planche IX, qualifiée d'utérine, Nikki s'arrête sur la lacune centrale, est-ce à entendre comme un début d'acceptation du creux, du féminin ? Un féminin à symboliser pour pouvoir jouir de ce qui pénètre, pour pouvoir accepter l'autre en soi. Nous comprenons que du fait de la difficulté de se différencier, ce travail du féminin peut, chez Nikki et Elena, faire craindre une fusion. La reconnaissance du féminin qui permet de s'ancrer en tant que femme semble difficile car « aucune femme ne peut se laisser pénétrer si elle n'a pas réussi à transformer ses angoisses d'intrusion pré-génitales en angoisse de pénétration génitales » (J. Schaeffer, 2012, p. 49).

¹³ Annexes, planche IV, p. 70, p. 125

¹⁴ Annexes, planche 3 BM, p. 75

¹⁵ Annexes, planches 13B et 13MF, p. 76 -77

Ce qui reste encore en suspens dans notre analyse de ces deux grandes adolescentes est le rapport à la sexualité, au génital. Dans le discours manifeste des entretiens, n'est fait état d'aucun désir, d'aucune projection d'une relation amoureuse ou charnelle. Où est le désir, la libido, la part de leur féminin érotique ? Chez Elena la seule personne masculine investie est le frère. Il aurait été intéressant d'échanger avec Elena sur son corps, sur comment elle le ressent, comment elle l'habite au sens winnicottien du terme, au sens de personnalisation. Pour l'instant, l'appropriation de ce corps passe par l'agir de l'acte auto-agressif, un corps qui, une fois incarné, pourrait permettre l'acceptation du féminin. Chez Nikki, la sexualité n'est évoquée qu'en lien avec un travail (TDS) ou de l'agression, sans amour possible entre un homme et une femme. Il serait intéressant de réinterroger les traits hystériques de sa personnalité et, si évoquer avec elle les relations libidinales entre femmes n'a pas été possible, la question de la mêmeté reste à questionner : cette mêmeté est-elle identificatoire ou marque de la mélancolisation d'une confusion identitaire ? Nikki essaie-t-elle « de se libérer d'une mère qui, dans [son] fantasme, est vécue comme possédant [son] corps et [sa] féminité ? » (D. Guyomard, 2009, p. 113). Nos deux adolescentes semblent bien traverser ce « moment mélancolique » dont parle Chabert, moment qui s'ajoute à de fragiles assises narcissiques et qui n'ouvre pas encore sur l'altérité.

Conclusion

Nous avons voulu dans ce travail réfléchir à la difficulté rencontrée par ces deux adolescentes à se détacher de leur mère. Ce travail de séparation, qui repose sur la qualité des liens premiers et sur la possibilité de s'étayer sur des objets internes, se trouve réactualisé à l'adolescence avec la potentialité dépressive et l'angoisse de perte qui lui est associée. Un travail de séparation, de différenciation qui permet de reconnaître l'autre, s'avère d'autant plus difficile pour une fille qu'il faut s'identifier à sa mère sans se confondre. Il aurait aussi pu être intéressant d'étudier le cas d'un jeune homme que nous avons aussi rencontré, pour apporter un contre-point à la spécificité du lien mère-fille.

La richesse du matériel clinique apportée par le bilan projectif nous a permis d'explorer avec finesse la dynamique psychique de nos deux adolescentes, de les remobiliser et de leur offrir la possibilité d'expression de leur subjectivité. Nous sommes venue discuter le diagnostic de Nikki et avons proposé à Elena une réflexion sur ce qui lui est difficile. En poursuivant le suivi, nous aurions pu réfléchir davantage au rôle de l'inhibition chez Elena en lien avec son angoisse.

Pour approfondir notre étude, il serait intéressant de s'attarder sur le corps. L'adolescence, par essence, interroge les limites : limites recherchées et testées, limite d'un corps en métamorphose, la « période de l'adolescence dans l'évolution d'une vie constitue souvent un temps limite où vacillent bien des repères » (V. Estellon, 2019, p. 15). L'adolescence est synonyme de bouleversements dont le corps vient aussi en traduire les conflits. Nous avons évoqué que, dans la quête identitaire, la séparation peut venir s'inscrire sur le corps faute de pouvoir se symboliser. Face à des limites psychiques poreuses et non contenant, les attaques du corps, face à la menace d'indifférenciation, pourraient être une tentative de venir pallier la fragilité des enveloppes. La scarification s'entend donc comme une façon de s'individualiser : « le recours à la coupure de l'enveloppe cutanée tente d'arracher ce corps en même temps qu'il maintient paradoxalement la fusion » (F. Dargent, 2013, p. 422). Cette inscription sur le corps opère une action d'appropriation du corps, la cicatrice venant symboliser la limite, la frontière entre la mêmeté et le différent. Chez Elena, la peau se ferait le lieu de la singularité, du symbolisme. Chez Nikki, adolescente à fleur de peau, le tatouage se comprendrait comme prise de possession du corps, expérience d'un contenant, d'une marque indélébile, inaliénable. Une inscription comme un passage, un rite initiatique dont notre société moderne, qui, à l'opposé des cultures traditionnelles, n'en propose plus et participe à maintenir les adolescents dans un état d'adolescence prolongée.

Bibliographie

ABENSOUR L. (2011), « L'ombre du maternel, *Revue française de psychanalyse*, vol. 75, n°5, p. 1297-1335.

ANDRÉ J. (2003), « Présentation », in *Mères et filles : Les menaces de l'identique*, Paris, PUF, 5^{ème} éd., 2013, p. 9-10.

ANDRÉ J. (1994), *La Sexualité Féminine*, 4^{ème} éd., Paris, PUF, « Que Sais-je ? », 4^o éd, 2009.

AZOULAY C. (2013), « Séparation, temporalité et créativité à l'adolescence », in C. Chabert (dir.), *Les séparations : Victoires et catastrophes*, Toulouse, Érès, p. 163-182.

AZOULAY C. (2015), « Noémie aujourd'hui... et demain : Discussion des données du bilan psychologique de Noémie 16 ans », in M. Emmanuelli (dir.), *Diagnostic et pronostic dans le bilan psychologique avec l'enfant et l'adolescent*, Toulouse, Érès, p. 55-75.

AZOULAY C., EMMANUELLI M., CORROYER D. (2012), *Nouveau Manuel de cotation des formes au Rorschach*, Paris, Dunod.

BENHAÏM M. (1992), *Les Troubles de la relation à la mère*, Toulouse, Privat éditions.

BENHAÏM M. (2001), *L'ambivalence de la mère*, Ramonville Saint-Agne, Érès.

BERNATEAU I. (2008), « La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence », *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 51, n°2, p. 425-455.

BERNATEAU I. (2010), *L'adolescent et la séparation*, Paris, PUF.

BLOS P. (1967) « Adolescence et second processus d'individuation », in M. Perret-Catipovic, F. Ladame (dir.), *Adolescence et Psychanalyse : une Histoire*, Paris, Textes De Base En Psychanalyse, 1997, p. 113-150.

BRELET-FOULARD F., CHABERT C. (1990), *Nouveau Manuel du TAT : approche psychanalytique*, Paris, Dunod, 2^{ème} éd., 2003.

BYDLOWSKI S. (2020), « Passions et constructions après la naissance », in A. Braconnier (dir.), *L'amour fou : Folie maternelle, passion adolescente et énigmes du lien*, Toulouse, Érès, p. 113-134.

CAMPS F., MALLE G. (2020), *S'entraîner à la cotation du Rorschach et du TAT : Interprétation psychanalytique*, Paris, Dunod.

CHABERT C. (1983), *Le Rorschach en clinique adulte : Interprétation psychanalytique*, Paris, Dunod, 1997.

CHABERT C. (1999), « Les fonctionnements limites : quelles limites ? », in A. Jacques (dir.), *Les états limites : Nouveau paradigme pour la psychanalyse ?* Paris, PUF, 4^o édition, 2011, p. 93-122.

CHABERT C. (2003), *Féminin mélancolique*, Paris, PUF.

CHABERT C. (2012a), « Objets perdus », in G. Cabrol (dir.), *La dépression : Éclipse d'Éros ou triomphe de Thanatos ?*, Paris, PUF, p. 15-35.

CHABERT C. (2012b), « Perdre, abandonner, se trouver », *Le Carnet Psy*, vol. 164, n°6, p. 34-39.

CHABERT C. (2020), « Parle-moi de ma mère ! », in A. Braconnier (dir.), *L'amour fou : Folie maternelle, passion adolescente et énigmes du lien*, Toulouse, Érès, p. 63-80.

CHABERT C., LOUËT, E., AZOULAY, C., VERDON, B. (2020), *Manuel du Rorschach et du TAT : Interprétation psychanalytique*, Paris, Dunod.

CHILAND C. (1983), « Qu'est-ce qu'un entretien clinique ? », in C. Chiland (dir.), *L'entretien clinique*, Paris, PUF, 2^{ème} éd., 2015, p. 1-24.

CNRTL, dictionnaire en ligne, entrée « porte-à-faux », 2012.

COBLENCÉ F. (2019), « Sur quel pied danser ? », in C. Chabert, F. Coblencé (dir.), *Les mères incertaines*, Paris, PUF, p. 129-133.

CORCOS M., LAMAS C. (2016), « Fonctionnements limites à adolescence : psychopathologie et clinique psychodynamique », *L'information psychiatrique*, vol. 92, n°1, p. 15-22.

DARGENT F. (2013), « Entre mère et fille : un arrachement sans fin ? », *Revue française de psychanalyse*, vol. 77, n°2, p. 415-426.

DESSONS M. (2020), *Psychopathologie de l'enfant*, Paris, Dunod.

DOUVILLE O., JACOBI B. (2009), « Entretien clinique et psychothérapie », in O. Douville et B. Jacobi (dir.), *10 entretiens en psychologie clinique de l'adulte*, Paris, Dunod, p. 1-33.

DUBOIS F., DUMET N. (2019), « Clinique du sommeil adolescent : l'hypersomnie, entre inhibition et agir symbolisant ? », *Psychothérapies*, n°39, p. 125-131.

DUPUIS-GAUTHIER C. (2011), « Au cœur de la relation entre mère et fille : quelle transmission pour la haine », *Champ psy*, vol. 60, n°2, p. 125-140.

DUPUIS-GAUTHIER C., ROSENBLUM O. (2013), « La transmission du féminin entre mère et fille : La haine et l'amour en héritage », *Le Divan familial*, vol. 31, n°2, p.125-139.

ELIACHEFF C., HEINICH N. (2002), *Mères-filles, une relation à trois*, Paris, Albin Michel.

EMMANUELLI M. (2013), « Adolescence : se séparer de quoi, de qui ? », in C. Chabert (dir.), *Les séparations : Victoires et catastrophes*, Toulouse, Érès, p.183-198.

EMMANUELLI M. (2005), *L'adolescence*, Paris, PUF, « Que Sais-je », 3^{ème} éd., 2016.

- EMMANUELLI M., AZOULAY C. (2009), *Pratique des épreuves projectives à l'adolescence*, Paris, Dunod.
- EMMANUELLI M., AZOULAY C. (2017), *L'interprétation des épreuves projectives : L'école de Paris : sources, déploiements, innovations*, Toulouse, Érès.
- ESTELLON V. (2019), *Les états limites*, Paris, PUF, « Que sais-je ? ».
- FREUD A. (1958), « Adolescence », in M. Perret-Catipovic, F. Ladame (dir.), *Adolescence et Psychanalyse : une Histoire*, Paris, Textes De Base En Psychanalyse, 1997, p. 69-100.
- FREUD S. (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, trad. P. Koepfel, Paris : Gallimard, 1987.
- FREUD S. (1915), « Pulsions et destins des pulsions », in *Métapsychologie*, trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968, p. 11-43.
- FREUD S. (1917), *Deuil Et Mélancolie*, trad. A. Weill, Paris, Éditions Payot & Rivages, Petite Bibliothèque Payot, 2010.
- FREUD S. (1919), « Un enfant est battu », in *Névrose, psychose et perversion*, trad. J. Laplanche et al., Paris, PUF, 1973, p. 217-243.
- FREUD S. (1923a), « La disparition du complexe d'Œdipe », *Œuvres complètes*, volume XVII, trad. J. Altounian et al., Paris, PUF, 1992, p. 25-34.
- FREUD S. (1923b), « La sexualité féminine », in *La vie sexuelle*, trad. D. Berger, J. Laplanche et collaborateurs, Paris : PUF, 1969, p. 139-155.
- FREUD S. (1923c), *Le moi et le ça*, trad. C. Baliteau, A. Bloch et J.-A. Rondeau, Paris, PUF, 2011.
- FREUD S. (1932), « La féminité », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. R.-M. Zeitlin, Paris, Gallimard, 1984, p. 119-181.
- FREUD S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, trad. A. Berman, Paris, PUF, 1985.
- GIVRE P. (2010a), « D.W. Winnicott : fantasme du temps, pulsion agressive et féminin pur à l'adolescence », in P. Givre (dir.), *Le tourment adolescent. Tome 2 : Divergences et confluences*, Paris, PUF, p. 115-173.
- GIVRE P. (2010b), « Préoccupation féminine adolescente », in J. André (dir.), *La psychanalyse de l'adolescent existe-t-elle ?*, Paris, PUF, p. 121-145.
- GIVRE P. (2014), « Conséquences psychiques induites par « l'effet-mère », *Adolescence*, vol. 323, n° 3, p. 641-655.
- GUYOMARD D. (2009), *L'effet-mère : L'entre mère et fille. Du lien à la relation*, Paris, PUF.

HIRSCH D. (2019), « Mères incertaines, mères trop certaines : de la mélancolie à la radicalisation » in C. Chabert, F. Clobence (dir.), *Les mères incertaines*, Paris, PUF, p. 17-36.

HOUSSEIER F. (2009), « Métapsychologie de la violence », *Enfances & Psy*, 45, n°4, p. 14-23.

LAPLANCHE J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF, 3^{ème} éd, 2016.

LAPLANCHE J., PONTALIS J-B. (1967), « Entrée : Activité-Passivité », *Vocabulaire De La Psychanalyse*, Paris, PUF, 5e édition, 7^{ème} tirage, 2021, p.10-11.

LAMPL-DE-GROOT J. (1960), « De l'adolescence », in M. Perret-Catipovic, F. Ladame (dir.), *Adolescence et Psychanalyse : une Histoire*, Paris, Textes De Base En Psychanalyse, 1997, p. 101-112.

LE NESTOUR A. (2003), « Quelques réflexions sur les relations précoces entre mère et bébé fille » in J. André (dir.), *Mères et filles : Les menaces de l'identique*, Paris, PUF, 5^{ème} édition, 2013, p. 23-51.

MATHA C. (2012a), « Catherine Chabert : « Féminin mélancolique », in J.-Y. Chagnon (dir.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique*, Paris, Dunod, p. 439-447.

MATHA C. (2012b), « L'idéalisation au risque du clivage : Césarine, 16 ans 6 mois », in M. Emmanuelli (dir.), *Les troubles limites chez l'enfant et l'adolescent : Apports du bilan psychologique*, Toulouse, Érès, p. 105-137.

MISSONIER S. (2020), « La génitrice, la compagne et la corruptrice », in A. Braconnier (dir.), *L'amour fou : Folie maternelle, passion adolescente et énigmes du lien*, Toulouse, Érès, p. 41-61.

MISSONIER S. (2017), « Le fantasme originaire de retour dans le ventre maternel et la séparation », in J. Bouhsira (dir.), *L'originaire et l'archaïque*, Paris, PUF, p. 115-133.

ROMAN P. (2009), *Le Rorschach en clinique de l'enfant et de l'adolescent : Approche psychanalytique*. Paris, Dunod, 2^{ème} éd., 2015.

ROUSSEAU-DUJARDIN J. (2003), « Mères et filles ou le cadeau empoisonné ? », in J. André (dir.), *Mères et filles : Les menaces de l'identique*, Paris, PUF, 5^{ème} édition, 2013, p. 95-117.

SCHAEFFER J. (2005), « Antagonisme et réconciliation entre féminin et maternel », *Dialogue*, 2005, vol. 169, n°3, p. 5-18.

SCHAEFFER J. (2007), « Peur et conquête du féminin à l'adolescence dans les deux sexes », *Adolescence*, vol. 252, n°2, p. 261-277.

SCHAEFFER J. (2012), « De mère à fille : l'antagonisme entre maternel et féminin », in T. Bokanowski, F. Guignard (dir.), *La relation mère-fille, entre partage et clivage*, Paris, In Press Éditions, p.41-50.

VELLUT N. (2015), « Le retrait des jeunes (ou *hikikomori*), une préférence négative », *Adolescence*, vol. 333, n°3, p. 593-602.

VIBERT S. (2012), « Fantômes œdipiens et inhibition défensive dans l'anorexie mentale à l'adolescence », *Psychologie clinique et projective*, vol. 18, n°1, p. 83-125.

WINNICOTT D.W. (1971), « La créativité et ses origines », *Jeu et réalité*, Paris, Éditions Gallimard (1975), 2004, p.127-161.

YI M. (2019), « Combien de mères pour en faire une ? » in C. Chabert, F. Coblence, (dir.), *Les mères incertaines*, Paris, PUF, p. 59-78.

Annexes

Verbatim des entretiens cliniques – Nikki	38
Analyse des entretiens – Nikki	52
Passation Rorschach et analyse – Nikki	57
Passation TAT, analyse et synthèse – Nikki	75
Verbatim des entretiens cliniques – Elena	96
Analyses des entretiens – Elena	114
Passation Rorschach et analyse – Elena	120
Passation TAT, analyse et synthèse – Elena	128
Normes du Rorschach	139
Feuille d'Analyse des procédés du discours TAT (2020)	140

Nikki – Verbatim des entretiens cliniques

Premier entretien

Nikki arrive à l'heure au rendez-vous. La psychologue clinicienne lui demande si elle accepte que nous soyons présente lors de l'entretien. Elle répond « oui oui » d'une voix que nous entendons à la fois douce et fluette. Nikki a les cheveux teints en vert. Elle est habillée tout de noir. Elle porte du maquillage noir au-dessus des yeux en traits épais. Nikki s'assoit sur le canapé.

- La dernière fois que nous nous sommes vues c'était avant ton hospitalisation. Peux-tu nous raconter comment cela s'est passé ?

- J'ai été hospitalisée 4 semaines. J'ai passé des tests et ils m'ont diagnostiqué borderline et TDAH. J'ai un traitement anxiolytique et antidépresseur, du Venlafaxine. Au début le traitement n'a pas bien fonctionné, il a fallu l'ajuster et au bout d'une semaine, ça allait beaucoup mieux et cela m'a permis d'avoir moins d'idées suicidaires. J'ai eu beaucoup de temps pour penser, ça a été un temps d'introspection et de repos. En hospitalisation, on est comme dans une bulle. J'ai un rendez-vous avec un psychiatre du CMP.

- Comment te sens-tu depuis ta sortie ?

- Je me sens fatiguée. J'ai eu du temps pour me reposer à l'UJA mais là-bas on est entouré et en sortant il faut se ré-adapter. C'est encore difficile, je n'arrive plus à être créative.

- Comment s'est passée ta sortie ?

- Mes parents sont venus me chercher à la sortie de l'hôpital. Ils sont restés le weekend pour m'aider. Ils n'étaient pas très contents de l'hospitalisation. Il y a eu un clash avec ma mère. Elle m'a dit des choses désagréables et ne s'est pas excusée. J'ai ressenti des pulsions violentes et j'ai eu besoin de m'isoler. Elle n'a pas apprécié ma réaction mais je me retiens de dire ce que je pense à ma mère. Elle est sortie dans la rue en pleine nuit et, avec mon père, on s'est dit que ça ne valait pas la peine de lui courir après. Je me dis que ma mère a eu un comportement inadapté. Juste après, j'ai eu un sentiment de froid et en même temps de brûlure dans tout le corps. J'ai réussi à me calmer avec du temps. Je ne comprends pas ses réactions. Un jour au lycée, j'avais mis une photo d'elle dans la chambre. Elle m'a reproché d'avoir pris cette photo sans lui demander et elle me l'a reprise. C'est une photo de ma mère que je trouvais très belle. C'est la seule photo d'une personne de ma famille que j'avais dans ma chambre et c'était vraiment un effort pour l'ado que j'étais. Je suis sûre qu'elle a des capacités d'introspection mais elle ne le montre pas.

- Comment pourrait-on qualifier la réaction de ta mère ?

- ... Je ne sais pas ... ce n'était pas respectueux.

- Mais encore ?

- ...

- Il faudrait que ça vienne de toi.... On peut imaginer qu'il y a une forme de violence dans sa réaction.

- Oui peut-être. J'ai l'impression qu'il y a comme une rivalité féminine.

Elle est venue à nouveau passer cinq jours chez moi. J'appréhendais vraiment sa visite vu comment ça s'était passé la dernière fois mais je ne pouvais pas faire autrement car j'avais besoin d'aide, je n'étais pas en état et il fallait s'occuper du chat. Elle adore le chat, elle fait du *baby talk* avec le chat (*Rigole*).

- Comment s'appelle le chat ?

- C'est Rem, ça vient d'un manga, c'est la déesse de la mort protectrice. Quand je dis qu'il s'appelle Rem tout le monde me parle d'un groupe que je ne connais pas.

- Comment tu te sens par rapport à ce chat ?

- Déjà je me sens moi seule et puis je dois m'occuper de lui. En ce moment il est malade et c'est très difficile. Depuis que je suis sortie de l'hôpital c'est quand même pas facile donc j'ai décidé de partir chez mes parents pour un mois à [ville]. Je vais pouvoir préparer mes concours à venir, celui dans l'animation à P. et celui de la [nom de l'école] à L. et un autre à G. J'y ai pensé pendant que j'étais hospitalisée. Je me dis que je n'allais pas tout passer. J'ai déjà fait le sacrifice de ma Terminale. Je me dis que peut-être les choses ne se passeront pas comme je l'avais imaginé et que je préparerai moins de concours. Je me dis que si je ne réussis pas mes concours, je pourrais avoir l'opportunité de faire un service civique ou d'être jeune fille au pair.

- Tu as compris que tu pouvais faire avec l'échec.

- Je pense que cette année sera l'année de ma reconstruction. Le diagnostic m'a aussi permis de mieux comprendre la place que pouvaient prendre mes émotions et comment je pouvais gérer la solitude. Je pense que je vais pouvoir avoir davantage confiance dans les relations sociales. Je crois que je me suis laissée faire et j'ai été victime d'abus émotionnel. Dans le comportement de mes amies, il y a beaucoup de situations pour lesquelles je ne veux plus discuter car je pense que c'est à eux de se remettre en question.

D'ailleurs pendant que j'étais hospitalisée, mon amie S. ne s'est pas comportée correctement. Elle a dit des choses alors que j'étais absente. Je n'ai pas du tout apprécié.

Nikki nous raconte l'histoire avec son amie pendant une dizaine de minutes, nous en perdons le fil. Les espaces se mélangent entre l'hôpital, le lycée. Les communications

qu'elles rapportent se passent par messages interposés. Nous retenons qu'elle est très affectée par cette histoire : se mêlent chez elle un sentiment de colère, un désir de vouloir rétablir sa version des faits, rétablir son image par rapport à ce qui a pu être dit alors qu'elle était absente et aussi un sentiment de déception. Elle parle beaucoup plus vite, et nous remarquons que dans son langage apparaissent des mots vulgaires qui dénotent avec son langage élaboré.

Deuxième entretien

Nikki est un peu en retard au rendez-vous. Elle s'en excuse.

Nikki a les cheveux teints en rouge auburn. Elle est habillée tout de noir avec des chaussures de type DocMarten's, un modèle avec des semelles très épaisses. Nous remarquons que dans la façon dont elle marche, il semble que ses chaussures soient lourdes à porter, Nikki a une silhouette fine malgré ses vêtements amples, ses chaussures m'apparaissent comme un poids aux pieds. Elle a du maquillage noir au-dessus des yeux. Elle s'assoit sur le canapé et pose son sac en tissu à côté d'elle.

- Comment s'est passé ton séjour chez tes parents à [...], tu y allais pour ne pas être seule sur [...] ?

- (*Soupir*) Ça a fini par une dispute avec ma mère qui a eu des réflexions blessantes et désagréables. Mais c'était juste deux jours avant la fin. Aussi A. a pu me rejoindre et passer le jour de l'An avec moi. J'ai aussi eu une crise de panique. Je devais passer mes examens à distance et j'ai passé mon temps à attendre mes sujets. Ça a été une grande source de stress pour moi. Avec la prépa, nous avons convenu, avant que je parte, de la façon dont j'allais passer mes examens, et cela ne s'est pas passé comme prévu. J'avais organisé mon temps car j'avais aussi des productions à rendre et, j'avais prévu l'organisation de la semaine entre les examens et le travail à rendre, du coup tout a été décalé et je n'ai pas pu faire tout ce que j'avais prévu. Et donc j'ai fait une crise de panique. (*Lassitude dans la voix*)

- Comment l'as-tu gérée ?

- J'ai appelé mon père. Il travaille tout près en ville donc il a pu arriver rapidement. En fait, je n'ai pas reçu le sujet pour l'oral à l'heure prévue alors je me suis stressée. Au moment où le sujet est arrivé, je n'arrivais plus à respirer et je tremblais. Le temps que je me calme, le temps des 45 minutes de préparation était passé. Mon père m'a pris dans ses bras et j'ai réussi à me calmer. Après j'ai été très fatiguée et je suis allée me coucher. Quand je me

suis levée, ma mère rentrait du travail et elle m'a fait des remarques sur mon état alors que je n'étais vraiment pas bien.

- Comment s'est passé ton retour sur [ville] ?

- Le chat est guéri ! C'est une bonne nouvelle qu'il soit guéri. J'ai pu sortir au [nom du café / restaurant] ?

- Tu as le droit de prendre des animaux ? C'est un espace où on mange ?

- C'était dans la cour, il n'y avait personne. Je le transporte dans un sac à dos et je l'ai sorti.

Aussi, je suis en colère car J., une fille de la prépa a raconté des choses fausses sur moi. La colère ne s'est pas extériorisée (*remontée gastrique* ?). J. est une élève de 1^{ère} année. Le jour où vous deviez m'amener à l'UJA et puis vous n'avez pas pu, j'ai demandé à une amie de venir avec moi. Nous avons commandé un Uber et elle m'a avancé l'argent et elle a raconté que je ne lui avais pas remboursé alors que je me souviens très bien avoir retiré de l'argent pendant que l'on attendait le Uber. Elle raconte toujours des choses qui ne se sont pas passées. Je ne l'ai pas encore confrontée, c'est pour ça que je suis colère.

- Tu as parlé tout à l'heure de la façon dont ton père t'avait prise dans les bras pour te calmer. Ça crée comme une sorte d'enveloppe et parfois chez les personnes angoissées, le fait de se mettre sous une couverture, sous quelque chose d'épais, permet de les calmer. C'était aussi de cette façon qu'un pompier ou un médecin du Samu t'avait calmée ?

- Euh non c'était mon ami ... ?

- J'avais souvenir que c'était un homme alors j'ai cru que c'était un pompier ou un médecin. Peut-on faire une liste des personnes qui peuvent t'aider à t'apporter cette contenance ?

- Il y a [prénom] même si nous ne sommes plus vraiment proches, il y a mon père, il y a mon amie [prénom], il y a ma prof de [enseignement] (*Rigole*)

- Quelqu'un d'autre ?

- Non, ma mère a du mal à gérer mes troubles.

- Ton inquiétude sur [ville] était de te retrouver isolée et tu as pris un chat. Comment cela se passe au niveau de son éducation ?

- C'est assez chaotique parfois. J'arrive beaucoup mieux à m'en occuper depuis qu'il est guéri. Il me réveille encore le matin. Il saute partout. La dernière fois, j'ai dû l'enfermer dans la salle de bain car il avait marché dans de l'acrylique alors que j'étais en train de peindre. Il y en avait partout sur le parquet. Je n'ai pas encore nettoyé. Du coup, je l'ai mis dans la salle de bains.

- Dans la salle de bains, c'est un bon endroit car dans les petits espaces, c'est un endroit séparé.

- Oui et il y a sa litière et de l'eau. Je ne l'aurais jamais laissé dans un endroit sans sa litière et de l'eau. Il mange aussi le carton et j'ai dû jeter tout ce que j'avais en carton mais malgré cela il a trouvé un bout à manger, il y avait des morceaux partout (*Rire*).

- Où en es-tu de tes concours ?

- J'ai décidé de passer la F., la C., la H. en [pays étranger] pour le graphisme. Je me dis que je verrai bien. Je ne suis pas sûre d'être prête.

Aussi je voulais savoir s'il était possible que je me fasse tester pour savoir si je ne serai pas EIP. Quand j'ai parlé avec un prof, il m'a fait comprendre que je devais être EIP et aussi quand j'ai passé le concours de la C. l'année dernière, on m'a dit qu'il était très rare d'avoir réussi les premières épreuves du premier coup et si jeune et que c'était souvent les personnes EIP qui avaient ce profil.

- Quand tu étais hospitalisée, ils ne t'avaient pas fait passer le test WISC ?

- Non.

- Je peux t'orienter vers Mme B. qui est neuropsychologue ... Cela a un coût par contre et je sais que financièrement tu dois faire attention.

- Oui, déjà j'ai mes frais d'orthodontie et avec mon opération de la mâchoire à venir.

Je voulais aussi vous demander pour mon traitement. Je n'ai pas pu aller à mon rdv CMP car j'étais chez mes parents et quand je les ai appelés pour repositionner mon rdv, ils m'ont parlé froidement et ils m'ont dit que j'avais manqué mon créneau et que je n'en aurais pas d'autre avant six mois, donc je ne sais pas comment faire car il ne me reste que quatre jours de traitement.

- Tu peux essayer de voir avec ton médecin traitant.

- Oui, je devais l'appeler avant 19h mais là du coup c'est trop tard. C'est le médecin de famille, il doit pouvoir me faire une ordonnance mais je devais l'appeler entre 18h30 et 19h et là du coup c'est trop tard. (*Rire*).

- As-tu une pharmacie ?

- J'en ai deux.

- Tu peux essayer de voir s'ils peuvent te renouveler ton traitement. Nous allons aussi essayer de prendre contact avec la psychiatre en libéral que tu avais souhaité voir avant ton hospitalisation. Tu te souviens de son nom ?

- Non pas du tout. Avant mon hospitalisation, c'était un peu compliqué et je ne me souviens pas de tout.

- Je vais le retrouver. (*La psychologue cherche dans son téléphone*) C'est le docteur B.

- Nous souhaitons aussi te faire une proposition qui entre dans le cadre du travail de recherche d'Audrey, travail que je lui laisse te présenter.

- Dans le cadre de mon travail universitaire, je travaille sur le processus adolescent et je voulais te proposer de passer des tests qui me permettront de comprendre ce qui est en jeu dans ce temps d'adolescence. Aussi à travers ces tests nous pourrons mettre en perspective le diagnostic borderline qui t'a été communiqué et essayer de voir ensemble sur quelles ressources tu peux t'appuyer.

- Peut-être qu'il en ressortira quelque chose qui fera plus plaisir à ma mère que le diagnostic de borderline.

(Nous nous mettons d'accord sur les dates et les horaires.)

Entretien de restitution

Nikki est à l'heure au rendez-vous. Nous recevons Nikki seule en raison de l'arrêt de la psychologue. Elle s'assoit sur le canapé.

- Nous avons convenu que nous aurions un temps pour revenir sur les tests que tu as passés. Je voulais tout d'abord de remercier pour ton temps et ta contribution. J'ai ressenti ton implication. L'objectif était de mettre en perspective ton diagnostic borderline. Cela m'a aussi permis de m'exercer et mettre en place un protocole pour ma recherche universitaire et je t'en remercie.

- J'avais compris que ça allait m'apporter des informations sur moi-même et j'ai essayé de m'investir car j'essaie d'avoir une approche positive de façon générale.

- Concernant ce qui peut être appelé les résultats du test, je vais te restituer ce que tu m'as confié à travers tes réponses et nous allons prendre le temps d'échanger. Ces tests sont des tests que l'on dit projectifs, qui viennent dire quelque chose de toi à un moment de ta vie. Ils ne viennent pas donc figer une image. Ce que je vais te restituer pourra être discuté, nuancé ou nié.

- D'accord.

- D'un point de vue d'ensemble, tes réponses étaient nombreuses et riches dans leur contenu.

- J'espère qu'elles n'ont pas été biaisées par le fait que je fais des études artistiques.

- Ce que l'on peut voir de ta formation a été ton attachement aux détails sur la composition des planches et aussi tes références culturelles et artistiques. Ce que l'on peut aussi comprendre dans ta manière d'entrer en contact avec les images est peut-être une façon de

se défendre contre ce que les planches t'ont fait ressentir, comme si tu cherchais à mettre de la distance en y apportant des connaissances.

- Peut-être ... il faut dire qu'il m'est difficile d'être objective. Je ne peux pas m'empêcher d'intégrer ce que je sais quand je regarde une image. Je le fais de manière inconsciente. Je ne sais pas si c'est une façon de mettre de la distance. Après, si je fais une référence personnelle, je sais que je ne suis pas ultra réceptive par les images. La violence ça m'a jamais choquée.

- Tu dirais que tu n'es pas sensible à ce que tu vois sur une image ?

- J'ai toujours aimé regarder des films d'horreur et je sais que ça ne me faisait rien. Je n'avais pas de réaction. Si vraiment j'ai peur c'est que c'est bien fait. Ma mère a toujours critiqué quand je regardais des films d'horreur.

- Concernant tes réponses, ce qui ressort aussi est ton aisance dans le langage. Veux-tu en dire quelque chose ?

- J'attache une grande importance à la signification des mots. J'ai souvent été en porte-à-faux, on ne comprenait pas ou on interprétait des choses que je n'avais pas dit. Alors je fais attention à utiliser le bon mot.

- D'accord. Avec [psychologue clinicienne], nous avons pensé te faire un retour en trois grands axes : ton rapport aux autres, ton rapport à toi-même et tes ressources, ce sur quoi tu peux t'appuyer.

Pour le rapport aux autres, et particulièrement à ta famille, il y a une planche pour laquelle tu as pu évoquer une « famille distante », penses-tu que cela vient dire quelque chose de ta propre famille ?

- J'ai bien compris que ce que j'ai pu dire à parler de moi et de ma famille, que c'était projectif. J'ai eu pendant longtemps une relation distante avec mon père car il travaillait beaucoup. J'ai aussi eu une relation distante avec ma mère car elle n'est pas dans le côté émotionnel. Quand j'étais enfant, j'étais intelligente et je me débrouillais toute seule (*Regarde ailleurs*). C'était une indépendance qui n'en était pas une. J'étais seule, je faisais mes devoirs seule. Mon frère me rejetait. J'étais avec mon chat.

- Tu me parles de ton enfance et cela m'amène à l'adolescence, qui est le temps de la séparation d'avec les parents, le temps de transition vers l'âge adulte. Ce qui a pu ressortir à travers tes réponses est que la séparation pouvait être difficile, que la perte du lien avec ta mère puisse être difficile.

- Je ne pense pas que la perte de lien soit liée au passage à l'âge adulte. J'ai quitté l'enfance dès l'entrée au collège. J'ai fait le deuil d'une mère que j'avais jamais eue. C'est difficile de faire le deuil de quelqu'un qui est vivant. Je n'ai plus cherché à mieux communiquer, à

attendre l'impossible, je ne voulais plus être *une* appendice d'elle. Elle a très mal réagi au début, maintenant elle commence à s'y faire. Elle ne supportait pas ma façon de m'habiller. Elle refusait car ce n'était pas elle, elle acceptait pas que j'étais différente, elle ne pouvait pas admettre que j'avais des goûts différents des siens.

- Que veux-tu dire par appendice ?

- Elle m'a manipulée, elle m'a fait du chantage affectif et maternel. Elle a critiqué mes goûts. Elle était persuadée de me connaître alors qu'elle refusait que je change, alors que je ne faisais que grandir. Elle s'est rendue compte avec mon hospitalisation qu'elle ne me connaissait pas trop, elle a commencé à s'adoucir. Je vais me faire un tatouage, elle a essayé de me dissuader mais elle ne s'est pas énervée. C'est un progrès ! (*Rit*). Elle m'a toujours fait des critiques physiques et au lycée j'ai développé des troubles de l'alimentation. Je voyais la nourriture comme récompense. Je crois qu'elle a pris du poids pendant sa grossesse, qu'elle se trouve toujours grosse et qu'elle n'aime pas son corps. Je crois qu'à la maison avec mon père ça ne va pas trop.

- Est-ce que tu penses que cette séparation a pu être un arrachement, quelque chose de très douloureux ?

- Il n'a pas eu d'arrachement, je l'ai fuie, je suis partie à l'internat. (*Rit*) Ce n'était pas parce que j'étais loin de mon lycée, c'était que je voulais être loin d'elle.

- Dans les deux tests, il y a un animal, une chauve-souris, qui a traversé tes réponses. Quand tu as décrit cet animal tu as dit qu'elle était « jolie » et « vénéneuse », qu'elle était « cool », qu'elle faisait « peur », qu'elle était « effrayante ». Tu as mélangé deux émotions, parfois la chauve-souris s'est mélangée au papillon de nuit ou à la mante religieuse. Est-ce que tu penses que ce mélange d'émotions peut venir parler de ce que tu ressens pour ta mère ?

- (*Rit*) Je ne pense pas que la chauve-souris soit ma mère, je pense plutôt qu'elle me représente, comme l'idéal de moi-même.

- Puisqu'on en vient à un idéal, il y des réponses qui ont pu être le signe d'une dévalorisation, d'une autocritique. La façon dont tu as pu entrer en contact avec moi pendant la passation peut nous laisser penser que tu as besoin d'être soutenue, que tu sois à la recherche d'un soutien.

- Mon soutien c'est moi-même. Je suis sur le chemin de ma santé mentale. Avec l'hospitalisation ils m'ont pris au sérieux. C'était soit ça, soit le suicide.

- Qui « ils » ?

- Mes parents. Ils mettaient ça sur le dos d'une hypochondrie ou de la paresse. Maintenant, je me soutiens moi-même. Par exemple, j'ai décidé de ne plus accepter les compliments car je ne sais pas quoi en dire.

- Qu'est-ce que tu pourrais répondre à un compliment ? Un compliment vient transmettre quelque chose d'agréable, non ?

- Oui je sais, ça paraît drôle.

- Pour revenir à tes réponses, Je voudrais discuter avec toi de ce qui parle de l'identité féminine, de ton positionnement ?

- Je suis féministe. Tu es une femme, tu sais bien le manque de soutien de la gent féminine. Je pense être honnête, critiquer les hommes ne veut pas dire s'en prendre à eux. Je crois que trop de monde ont une image dégradante de la sexualité. Ma mère a un problème avec l'auto sexualisation. Au lycée j'ai décidé de ne pas porter de soutien-gorge et ça lui faisait péter des câbles. Elle pense aussi que si on se fait agresser sexuellement, c'est de la faute de la femme et de sa tenue. Je t'avais parlé du TDS, il faut bien que les femmes survivent financièrement. Y'a des gens qui critiquent les femmes qui vendent des photos de nu sur internet. Moi je pense que ça leur fait un revenu.

- J'entends que c'est un thème qui te touche beaucoup, ce qui m'amène à te parler de tes émotions. Dans les réponses que tu as pu donner, on peut penser que les émotions t'envahissent. Si on imagine la peau physique comme une enveloppe corporelle, on peut aussi penser qu'il existe une enveloppe psychique qui, chez toi, laisserait passer ce qui vient de l'intérieur mais aussi ce qui arrive de l'extérieur, une enveloppe qui serait plus poreuse que contenant.

- Oui, j'ai bien conscience que la gestion de mes émotions est problématique. J'ai compris que chez les personnalités limites, les émotions sont plus longues et plus rapides. J'ai compris que je devais m'isoler pour les gérer, que je dois agir par moi-même. Ça m'a été reproché récemment. Pour faire court, j'ai un ami du lycée qui a eu un flirt avec A. C'est un ami qui s'est fait battre dans l'enfance par sa mère. A. et lui se sont séparés et pour la St Valentin il a fait une grosse crise de panique. J'ai demandé à A. d'être sympa avec lui, je lui ai demandé gentiment, ce n'était pas un manque de respect. Ça a fait des histoires et j'ai dû annuler mon rendez-vous. J'étais en colère.

- Ce n'est pas la première fois que tu nous parles de situations de conflits avec des amies. Que peux-tu dire de ton lien aux autres, et aux autres femmes en particulier ?

- Je ne sais pas, vous parlez de la situation avec J par exemple ?

- Oui.

- Ce sont des situations où je me fais réattaquer. Je me retrouve victime de la situation. De savoir que j'étais borderline, cela m'a apporté une réponse aux questions que je me posais sur moi-même. Je sais que je peux dire stop, quand ça dépasse les bornes, je dis stop, je ne rentre plus dans les conflits et j'essaie de trouver une issue plus saine.

- Justement dans ce qui peut t'aider à mieux te comprendre, il a aussi ce que sur quoi tu peux t'appuyer. S'il y a en effet des traits qui indiquent une organisation borderline, nous pouvons espérer que tu puisses évoluer vers une organisation qui te sera plus contenante pour reprendre l'image de l'enveloppe psychique. Ce qui t'envahit est le signe d'une grande sensibilité, qui chez toi prend aussi la direction de la créativité. Tu peux aussi t'appuyer sur une grande culture artistique. J'ai pu voir à quel point tes connaissances étaient riches et variées. Enfin, tu montres des capacités de réflexion sur toi et ton fonctionnement qui sont la preuve d'un dynamisme de la pensée. Il me semble que tu peux t'appuyer sur ces capacités.

- Oui, je suis dans une démarche qui m'aide à mieux me comprendre et mieux appréhender mes sentiments.

- As-tu des choses que tu voudrais ajouter ou discuter ?

- Non, merci.

- Nous allons nous arrêter là pour aujourd'hui alors.

Quatrième entretien

Nikki arrive en avance au rendez-vous. Elle porte son masque chirurgical. Nikki a accepté de maintenir son rendez-vous et que nous la recevions du fait de l'absence de la psychologue clinicienne. Elle s'assoit sur le canapé. Elle me semble détendue.

- Comment vas-tu ?

- Ben, euh ... Je suis déscolarisée, depuis quelques jours, je dois encore prévenir l'établissement mais j'ai pris la décision avec mes parents. J'ai compris que je n'aurais pas d'aide de l'école pour ma préparation aux concours alors autant arrêter. Je vais préparer mes concours pour l'année prochaine et rentrer chez mes parents quand j'aurais fini ce que j'ai à faire sur N. (Rit)

- À quelles dates sont les concours ?

- Les A.D sont en avril et je serai chez mes parents pour ce concours car je serai moins seule et j'ai du mal avec le fait de vivre seule. Je dois finir mes dossiers Parcoursup d'ici fin mars et attendre les résultats.

- Comment te sens-tu par rapport à cet arrêt de tes études ?

- Ça faisait un bout de temps que mes parents me proposaient d'arrêter, j'ai réussi à tenir jusqu'à maintenant. Depuis l'hospitalisation ça a été beaucoup plus compliqué d'aller en cours et cela impacte la vision que j'ai de moi-même car pendant des années j'ai lié la valeur que je me donnais aux notes. Ça fait bizarre.

- Parce que ?

- Parce que j'ai arrêté les cours. Je n'ai plus rien qui me retient dans l'école. Et puis j'allais plus en cours.

- Qu'est ce qui t'empêchait d'aller en cours ?

- L'anxiété par rapport aux notes, je pleurais et je faisais des crises d'angoisse. Je dormais mal. J'avais peur d'être en échec, de ne plus réussir scolairement comme avant. Mes capacités sont altérées par mon état psy et puis en me faisant hospitaliser, je savais que je plaçais ma santé mentale avant mes études.

- Comment envisages-tu le retour chez tes parents ?

- Je vais pouvoir faire des choses, voir du monde, voir mon frère. La relation avec ma mère va beaucoup mieux depuis que j'ai mon chat.

- C'est-à-dire ?

- On n'a plus de grosses disputes comme avant.

- En quoi le chat est responsable de cette amélioration ?

- Ma théorie c'est que ma mère voulait des enfants et pas des enfants qui grandissent et le chat remplace les enfants. Elle est détendue avec le chat. Elle parle à mon chat comme aux enfants d'amis qui sont plus jeunes. Nous avons un chat quand j'étais petite, il est mort quand je suis rentrée au collège ... quand j'ai quitté l'enfance.

- Les écoles où tu postules vont être loin de chez tes parents ?

- C'est partout en France. Je préférerais celle de C. F., elle est proche de chez mes parents et de N.

- Ce sont de belles perspectives.

- Il faut que je sois prise. Les écoles sont sélectives. Je n'ai pas le bac qui est demandé dans ces écoles.

- Peut-on penser que tu as acquis des compétences pendant ces mois dans la prépa et que ce sera à ton avantage ?

- Il y a peu de places. Je ne sais pas quelle est la concurrence.

- As-tu des projets pour les prochaines semaines ?

- Je vais faire un tatouage dans la nuque et un ici (*Montre le long des côtes*). Je vais à N. pour le faire, c'est un peu loin. Je me les offre avec l'argent que j'avais gagné, j'espère que mes parents ne seront pas en colère.

- Qu'as-tu choisi comme motif ?
- Un qui est abstrait et un *liquorice*, c'est une fleur. Je te montre. (*Sort son téléphone et montre les deux motifs*). C'est ma fleur préférée.
- Ce sera des tatouages en couleur ?
- Non ce sera en noir.
- Je t'entends parler de tous tes projets et je trouve que tu as bonne mine.
- Aujourd'hui je me suis préparée mais les autres jours je n'ai fait que pleurer.
- Qu'est ce qui t'a fait pleurer ?
- Le fait d'être seule et de ne rien faire, et personne à voir.
- Tu n'as plus tes amies sur N. ?
- A est partie, d'autres sont en cours. Je me sens isolée et je ressens encore plus la peur de l'abandon.
- Que veux-tu dire par abandon ?
- C'est de la solitude. C'est en lien avec le trouble borderline, que je me sente aussi mal. Je pleurais toute la journée et j'étais au téléphone avec mes parents et je ne voulais pas raccrocher. Ce weekend je suis avec mon ami d'enfance E. (*Nikki laisse aller son corps contre l'assise du canapé.*)
- Comment penses-tu occuper tes journées à venir ?
- Je dois préparer mes dossiers pour les écoles, écrire les lettres de motivation.
- La dernière fois, tu me disais que tu étais sur le chemin de la reconstruction, tu sembles cheminer.
- Oui, je fais de mon mieux. Je me suis rendue compte que les études ne me correspondaient plus. Je n'arrivais plus à écrire, et comme il fallait faire des scénarios. Je me concentre sur l'animation.
- Tu me disais que tes parents te soutiennent dans cette démarche ?
- Oui. Je leur demande de me le confirmer à chaque fois.
- Pourquoi à chaque fois ?
- J'ai peur qu'ils ne soient pas fiers de moi, qu'ils aient honte de moi.
- Y'a-t-il des moments où tu as pu avoir cette impression ?
- J'ai pu avoir l'impression qu'ils étaient déçus, surtout ma mère. Quand je n'arrivais plus à aller en cours. La façon dont ils réagissaient, ils ne le disaient pas, mais ils étaient déçus.
- Parfois on imagine que la scolarité est linéaire, qu'une année suivrait l'autre. Tu as réussi toutes tes années de scolarité, tu es dans une filière très sélective et tu te rends compte que cela ne te correspond pas. Tu as appris pendant ces presque deux années. Tu t'es remise en question. Qu'est-ce que tu penses en avoir retenu ?

- Les montagnes russes émotionnelles. J'ai tout remis en question depuis l'hôpital. En y allant j'avais décidé de mettre ma santé mentale avant le reste. Ce n'était plus possible de continuer l'école. J'aimais pas ma classe en plus. Je m'attendais à autre chose qui ressemblait plus à ce que j'avais vécu au lycée, très ouvert, LGBT *friendly*, artistique. Ici, il y a des gens homophobes, des agressions sexuelles.

- Cet idéal que tu as imaginé s'est effondré.

- Un peu, oui.

- En quoi ce sera différent ailleurs ?

- J'ai des potes qui sont en école d'art et ce n'est pas du tout la même ambiance, avec des profils artistiques. J'espère rencontrer des personnes intéressantes. Je ne suis pas ... plus une personne sociable. J'ai des amitiés solides, quand y'a des conflits, ça se règle toujours.

- Tu nous avais parlé d'une enseignante vers qui tu pouvais te tourner quand tu ne te sentais pas bien. As-tu pu discuter avec elle de ta décision ?

- Elle ne sait pas encore que je pars, je vais aller à son cours lundi. Et j'essaierai de boire un café avec elle. (*Nikki a les larmes aux yeux.*)

- Comment te sens-tu ?

- Lui dire au revoir, ça me fait monter les larmes aux yeux. (*Nous lui avançons le paquet de mouchoirs.*)

- Non, c'est bon. (*Elle en prend un tout de même.*) Je ne veux pas que ça coule sur mon maquillage, ça m'a pris 10 minutes pour le faire. (*Elle pleure.*) Je m'entendais très bien avec cette professeure. J'aurais voulu qu'elle puisse m'accompagner dans mes concours mais ce n'est pas possible. Je l'aime beaucoup. Je ne sais pas si je pourrai continuer à la voir.

- Cette enseignante semble avoir pris une place importante pour toi.

- Elle est venue me voir à l'hôpital, nous avons bu des cafés, j'ai rencontré son fils. Un jour j'ai eu une permission à l'hôpital et je n'avais plus de bus pour y retourner et je me suis inquiétée et je l'ai appelée et elle est venue me chercher et elle était avec son fils qui jouait avec un Nerf à l'arrière de la voiture. (*Rigole*)

- Comment tu pourrais qualifier la relation que tu as eue avec cette personne ?

- Une amitié, même s'il y avait une distance. Mentor ce serait trop. (*Les larmes lui reviennent*). Elle va peut-être penser que c'est dommage que j'arrête.

- Qu'est-ce que tu pourrais lui répondre si elle te disait cela ?

- Que j'y arrivais plus, que je vais reprendre mes études très bientôt.

- Tu as eu besoin de dire stop comme tu me l'as expliqué la semaine dernière, tu fais une pause plus qu'un stop.

- Je dois accepter l'échec, c'est pas vraiment un échec mais un peu quand même.
- Peux-tu réfléchir à ce que tu as réussi à faire ces dernières semaines qui montre que ce n'est pas un échec ?
- J'ai réussi à ne pas mourir (*Rit*) ... J'ai été major de promo J'ai trouvé un boulot pour cet été.
- Que vas-tu faire ?
- Je vais travailler dans des silos à grains. Avec ma meilleure amie d'enfance, É., nous avons trouvé ce boulot. L'année dernière, nous nous y étions prises trop tard.
- Une nouvelle expérience à vivre ! Est-ce que dans ces prochaines semaines tu pourrais envisager de t'occuper en travaillant pour te sentir moins seule. Je suppose que tes parents vont travailler pendant la journée.
- Oui... chez mes parents, c'est à la campagne et je n'ai pas le permis. Je peux essayer de voir.
- As-tu pensé comment tu allais faire le suivi pour tes soins ?
- Pour la prescription, je vais voir la psychiatre et une fois que cette prescription est faite, elle est valable pour un an. Pour ici, je peux fixer des rendez-vous jusqu'à Avril, puis en juin et après j'irai à la MDA de la ville où je serai.
- Oui, il y en a une dans chaque département.
- Ce sera plus compliqué pour mon suivi orthodontique, je dois voir comment ça va se passer après mon opération.
- Concernant tes dossiers de candidature, peux-tu mettre en avant ce que tu as appris pendant ces deux années, sur toi-même et sur tes compétences artistiques ?
- Oui c'est ce que j'ai fait. Est-ce que je peux te montrer mon portfolio ?
- Oui, bien sûr. (*Nikki me montre ce qu'elle a dessiné pour ses candidatures*)
- Je te remercie de partager cela avec moi. Pouvons-nous nous arrêter là ?
- Oui.

Nikki – Analyse des entretiens

Premier entretien

Dès les premières minutes de l'entretien, nous remarquons son aisance verbale, la fluidité de son discours, la richesse de son vocabulaire. Nikki fait des liens, se questionne, réfléchit à ce qui l'entoure. Elle semble s'être saisie de son temps d'hospitalisation comme un « temps d'introspection », terme qu'elle reprendra pour parler de sa mère. Elle nous est apparue rassurée par le diagnostic posé lors de son hospitalisation, comme si cela lui apportait une réponse sur qui elle était. Pendant l'entretien, nous nous interrogeons sur la façon dont elle décrit sa mère : les remarques que sa mère lui adresse dès la sortie de l'hospitalisation, le théâtralisme avec lequel la mère a quitté l'appartement en pleine nuit, le souvenir violent de la photo et cette mère qui revient à la demande de sa fille pour l'aider car elle ne parvient pas à subvenir à ses besoins. Toutefois, quand la psychologue lui demande de qualifier le comportement de sa mère, Nikki ne dit plus rien. Elle, dont la pensée s'exprime avec aisance et finesse, ne trouve pas ses mots et cela vient faire rupture. La rivalité féminine à laquelle elle se réfère nous replace dans un contexte œdipien.

L'adoption de l'animal semble venir combler le vide de la solitude mais offre aussi l'occasion de prendre soin de quelqu'un d'autre que soi, de devenir d'une certaine façon une figure maternelle : « Déjà je me sens moi seule et puis je dois m'occuper de lui ». La maladie du chat fait écho à son propre état psychique « en ce moment il est malade et c'est très difficile » et c'est vers sa mère que Nikki se tourne comme étayage même si la raison de la faire venir et « qu'il fallait s'occuper du chat », ce chat à qui on s'adresse comme à un enfant avec des *baby talk*, du parler bébé. Nous nous interrogeons sur la capacité de Nikki à gérer la solitude : son objet interne est-il suffisamment stable et constitué pour qu'elle puisse être seule sans se sentir abandonnée ?

Concernant le rapport à son corps, nous retenons cette sensation de « froid et en même temps de brûlure dans tout le corps » qui renvoie aux limites corporelles. Elle relate avoir eu des pulsions violentes, nous ne savons pas si ces pulsions visaient sa mère ou elle-même. Nous comprenons que des pulsions tentent d'émerger et il semble que son Moi-peau ne parvient pas à contenir cette excitation.

Concernant son rapport aux autres, nous entendons chez Nikki la difficulté d'être dans le lien à l'autre, de se trouver dans des situations où elle s'est sentie abusée, voire attaquée. Nikki a exprimé des affects de colère en lien avec le comportement de son amie. Cette amie se retrouve dévalorisée et peut représenter le mauvais objet qu'il faut rejeter. Pendant

le temps de l'entretien, nous pensons qu'a pu se rejouer avec ses amies ce qui se joue avec sa mère, que la rivalité, le conflit était là-aussi présent.

À la fin de l'entretien le discours nous a semblé plus décousu. Il a été difficile pour la psychologue de mettre un terme à l'entretien. Les mots comme le temps nous ont échappé, à nous deux.

Deuxième entretien

Nous remarquons dès son arrivée la nouvelle couleur des cheveux de Nikki et nous nous interrogeons sur le lien possible entre la couleur de ses cheveux et ses affects.

Dès le début de l'entretien, Nikki met en avant les rapports conflictuels avec sa mère. Nous comprenons que chaque remarque de sa mère vient heurter son narcissisme déjà défaillant. Elle raconte aussi que ses examens ont été une source d'angoisse. L'équipe enseignante de la classe préparatoire ne lui apporte pas l'étayage ou la contenance dont elle a besoin. Du côté de ses parents, il semble y avoir un clivage entre le « bon » père qui reconforte et soutient et la « mauvaise » mère qui fait des remarques. Une fois encore, pendant ses examens, le pulsionnel fait effraction et Nikki est débordée.

Quand Nikki raconte la situation de dispute avec une autre jeune fille, elle relate que la colère « ne s'est pas extériorisée » et elle a, à ce moment-là, quelque chose qui remonte dans sa gorge, qui justement tente de s'extérioriser, comme un mouvement de rejet vers l'extérieur. L'affect de colère comme une partie de la pulsion qui dans sa dimension économique doit se décharger. Il s'agit à nouveau d'une situation conflictuelle avec une jeune fille de sa formation, situation qui fait écho à celle de la séance précédente, et nous nous interrogeons sur la répétition de ces situations. Les relations interpersonnelles et féminines sont-elles chez Nikki invariablement teintées d'agressivité ? Nous nous interrogeons sur la compulsion de répétition de ces expériences négatives, répétition qui ne répond pas au principe de plaisir mais à la pulsion de mort.

Quand la psychologue revient sur les personnes qui peuvent l'aider pendant ses crises d'angoisses, Nikki cite plusieurs personnes et à la question de la psychologue « Quelqu'un d'autre ? », Nikki répond par une dénégation « Non, ma mère a du mal à gérer mes troubles », dénégation qui signe le conflit psychique et le refus de Nikki d'accepter, de reconnaître sa mère comme étant soutenante.

Quand Nikki parle de son chat qu'elle arrive mieux à gérer « depuis qu'il est guéri », nous nous interrogeons sur une possible projection de sa situation personnelle sur le chat. Enfin, quand elle évoque la façon dont le personnel du CMP s'est adressé à elle « ils m'ont parlé

froidement » nous associons avec le froid que Nikki a décrit lors de la séance précédente et aussi d'une impression teintée de persécution.

Entretien de restitution

Nous avons proposé les tests projectifs à Nikki dans le but de lui apporter de la nuance quant à son diagnostic borderline. Nous avons en tête que, dans sa démarche de compréhension d'elle-même, le diagnostic était apparu comme une réponse, une étiquette à laquelle elle avait vite adhéré. Dès le début de l'entretien, elle réitère cette volonté d'avoir des informations sur elle-même, positionnant ainsi la stagiaire psychologue dans une position de savoir, voire de toute puissance, comme elle avait pu le dire à la fin du Rorschach « l'interprétation c'est votre travail ». Nous avons donc voulu mettre l'accent sur la restitution, le rendu d'éléments qui nous avait été confiés.

Quand nous évoquons avec elle le fait que l'intellectualisation soit un mécanisme de défense face à des affects envahissants, elle associe avec la façon dont elle a de se confronter aux images. En disant cela elle nous fige avec elle dans une réalité où la violence des images ne déclencherait pas d'affect. Quand nous interrogeons Nikki sur son aisance verbale, elle nous indique avoir été en « porte-à-faux ». La définition de ce mot sur le site du CNRTL – « manque de stabilité par absence d'un élément de soutien » – nous frappe par l'exactitude avec laquelle il convient à Nikki, son besoin d'étayage, que ce soit du côté de ses parents ou de son école. Ce qui semble être une relation de dépendance est à nouveau évoqué quand nous lui demandons de parler de la distance qui semble exister dans sa famille. Elle met en avant les relations distantes avec ses deux parents, puis associe avec sa solitude, se débrouiller seule, faire ses devoirs seule, et donc ne pas être soutenue, étayée. Alors que nous l'interrogeons sur la séparation d'avec ses parents elle répond « j'ai fait le deuil d'une mère que j'avais jamais eue. C'est difficile de faire le deuil de quelqu'un qui est vivant ». Cette problématique de la perte, au cœur du processus adolescent, nous interpelle tout d'abord par le fait que Nikki dise ne jamais avoir eu de mère, puis par le fait que Nikki parle du deuil, deuil de quelqu'un absent dans la réalité manifeste mais peut-être aussi dans sa réalité psychique. Nous nous souvenons à ce moment-là d'une lecture de I. Bernateau dans laquelle apparaissait la formule de Jean Guillaumin « un deuil in *praesencia objecti* » (I. Bernateau, 2010, p. 49), deuil pour lequel les objets parentaux sont toujours présents de façon fantasmatique.

Nikki poursuit : « je ne voulais plus être *une* appendice d'elle », la craquée verbale qui caractérise cet énoncé, le mot appendice étant masculin, peut nous étonner d'autant plus

que Nikki revendique une justesse dans l'emploi des mots. Le mot est donc mis au féminin comme si cela renforçait l'idée d'être un prolongement de la mère. Est ainsi mise en évidence la non différenciation d'avec la mère, présentée ici comme voulue par la mère, mais aussi l'intériorité, le fait d'être dans la mère. Dans une régression vers l'oralité, l'incorporation du bon objet est évoqué quand Nikki se remémore ses troubles alimentaires.

Quand nous la questionnons sur le lien possible entre la chauve-souris et sa mère, nous avons fait l'erreur de la confronter de manière trop directe à l'ambivalence à la mère ce qui n'a fait que mobiliser ses défenses. Elle ne peut donc que s'en défendre, après avoir ri dans un mouvement antidépressif, et s'identifier à cette chauve-souris. D'autant plus que dans le transfert, nous pouvons penser qu'elle nous imagine comme ayant des informations sur elle qu'elle ne connaît pas, nous mettant dans la même position que sa mère, une position de toute puissance qui sait mieux que sa fille ce qui est bon pour elle. Dans ce que Nikki nous transmet, nous entendons la lutte de cette jeune fille pour se séparer de sa mère, d'exister avec sa propre singularité. Toutefois, l'autosuffisance proclamée « mon soutien c'est moi-même » s'entend comme une défense narcissique et sert à contrer l'angoisse de la perte de l'amour de l'objet maternel.

Enfin, concernant ses revendications féministes, nous nous interrogeons sur ce besoin de coller à cette identité, ce besoin de chercher un statut à travers les causes auxquelles elle adhère. La porosité des limites présente au TAT se retrouve dans la phrase « tu es une femme, tu sais bien le manque de soutien de la gent féminine » où elle inclut la stagiaire psychologue dans sa quête. L'accent porté sur la relation spéculaire prend une tonalité narcissique. Cette question du double nous interroge comme soutien de l'idéal du moi, un étayage à sa propre existence mais aussi comme fusion, indifférenciation. Enfin le féminisme se confond avec la féminité et la sexualité. Nikki parle de la sexualité de façon opératoire, sans affect, sans lien libidinal à un objet. Nous imaginons que ce conflit psychique entre désir et défense en lien avec la dimension spéculaire que nous évoquions précédemment peut venir se rejouer dans ses relations avec d'autres jeunes filles.

Quatrième entretien

Quand nous interrogeons Nikki sur le fait de garder nos masques chirurgicaux, nous nous rappelons qu'elle doit subir une intervention de la mâchoire et nous nous demandons si le fait de garder le sien ne lui permet pas de cacher volontairement une partie de son visage.

Nous nous étonnons de sa déscolarisation et du fait qu'elle retourne vivre chez ses parents alors qu'elle a choisi d'aller en internat quand elle était au lycée, a fui sa mère qui la dévalorise. Est-ce à comprendre comme une régression, un mouvement qui s'opposerait à la séparation ? Nous nous interrogeons sur la possibilité de Nikki de se positionner en tant qu'adulte. Cela va-t-il lui permettre de faire une expérience différente de sa place dans sa famille avant de pouvoir réellement s'en séparer ? Il semble que le lien qui unit Nikki à sa mère est aussi fort que l'hostilité qu'elles expriment à la fois l'une comme l'autre.

Nikki nous explique l'arrêt de sa scolarité par le fait qu'elle n'est pas soutenue par son école pour préparer ses concours, ainsi ressort ce besoin de soutien. Elle met aussi en avant sa difficulté à supporter la solitude et sa relation anaclitique à ses parents. Nous notons aussi une idéalisation de ce qu'elle doit être, en lien avec ses résultats scolaires « j'ai lié la valeur que je me donnais aux notes ». Les assises narcissiques nous apparaissent donc comme précaires et l'angoisse anaclitique de perte est exprimée « je n'ai fait que pleurer », « je me sens isolée et je ressens encore plus la peur de l'abandon ». Nikki associe la meilleure entente avec sa mère au fait d'avoir un chat, le chat serait pour la mère un substitut d'enfant plus jeune. Elle se rappelle que le chat de son enfance est mort quand elle entrait au collège, temps qu'elle associe comme la fin de l'enfance.

À ce moment de l'entretien, nous notons un relâchement chez Nikki qui se traduit par un mouvement de son corps, elle se laisse aller dans le fond du canapé. Elle s'autorise à parler de la peur qu'elle ressent de décevoir ses parents, en particulier sa mère, qu'ils ressentent de la honte à son égard. Cette déception qu'elle soit seulement fantasmée ou aussi réelle s'accompagne chez Nikki d'« une culpabilité dépressive et une atteinte narcissique qui montrent d'un côté l'emprise exercée par les objet œdipiens et l'impuissance à s'en dégager et, de l'autre, le manque de fiabilité des liens à ces objets » (S. Vibert, 2012, p. 100-101). L'idéalisation narcissique est prédominante et aussi en lien avec l'idéal de la mère pour sa fille. Le clivage est mis en évidence dans le domaine scolaire par un présent négatif « des gens homophobes, des agressions sexuelles » et un passé idéalisé « très ouvert, LGBT *friendly*, artistique ». Quand nous évoquons son enseignante Nikki est submergée par les émotions attestant du lien qui l'unit à cette personne. Le lien est vécu sur un mode libidinal, ce qui s'oppose à l'agressivité qui était présente lors des autres entretiens. La confusion affective s'étend jusque dans la conjugaison où passé, présent et futur s'emmêlent : « Je m'entendais très bien », « Je l'aime beaucoup », « je pourrai continuer ».

L'entretien se finit sur une tonalité spéculaire, Nikki tenant à partager avec nous ses productions. Nous nous interrogeons, dans l'après-coup, sur le sens de cette demande et au

fait que nous ayons accepté. Avons-nous participé à ce qu'elle se sente reconnue ou avons-nous répondu à une demande de séduction ?

Rorschach – Nikki

Nikki arrive avec 5 min de retard. Elle avait auparavant envoyé un texto à la psychologue clinicienne pour l'en avertir : « Je vais peut-être avoir un peu de retard. Il y a une queue à la pharmacie. ».

Les consignes de la passation lui sont données : « Je vais te montrer dix planches et tu me diras ce à quoi elles te font penser, ce que tu peux imaginer à partir de ces planches ». Nous ajoutons que nous devons entièrement noter ce qui sera dit, nous allons regarder le temps qui passe mais qu'il n'y a pas de temps à respecter, qu'il n'y a pas de « bonnes » ou de « mauvaises » réponses, qu'elle peut manipuler les planches si elle le souhaite. Nous demandons à Nikki si elle a des questions et elle nous répond « Non, mais il y a des chances que je voie plusieurs choses, je pense qu'il y a moyen que je vois plusieurs choses ».

R. Sexe : Féminin Âge : 19 ans Date : 21/01/22					
Planches	Tps	Pos	Réponses	Enquête	Cotation
1	2 s	Λ	<p>1. Ça me fait d'abord penser à une tête, j'allais dire de chien, mais plus de coyote</p> <p>2. et au niveau de la silhouette, deux chauve-souris qui se font dos.</p> <p>Mais je dirais qu'en même plus la tête de coyote au départ. Voilà (Rigole) Désolée je ne suis peut-être pas assez ... (Rigole)</p>	<p>La tête de coyote, les oreilles (D16), le museau (Dd31), il a deux paires d'yeux (Ddbl26).</p> <p>Ensuite les chauve-souris qui se faisaient dos et du coup en fait, faut prendre ça (Dd31) en coupant en deux, et on voit un peu une tête de chauve-souris de dos (D7) avec les oreilles, dos trois quart. On a une sorte de perspective qui se fait.</p> <p>Le fait que le coyote ait quatre yeux, ça peut faire penser au ... j'ai vraiment écrit un scénario dessus, euh, (silence) j'ai <i>shape shifter</i> en tête mais c'est <i>skin walker</i>, voilà, c'est une légende native américaine. C'est des sorciers qui sont passés du mauvais côté, qui sont devenus mauvais. Souvent ça passe par ..., ils deviennent mauvais par un acte qui est considéré comme horrible de nos jours, souvent c'est inceste, viol ou je ne sais pas si ça existe le terme nécrophagie, bref, le fait de manger des cadavres. Quand ils deviennent ça, ils ont la capacité de prendre la forme.... Alors ils parlent de trois principaux</p>	<p>Gbl F+ Ad</p> <p>G FE+ A Ban</p> <p>Commentaire</p>

				animaux, ils parlent du coyote, euh je crois qu'ils parlent d'un aigle, ils parlent de l'ours. Mais globalement ils viennent pour attaquer les villages natifs américains et l'animal dont il prend la forme c'est l'animal du totem du village dont il venait. Voilà. C'est un peu d'explication pour une tête de coyote à quatre yeux.	
II	4 s	Λ	Euh... (Rigole) ... ok. 3. Je sais pas, je dirais, là du coup je vois deux silhouettes différentes, et à cause de la couleur rouge je vais penser au Père Noël ou à un lutin comme si il dansait. Ça me fait penser un peu à l'univers des contes allemands, <i>Les contes de la forêt noire</i> . Voilà, on dirait soit des nains de jardin, soit des lutins qui dansent, qui se tapent la main. Je vais trop vite quand je parle ou pas ?	Des lutins qui dansent (Rire) et j'ai dit les contes allemands de la forêt noire, la plupart des contes type <i>Hansel et Gretel</i> . Des lutins avec le chapeau rouge (D2). La partie blanche là ce serait leur barbe. (Silence). Là ce serait leur corps de dos (D1) avec peut-être un manteau sombre. Leurs mains qui se touchent (D4). Là, leurs jambes pliées, leur genou ici, et les pieds et leur appui sur le sol (Dd22). <i>Et ils dansent ?</i> Etant donné la position, soit ils dansent, soit ils se tapent dans la main. C'est pas une position très confortable. Donc ce n'est pas une position qu'on tient longtemps ou sinon (rire) j'allais faire une blague, un type de yoga, du Pilate voilà (rire).	G CF (H) → K
III	15 s	V Λ ⊙	4. Celle-là, elle ne m'évoque pas grand-chose, enfin je vois des silhouettes humaines, là, comme si elles portaient quelque chose et après (Rire) en cherchant vraiment quelque chose, après l'avoir retourné deux fois ça me fait penser à une référence de bande dessinée, ça là, mais c'est un peu glauque, je laisse le temps d'écrire, c'est pour ça que je prends des pauses, 5. ça me fait penser au <i>Peter Pan</i> de Loisel et la scène où il est dans le	Des silhouettes. La tête (Dd6). Les bras. Hanches slash (/) postérieur. (Dd20). Les chaussures (Dd20). Rép. Add Ça, ça ressemble vaguement à un panier en osier (D7). (Rire) D F- Obj Le fœtus, et la partie rouge, le cordon ombilical (D2).	G K+ H Ban

			<p>labyrinthe de brouillard. Et Peter voit sa mère tirer le fœtus d'elle-même (rire). C'est vraiment glauque comme scène, ça fait un peu penser à un fœtus avec un cordon ombilical mais un peu glauque.</p> <p>Rép. Add Je l'ai pas dit, mais ça (montre), ça ressemble juste à un nœud papillon (D3). Voilà. D F+ Obj Ban</p>	<p>D FClob+ Hd → K</p>
IV	10 s	<p>Λ</p> <p>6. Au début, je me suis dit, vous savez, les peaux d'ours qu'on trouve en tapis et</p> <p>7. en même temps ces couleurs-là me font penser à la tête d'une raton laveur. (Rire).</p> <p>V</p> <p>8. Et ça on dirait un peu, j'ai plus le nom de l'animal en tête. Je crois que c'est une sorte de bovin préhistorique, mais je ne suis pas sûre, un peu une sorte d'hippopotame préhistorique. Je vois des têtes d'animaux partout donc ... (rire) Non, c'est vrai.</p> <p>9. Là je vois des têtes, j'allais dire pingouin mais c'est manchot, et le raton laveur là, et l'hippopotame préhistorique-là. Donc ça fait beaucoup quoi. Voilà.</p>	<p>Les têtes d'animaux partout ! En fait, dans l'ensemble, principalement la partie centrale (Dd14), ça fait penser à une peau d'ours, on a un peu l'idée des membres, de la queue, de la tête.</p> <p>Ensuite la tête de raton laveur ou une tête de putois (D3).</p> <p>Et la tête de bovin slash hippopotame préhistorique. (Dd33)</p> <p>Tête de manchots. (Dd4)</p> <p>Rép. Add En le revoyant, on pourrait imaginer une silhouette humanoïde en contre-</p>	<p>Dd FE- A</p> <p>D FC'- Ad</p> <p>Dd F- Ad</p> <p>Dd F- Ad</p>

				plongée avec les pieds, (D15) ce qui ferait office de bras, (Dd4, les deux) et du coup la tête (D3) qui nous regarderait de haut. G EF (H)	
v	4 s	Λ	10. Du coup, directement moi ça me fait penser à une chauve-souris et en même temps un papillon de nuit. Cette partie-là, elle me fait penser à une espèce de papillon de nuit qui est très jolie, qui est pleine de couleurs, je crois qu'elle est vénéneuse par contre mais elle est jaune et rose, qui est énorme en fait, je crois qu'il fait cette taille-là en fait, (montre la taille avec les doigts de ses mains).	La chauve-souris, papillon de nuit, (D9) le bas des ailes ou je vois les pattes, le bas des ailes de la chauve-souris ou les pattes du papillon. (D8) La tête, avec soit les oreilles soit les antennes du papillon. (Dd16) Les ailes. (Retourne la planche) Je ne vois que cette belle chauve-souris ou ce beau papillon.	G F+ A Ban
vi	11 s	☉ Λ	11. La première chose qui m'est venue c'est le haut, je ne sais pas trop pourquoi, ça m'a fait penser à ... je pense que c'est des représentations un peu clichées, mais des représentations de sorte de totem de natifs américains. (S'arrête), je veux être sûre que vous avez eu le temps de noter... 12. Après la partie basse, j'ai plus de mal (silence 3 s). Ça me perturbe un peu parce que cette partie est très définie et celle-là est beaucoup plus, moins définie. Une sorte de brouillard peut-être.	Le totem natif américain (D8), avec la forme que j'arrive pas à définir en bas. On a ce qui serait un tronc ou ce qui serait la partie droite en bois du totem (Dd2), des plumes (D6, les deux), avec un ... peut-être un peu de peau tendue, de cuir tendu, la légère partie arrondie, éventuellement. La forme en bas, un brouillard ... (silence) (D1) Réponse add. Je peux vaguement voir une tête d'ours si je retourne, (montre) des deux côtés, de trois quart mais c'est en cherchant. Plus un ours en monde Winnie	D FE+ Totem D E Na

			<p>l'ourson qu'un ours, ours. C'est un tout petit museau, ours dessiné pour un enfant plutôt qu'un vrai ours. Dd F - Ad</p> <p>(Silence) L'idée que ça s'étend, d'où le brouillard, qui s'étend.</p>		
VII	5 s	Λ	<p>13. (Rire) ça m'a fait penser à un mélange entre la forme du Royaume Uni et la forme du Japon, du coup une île en fait. Une forme insulaire. Je parle juste sans compter le reflet.</p> <p>14. Et euh, cette partie-là me fait penser au profil d'une femme avec la coiffe traditionnelle bretonne. (Rire) C'est dans ces moments-là que je ne vois pas trop comment ça peut aider avec mon trouble borderline, mais bon (Rigole).</p> <p>En fait au début ça me faisait penser au Japon, ensuite à la coupe bretonne et l'addition des deux me fait penser au Royaume Uni car le Royaume Uni, la forme me fait penser à un profil féminin. Elle a peu le cou cassé mais sinon ça va.</p>	<p>Les îles, ça marche sans prendre en compte le reflet, car ça fait vaguement penser à un mélange entre le Japon et les Royaume-Uni. (Dd9). Toute la partie pour le Japon, avec deux grosses parties séparées. Le Royaume uni, c'est plus par rapport au profil humanoïde (D1).</p> <p>Le visage un peu humain avec le nez, la bouche (D2). Une espèce de frange années 50. Et la magnifique coiffe bretonne sur un chignon (Dd5). Elle a une drôle d'allure mais il faut imaginer.</p>	<p>Dd F+/- Géog</p> <p>D F+ Hd</p>
VIII	10 s	Λ	<p>15. Ouh ! Y'a des couleurs. Ça me fait penser, par contre je ne sais pas du tout le nom de l'espèce, j'allais dire babouin, si c'est babouin, y'a des singes qui ont vraiment cette couleur-là au niveau de la</p>	<p>La tête de babouin, avec museau (Dd6), bouche (D7). Les deux yeux (D5). Ils ne sont pas vraiment montrés mais la partie qui entoure les yeux, il n'y a pas de point qui représente vraiment les yeux. La partie qui entoure les yeux. Les poils au-dessus de la tête (D4). Les oreilles (D18).</p>	<p>G FC- Ad</p>

		<	<p>tête. Par contre cette fois c'est toute l'image. Une partie bleue grisâtre autour des yeux, et une partie rose comme ça, mais je crois, on va rester sur le babouin mais si je ne suis pas sûre. Mais c'est principalement ce que je vois du coup.</p> <p>16. Y'a un peu une forme qui rampe si on prend sur le côté, mais je sais pas, un quadripède un peu informe.</p>	<p>Quand je triche un peu (<i>Elle incline la planche</i>). Ça marche des deux côtés. Un quadripède avec un corps un peu vague (D1). Avec une tête de grenouille, ça n'a pas beaucoup de sens.</p>	D kan- A
IX	17 s	V	<p>17. J'ai un vrai problème avec les têtes d'animaux. Je me fatigue moi-même (Rire) parce que là du coup je vois une tête de mante religieuse (Rigole). J'ai l'impression d'être une référente de documentaire animalier, donc du coup une tête de mante religieuse, avec les yeux et les mandibules ici,</p> <p>18. et ça, on dirait un type de tire-bouchon qui existe, je ne sais pas si vous voyez, des tire-bouchons qui sont fait dans le but d'avoir une forme humanoïde, une forme féminine un peu, ils ont des bras, une tête, du coup y'a que la silhouette. Ça me fait penser à ça.</p>	<p>V Ma tête de mante religieuse (Dd16), les deux yeux, les mandibules (D6).</p> <p>Toute la partie claire, c'est le tire-bouchon (Dbl8 et D5). <i>Comment un tire-bouchon ?</i> C'est vraiment la forme. C'est un designer qui a fait ce type de tire-bouchon. Il est devenu courant, quand j'étais petite, y'avait plein de gens qui avaient ce type de tire-bouchon. Il y a un truc en haut pour tourner et parfois y'a des bras. C'est cette forme-là qui a la même forme que le corps du tire-bouchon.</p>	<p>CHOC Dd F- Ad</p> <p>Dbl F- Obj</p> <p>G F- Anat</p>
		Λ	<p>19. Euh (silence) j'en peux plus de voir des têtes d'animaux. J'ai même plus envie d'en parler. (Rire) (Retourne). Ce</p>		

			<p>que je vois en retournant c'est plus un crâne animal à cause de la forme des yeux, ça qui fait penser à des naseaux.</p> <p>20. Encore une tête de chauve-souris, une chauve-souris qui n'arrête pas de revenir, qui a exactement cette tête-là. Je promets que je n'ai pas une passion des chauve-souris mais il y a une espèce qui a cette tête-là. Qui est blanche je crois. Une tête de chauve-souris avec les oreilles, là les naseaux, les chauve-souris qui sont blanches ou marron. Voilà.</p>	<p>Une tête de chauve-souris (D17), les yeux (Dbdl29 X2), le nez (D6), les oreilles (Dd35), la bouche, vaguement, dans cette zone. C'est un peu vague, au même endroit que les mandibules. En fin de compte est-ce que c'est pas une union un peu, avec une proportion bizarre, (Rire) entre une mante religieuse géante et une chauve-souris. Peut-être, je ne sais pas.</p>	<p>D F- Ad → C</p>
x	3 s	Λ	<p>21. Du coup j'ai pensé à une chose et en fait maintenant je ne vois que ça. Quand vous m'avez donné la fiche, j'ai regardé la partie bleue, et ça me faisait penser à un crabe et ensuite j'ai pensé au cycle du crabe avec l'évolution animale. Vous connaissez ou pas ? Globalement en fait la plupart des espèces finissent par évoluer en une forme qui ressemble à un crabe, c'est un peu la forme ultime de l'évolution, une sorte de cycle, il y a plein d'espèces qui ne sont pas des crabes mais finissent pas ressembler à des crabes et du coup je vois des crabes partout, j'en vois là,</p> <p>22. j'en vois là,</p>	<p>Mes crabes. Crabe 1 des deux côtés (D39). Il a vaguement une forme de fleur.</p> <p>Crabe 2 ici, ce sont des crabes gris, des petits crabes. (D7)</p>	<p>D F+ A</p> <p>D FC+ A</p>

		<p>23. j'en vois un là, euh, du coup trois paires de crabes.</p>	<p>Crabe 3, ils sont deux et ils font un <i>check</i>, ils se montent dessus je crois, ils sont à côté. (D8)</p>	<p>D kan- A</p>
		<p>24. Et sinon (silence), ça me fait penser à... C'est l'os de poulet c'est ça ? Y'a un os de poulet qui a cette forme-là et quand on trempe des os dans du vinaigre, ils perdent leur durcicité et du coup on peut faire un nœud avec cet os, après l'avoir trempé dans du vinaigre. (Rire) Après j'ai plus de mal à avoir une vision concrète de ce que je vois.</p>	<p>L'os de poulet. Je crois qu'il y a une partie plus longue sur cet os. (Dd74)</p>	<p>Dd F- Ad</p>
		<p>25. Si là je vois un peu une tête de lapin qui fait face. Il a des gros trucs verts mais sinon une petite tête de lapin. Quand je dis que je vois que des têtes d'animaux. (Rire)</p>	<p>Nous avons la tête de lapin ici, la toute petite partie vert pâle. Les gros trucs, on dirait que ça lui sort des yeux. Un lapin qui pleure des algues. (D10)</p> <p>Rép. Add On peut imaginer que les crabes tiennent des feuilles (Rire) ça fait penser aux compositions de ma tante. Elle fait des découpages en papiers colorés, des pop-ups. (Dd32) Dd Kan A</p>	<p>D FC- Ad</p>

« Les deux qu'elle préfère »

Planche V : J'aime les chauves-souris, elles sont cool.

Planche IX : *Pourquoi celle-ci ?* Esthétiquement, je pense. Elle est cool, elle fait un peu peur, si on imagine la tête de chauve-souris, elle est un peu effrayante à cause des yeux.

« Les deux qu'elle aime le moins »

J'en ai trois, (Elle en prend ensuite deux.)

Planche VI : Juste cette partie que j'aime car je vois juste un amas. Juste cette partie à garder esthétiquement.

Planche III : Celle-là, car un fœtus arraché c'est pas cool. D'un point de vue esthétique, c'est une des moins intéressantes. (*Pourquoi ?*) La composition est pas intéressante. Les motifs sont un peu trop, le nœud papillon, ça fait un peu, pas ouf... Elle n'est ni particulièrement belle, ni particulièrement rigolote.

Je suis désolée, je fais de l'art en étude donc je vois beaucoup de chose d'un point de vue esthétique.

Nous remercions Nikki de sa participation. Nous lui demandons comment elle se sent. Nous avons remarqué chez elle de la fatigue sur la fin de l'entretien. Elle nous répond qu'elle va bien et nous souhaite bonne chance pour les têtes d'animaux. Nous lui rappelons que nous aurons un entretien pour reprendre ses réponses. Elle nous dit que le test est connu et qu'elle a l'impression de le connaître depuis qu'elle est petite, les images, les taches. Elle n'a jamais passé le test avant. Elle pense que c'est dans l'inconscient collectif mais elle ne sait pas pourquoi.

Nous lui demandons de ne pas faire des recherches sur internet sur ses réponses. Elle nous répond qu'elle n'en avait pas l'intention, que l'interprétation c'est notre travail.

Psychogramme

T total = 42 min R = 25

Formule primaire

	Nombre	%	Moyenne
G / Gbl	7 (6+1)	28 %	43
D	11	44 %	44
Dd / Dbl	7 (6+1)	28 %	10

	Nombre	%	Moyenne
A / Ad	7 / 9	64	44
H / Hd	1 / 2	12	16
Ban	3		

F+/- = 1 (H) = 1

K = 1 (+) kan = 2 (-) → K = 2 → C = 1

E = 1 FE = 3 (2+ et 1-)

CF = 1 FC = 3 (2+ et 1-) FC' = 1 (+) FClob = 1 (+)

CHOC = 1 Ban = 3

	Nombre	%	Moyenne
F	12	48	61
F +	4	38	65
F -	7		

Formule secondaire

	Nombre	%	Moyenne
F	23	92	88
F +	10,5	46	66

Obj = 1 Totem = 1 Na = 1 Geo = 1 Anat = 1

RC% = 44 (Moyenne = 35)

Ang % = 12

T.R.I = 2/3

Analyse clinique

Le protocole Rorschach de Nikki est riche, marqué par une verbalisation fluide et une production élevée. Les contenus sont élaborés et le vocabulaire adapté, même si nous avons pu noter deux néologismes « quadripède » (planche VIII) et « durcicité » (planche X). Le protocole est coloré d'une grande participation émotionnelle, les rires de Nikki ponctuant la passation. Nikki s'est montrée particulièrement investie pendant l'épreuve soulignant ainsi un lien transférentiel. Elle s'est attachée à expliquer ses références personnelles et culturelles, a fait des pauses pour que la stagiaire psychologue puisse écrire, a commenté ses propres réponses, s'excusant à la première réponse. Nikki a initié un mouvement pour prendre une planche elle-même avant que nous lui indiquions que cette tâche nous revenait. Ceci, ajouté à sa sollicitation envers la stagiaire psychologue autour de la prise de note, pourrait marquer une recherche de contrôle.

Concernant les données qualitatives du protocole, la clarté générale du discours, la présence du pronom « je » dès la première planche, les formulations de type « je vois » planches III et IV, qui indiquent que le sujet est conscient d'interpréter, les adresses à la stagiaire psychologue et les mouvements d'autocritique aux planches I, VII et IX sont des éléments indiquant la facilité de Nikki à se situer dans le champ relationnel.

Si nous nous tournons vers **l'approche cognitive** du protocole, et en premier lieu **les localisations** : le mode d'appréhension principal est fait sur des réponses grand détail (D % = 44) ce qui montre une pensée analytique. Les planches sont donc appréhendées sur une partie, ce qui indique qu'il y a eu une discrimination de ce qui est perçu pour en extraire une partie. Cela pourrait témoigner de la mise en place d'un processus de symbolisation et donc une confrontation à l'expérience de séparation. Cela participerait à la création d'un objet séparé. Sur les onze réponses D, cinq sont associées à un déterminant formel de mauvaise qualité auxquelles s'ajoutent les six réponses Dd qui ne sont pas associées non plus à des réponses forme de bonne qualité. Dans les cas du maintien du contrôle, ces réponses témoignent de capacité d'adaptation et d'insertion dans la réalité mais d'une façon générale, nous penchons vers un échec de ce contrôle. Cette prédominance pour la localisation pourra signer la présence d'un mécanisme d'évitement. Elles pourraient donc être vues comme « le signe de l'échec et/ou l'évitement d'une élaboration du stimulus dans la spécificité de la structure » (P. Roman, 2015, p. 102). Enfin, la réponse Dbl de la planche IX est associée à un déterminant formel de mauvaise qualité.

Toujours d'un point de vue quantitatif, le mode d'appréhension en réponse G est faible (28%) et nous interroge sur une difficulté au niveau de l'identité. Ce nombre faible peut

pointer vers l'existence de vécus dépressifs ou anxieux. Ceci est renforcé par la faible quantité des réponses Ban qui interpelle sur le non-partage d'une réalité commune.

Les réponses G sont associées à des déterminants de bonne qualité aux planches I, III, V, à un CF à la planche II et à des déterminants de mauvaise qualité formelle aux planches VIII et IX. Les planches I, II, III, VIII montrent un mode d'appréhension de la planche d'abord dans sa globalité (réponse G) puis le détail des réponses nous est donné, l'ensemble des détails construisant la forme globale. Ce sont donc des réponses G élaborées qui pourraient être le signe d'une dynamique dans les réponses. Dans les réponses G élaborées « le sujet ne se contente pas de s'attacher aux données du stimulus mais apporte une élaboration qui lui appartient dans sa perception de la planche » (C. Chabert, 1983, p. 98). Aux planches V et pour une des réponses de la planche IX, l'abord de la planche se fait directement et il s'agit d'une G simple.

Les déterminants : 48 % des réponses est déterminée par la forme, ce qui est en deçà de la moyenne (61%) et peut donc nous interroger sur la capacité adaptative de Nikki et son état émotionnel qui apparaît peu contrôlé. Quand les affects ou l'angoisse se manifestent, il y a le plus souvent une perte de contrôle. Si Nikki semble être débordée par les stimulations environnantes et si le registre défensif semble défaillant, le calcul du F % élargi permet de confirmer ce constat. En effet avec un F% élargi très élevé (92%), nous notons que plus Nikki est impactée plus elle utilise la forme pour maîtriser l'impact affectif. Les réponses F+ participent à l'ancrage dans la réalité, une capacité d'adaptabilité et de contrôle. Le F+ % élargi augmente légèrement par rapport au F% tout en restant faible par rapport à la moyenne attendue (F+% élargi = 46 au lieu de 66). Il semble donc qu'il y ait quelques ressources mais qu'elles soient fragiles et ainsi que la capacité d'adaptation à la réalité soit faible et se fasse plutôt sur un versant inadéquat. Enfin, la réponse F +/- à la planche VII témoigne d'un flou, de la difficulté de Nikki à discriminer la planche ainsi qu'un échec du processus de symbolisation.

Concernant les réponses K, nous notons dans le protocole une réponse K de bonne qualité formelle ainsi que deux tendances K. Les réponses K témoignent de la dimension projective des réponses (C. Chabert et al., 2020) et apportent des éléments sur les relations interpersonnelles et sur la représentation de soi, ici la réponse K se réfère à un mouvement mais les personnages ainsi que l'objet porté restent vagues. Le peu de réponses K peut mettre en évidence une difficulté dans l'utilisation des ressources internes. À ces réponses s'ajoutent deux kinesthésies mineures (kan) associées à un déterminant formel de mauvaise qualité. Ceci indique un déplacement des mouvements pulsionnels sur les images animales.

Les **contenus** humains sont peu nombreux (H= 1 et Hd = 2) et les seules mentions

d'une référence humaine est neutre et asexuée (« les silhouettes », planche III, « le visage un peu humain », planche VII). Le peu de réponses humaines (12% au lieu de 16%) interroge sur le déploiement des identifications et pourrait être le signe de la difficulté d'investir la relation objectale. De plus les réponses Hd signent « l'absence d'intégrité de l'image du corps et / ou l'existence d'une angoisse de morcellement » (C. Chabert, 1983, p. 193).

Les réponses de type animaux sont majoritaires (64% au lieu de 44%) et constituent le support de mouvements régressifs et nous renvoient à la question de la construction identitaire. Elles pourraient « faire état d'une carapace sociale érigée comme défense majeure, mise en place, en particulier, pour éviter le contact authentique, la relation vraie » (C. Chabert, 1983, p. 190).

Si nous regardons à présent **les facteurs de la dynamique** du protocole, les déterminants sensoriels / chromatiques sont présents (CF=1, FC= 3 (2+ et 1-), FC'=1 (+)), et seraient le signe d'une dépendance à l'environnement, d'une émergence de l'affect que Nikki parvient le plus souvent à maîtriser par la forme (FC supérieur à CF). Aux planches pastel, les FC ne concernent que la planche X et indiquent toutefois qu'il y a une tentative de contrôle de l'expression affective. La réponse FC' à la planche IV « peut nous mettre sur la piste de problématique anxieuse ou dépressive » (C. Chabert et al., 2020, p. 164). Enfin, la réponse Clob cotée en réponse 5 de la planche III est le signe d'une forte émergence de l'affect que Nikki parvient à maîtriser (FClob+) mais qui indique toutefois une préoccupation corporelle. Le Type de Résonance Intime = 2/3 (K est inférieur à C), le T.R.I est donc qualifié d'extratensif ce qui indique que le sujet est tourné vers lui-même et que l'expression des affects est privilégiée. Le RC% = 44 (moyenne 35) indique une réactivité aux planches pastel qui se traduit par une augmentation des réponses à ces planches. D'une manière générale un RC élevé indique une forte réactivité aux stimulations émotionnelles, à l'environnement et la manifestation d'une défense mobilisée par Nikki.

Nous relevons une réponse de type estompage à la planche I, qui est un estompage de perspective et pour lequel la forme est dominante. Les estompages de perspective ne sont pas attendus dans un protocole. Cet estompage pourrait se voir comme une mise à distance de ce qui pourrait être impactant et aussi comme une faille narcissique. Nous relevons aussi deux réponses estompage à la planche VI : un estompage de texture et un estompage de diffusion qui sont le signe de la manifestation de l'anxiété car pour la texture « la référence au toucher implique la réactivation d'une sensibilité très précoce : le toucher » (C. Chabert et al., 2020, p. 165). Ainsi est mise en évidence la dimension régressive avec

l'écho aux soins maternels et à l'érogénité de la peau. De plus les réponses estompées de type diffusion « révèle[nt] d'une certaine fragilité de l'identité qui se traduit par la présence d'images évanescents, instables, éphémères » (C. Chabert, 2020, p. 166). L'enveloppe peut ainsi se voir comme poreuse.

À la planche I, après une réponse prenant en compte les lacunes intermaculaires, la réponse 2 indique une manifestation d'anxiété qui ne met pas à mal le contrôle formel. La réponse est de plus une banalité ce qui corrobore la notion de contrôle. À la planche II, la couleur est par contre prévalente et prend le pas sur le contrôle. La tendance K ainsi en lien avec la construction d'une G élaborée vient tempérer l'émergence de l'affect. Cette tendance se confirme à la réponse 4 de la planche III. Puis l'évocation du fœtus, première occurrence d'une réponse D, s'accompagne du déterminant Clob qui signe l'émergence de l'affect. Si la bonne qualité formelle et la tendance K viennent apporter un peu de contenance, nous notons à partir cette planche que cinq des vingt réponses restantes sont de mauvaise qualité formelle, témoignant d'un contrôle défaillant. La majorité des réponses se fera de plus par une localisation partielle (D).

Concernant **les procédés défensifs**, Nikki a recours à l'intellectualisation et au rire. Comme les réponses D l'ont indiqué au TAT, il y a un attachement aux détails et son discours est ponctué de précautions verbales mettant en avant des procédés de type rigides. Nous notons aussi un recours aux qualités sensorielles qui pourrait être le signe d'un évitement de l'émergence des représentations. Enfin, Nikki a une forte tendance à commenter ses réponses.

L'épreuve des choix en fin de passation implique une renonciation qui lui a nécessité du temps. De plus, dans son choix sur les planches qui lui plaisent le moins, Nikki revient sur la planche 6 et le « brouillard qui s'étend » devient ici « un amas ». Un amas fait écho à une masse informe, aux limites non définies. Son choix se porte ensuite sur la planche III où Nikki amplifie la représentation : le fœtus n'est plus seulement tiré, il est arraché. Il y a une extraction de l'intérieur pour aller vers l'extérieur. Dans la représentation fantasmatique qui est la sienne, Nikki représente la séparation du corps maternel comme un arrachement. Arracher suppose une adhésion, un collage préalable. Ceci nous questionne donc sur les limites entre l'intérieur et l'extérieur, le soi et le non-soi, l'indifférenciation. Cette question des limites est récurrente dans le protocole de Nikki. Le mot « brouillard » revient à quatre reprises (planche III et planche VI) auxquelles s'ajoutent les termes « amas » à l'épreuve des choix (planche VI), « informe » et « vague » planche VIII. Ce point vient renforcer notre hypothèse sur des frontières poreuses et non contenant.

La chauve-souris semble représenter l’imago maternelle. Elle revient tout au long du protocole aux planches I, V, IX et à l’épreuve des choix. Nous verrons qu’elle sera aussi présente lors de la passation du TAT. À la fois « belle » et « vénéneuse », « cool » et faisant peur, soulignant l’ambivalence. Nikki remarquera d’ailleurs elle-même que la chauve-souris s’impose : « qui n’arrête pas de revenir » (planche IX).

Analyse planche par planche

Planche I - La planche renvoie à la relation pré-génitale à la mère (C. Chabert, 1983, p. 52). La réponse banale indique une image unifiée du corps. Toutefois, à l’enquête, l’accent est mis sur les lacunes intermaculaires qui sont décrites comme des yeux, ce qui peut traduire une représentation parcellaire ou l’idée de manque. Nous notons aussi la première occurrence de la chauve-souris, qui va parcourir la passation et ressurgir au TAT.

Le déterminant de bonne forme associée (F+) de la réponse 1 met en évidence la focalisation sur l’aspect perceptif de la planche qui permettrait de ne pas se confronter à la projection et son lien avec le mauvais objet, objet mis en évidence lors de l’enquête.

Enfin, à l’enquête, « manger des cadavres » nous renvoie à la pulsion orale teintée de cannibalisme.

La charge émotionnelle à la **planche II** est communiquée. De par sa forme et ses couleurs, cette planche sollicite habituellement le manque. Si Nikki s’exprime rapidement, nous pouvons remarquer de la distance entre le premier mot / son et la réponse « deux silhouettes ». La couleur est prise en compte en premier puis le mouvement dans un second temps, d’où notre proposition de cotation G CF- (H) → K.

À cette planche la mobilisation des investissements pulsionnels se fait sur un versant libidinal (C. Chabert, 2007) « des lutins qui dansent » plutôt que sur un versant agressif.

Planche III – La planche se focalise sur les processus d’identification sexuelle. Après un temps de latence plus long les silhouettes humaines sont identifiées par Nikki sans qu’un choix sexué ne soit fait, répondant ainsi à la bisexualité évoquée par la planche. Renvoyant à la problématique identificatoire, nous pouvons dire que ce point est éludé par Nikki. La réponse couleur prédomine sur la forme, l’émergence de l’affect n’est donc pas contrôlée. La référence au rouge et au fœtus renvoie à une partie à l’intérieur du corps et à une certaine porosité des limites corporelles. Le cordon évoque le lien à la mère à la fois biologique mais aussi fantasmatique. Le fœtus est tiré, extrait de l’intérieur de son corps par la mère elle-même. La réponse FClob+ « glauque » traduit l’angoisse liée à cette

projection. À l'épreuve des choix, comme nous l'avons mentionné plus haut, le fait de tirer le fœtus est décrit comme un arrachement.

Planche IV - Cette planche renvoie à la symbolique de puissance phallique, dimension qui n'est pas traitée par Nikki. La position passive est mise en avant dès la première réponse avec « les peaux d'ours que l'on trouve en tapis ». L'ensemble des réponses de cette planche a des contenus « animaux » ou des « parties d'animaux » (Ad) ce qui pourrait traduire un déplacement de l'angoisse sur des représentations animales. La réponse 7 est cotée FC'+ car Nikki utilise le noir comme couleur. La forme permet de contenir l'émergence de l'affect.

La réponse additionnelle de cette planche (cotée G EF (H)) nous interpelle par l'évocation de la perspective « contre-plongée » et l'intentionnalité du regard « nous regarderait de haut » : avec un sens à la fois de hauteur mais surtout l'idée de regarder de haut quelqu'un, regarder avec condescendance et mépris, réponse qui ajoute un vécu persécutif.

La **planche V** de par sa forme compacte, « appelle fortement à l'unité corporelle et psychique » (C. Chabert et al., 2020, p. 108). L'identité de soi est donc unifiée et non éclatée. Les réponses « chauve-souris » ou papillon font partie des banalités. La réponse couleur n'est pas celle qui aurait pu être attendue en rapport avec la couleur noire, Nikki utilisant des couleurs qui ne sont pas sur la planche et évoquant donc d'autres couleurs à son papillon. Nous notons que Nikki ne tient donc pas compte de la réalité de la planche ce qui peut être le signe d'un débordement du monde interne et imaginaire. Cette planche est « reconnue comme étant celle de l'identité et de la représentation de soi » (C. Chabert, 1983, p. 60). Nikki donne une réponse banale, ou plutôt par son hésitation, deux réponses banales qui se superposent. Plus que la construction d'une image fusionnée ou hybride qui mélangerait des membres de papillon et de la chauve-souris, nous choisissons l'idée de la superposition ainsi « en dépit de la reconnaissance correcte de l'engramme perceptif, l'identité de la représentation reste mal dégagée comme si les processus d'individuation n'avaient pas abouti à la mise en place d'une image de soi stable » (C. Chabert, 1983, p. 65, et 2020, p. 110).

Enfin, nous notons dans le discours les adjectifs associés aux animaux évoqués : « cette belle chauve-souris ou ce beau papillon », qui signent une valorisation de l'imago maternelle. Toutefois, une ambivalence est présente car l'espèce de papillon de nuit est vénéneuse, ce qui indique donc de l'agressivité.

Planche VI – Cette planche représente le symbolisme sexuel, le D médian supérieur représentant le phallus et le D médian inférieur la féminité. Dans les deux réponses que Nikki nous propose, nous remarquons qu'elle différencie les deux parties de la planche. Le

symbolisme phallique est mis en avant avec le totem. Toutefois, dans l'énonciation nous pouvons remarquer que l'évocation de cette « sorte de totem » intervient après une longue précaution verbale : « La première chose qui m'est venue c'est le haut, je ne sais pas trop pourquoi, ça m'a fait penser à ... je pense que c'est des représentations un peu clichées, mais des représentations de sorte de totem de natifs américains » avant de s'arrêter pour nous laisser le temps d'écrire. Nous comprenons ces mécanismes comme une mise à distance, permettant à Nikki de ne pas se laisser envahir par l'affect lié au symbole phallique, qui parvient toutefois à faire irruption. À l'enquête, l'évocation d'un estompage de texture, que Nikki accompagne d'un geste, « un ... peut-être un peu de peau tendue, de cuir tendu, la légère partie arrondie, éventuellement » met en avant la passivité. Ainsi « les estompages prégnants et les découpes aléatoires de la tâche [comme c'est le cas dans réponse additionnelle] peuvent également susciter des représentations de fragilité de l'enveloppe corporelle » (C. Chabert et al., 2020, p. 117).

Dans la réponse concernant le D médian inférieur, elle se dit « perturbée », et la réponse de type estompage sans indication de forme est le signe d'une manifestation d'angoisse massive. Nikki est donc submergée et la forme ne tient plus. Cette réponse estompage de diffusion fait suite à l'estompage de texture et renvoie à l'incertitude des limites. Dans un mouvement de remâchage, Nikki répètera trois fois « le brouillard » et deux fois « qui s'étend ». Il y a comme une impression de mouvement, de quelque chose qui se diffuse, qui envahit. Cela est le signe de limites poreuses.

Planche VII – Dans son contenu latent, cette planche, de par sa configuration en creux, renvoie au féminin, au maternel et « pousse le sujet à se situer par rapport au sexe féminin, à l'image féminine ou à l'image maternelle « en fonction de sa propre relation primitive à sa mère » (C. Chabert, 1983, p. 54). La réponse Géographie cotée F+/- de par le flou de la projection évoquée par Nikki peut être vue comme une référence à des continents-contenants maternels et est donc associée à un caractère régressif. La sollicitation symbolique féminine de la planche est identifiée « au profil d'une femme avec la coiffe traditionnelle bretonne ». La coiffe bretonne est « magnifique » attestant d'une idéalisation de la représentation féminine. Cette femme a aussi le cou cassé ce qui renvoie invariablement à une angoisse de castration. Notons enfin que les réponses renvoyant à de l'humain restent floues (« humanoïdes et « un peu humain »).

La planche VIII ouvre les planches pastel qui induisent une régression. Dans le discours nous notons la réactivité de Nikki face à la couleur de la planche VIII. Quand Nikki parle de « quadrupède », nous ne savons pas de quel animal il s'agit, le mot employé est un néologisme. De plus cet animal est informe. Une fois encore le flou des limites ressort et à

l'enquête Nikki ajoute que cet animal a un « corps vague », cela fait écho au « brouillard » évoqué précédemment.

Planche IX – L'entrée dans cette planche est marquée par un choc que nous comprenons comme une résistance à l'appel symbolique de la planche, parfois qualifiée de planche utérine. Face à la sollicitation régressive de la planche, est ainsi mise en avant la sensibilité douloureuse de Nikki aux relations précoces. Le choc, comme une onde de choc, s'étend sur la qualité formelle des réponses, toutes cotées F-.

La réponse 18 concernant le tire-bouchon est cotée Dbl car elle se situe dans la lacune centrale et elle utilise aussi l'axe médian (D5). Nous faisons l'hypothèse que cette représentation féminine pourrait venir contre-investir une angoisse de castration.

À nouveau, la chauve-souris surgit à la dernière réponse, et ici encore, nous notons un nouveau mouvement de superposition avec la représentation de la mante religieuse, donnée à la réponse 17. La mante religieuse est souvent associée à son oralité et le fait de manger ses proies. Cela fait écho au terme de « nécrophagie » de la planche I et à la pulsion orale. L'oralité renvoie donc aux relations précoces avec l'imgo maternelle, oralité active teintée de cannibalisme. Comme à la planche V, Nikki ne tient pas compte de la réalité de l'image car elle évoque une couleur blanche pour décrire la chauve-souris, couleur qui n'est pas présente sur la partie qu'elle utilise pour construire sa représentation.

Planche X – Cette planche « peut être considérée comme une planche dont le traitement permet de repérer les ressources et les facilités face aux problématiques d'individuation et de séparation » (C. Chabert, 2020, p. 118). Les réponses de Nikki font ressortir les couleurs et l'éparpillement des réponses. Les deux premières réponses sont de bonne qualité formelle, permettant ainsi de contrôler l'émergence de la couleur. La dernière réponse cotée D FC- Ad laisse entrevoir l'émergence d'un affect dépressif « où les failles narcissiques s'expriment dans des images qui montrent l'insuffisance de l'investissement de soi » (C. Chabert, 2020, p. 111). Nous notons aussi un nombre plus élevé de réponses, participant au pourcentage élevé de RC, et une Kan qui traduit une tentative de régulation de la pulsion, tentative car elle est associée à une mauvaise qualité formelle.

Nikki arrive en avance à son rendez-vous. Nous la recevons, nous remarquons les traits tirés de son visage et lui demandons comment elle se sent. Elle nous répond qu'elle est un peu fatiguée, qu'elle a rangé tout son appartement, il ne lui reste que la cuisine à faire. Nous lui communiquons la consigne « Imaginez une histoire à partir de la planche » et lui rappelons que, comme la fois précédente, nous devons tout noter.

Planche 1

5''. Je suis censée raconter une histoire. D'abord je fais une référence, ça me fait penser à deux choses : une photo qui est assez connue, un enfant dans une école primaire, un enfant des années quarante qui s'ennuie en regardant l'appareil photo. Moi quand j'étais petite et que j'ai eu la mauvaise idée d'arrêter le piano et que j'avais la flemme de travailler. (*Rire*) Un petit garçon frustré par sa pratique du violoncelle et qui ne l'envisage plus comme un hobby mais comme une punition. Alors parenthèse, juste faut savoir que j'analyse comme ... ce que j'apprends en cours déteint sur la photo, l'environnement noir sans distinction de lieu précis, ça renforce son isolement et son impossibilité d'entrevoir un aspect positif à la pratique du violoncelle... N'importe quoi c'est un alto, la honte ! Je le sais très bien, ma tante joue du violoncelle... Je le vois puni par ses parents dans le sens d'une espèce de chantage : temps de pratique de violon avant de pouvoir jouer ou voir ses amis. Les yeux d'un enfant, la frustration peut amener à bouder plutôt que d'essayer d'aller au plus vite.

Planche 2

15''. (*Rire*) Alors concentrons-nous sur les choses qu'il faut que je raconte et pas les études. J'y vois une famille distante dans le sens où il n'y a pas de communication entre eux. Chacun s'attelle à ses propres intentions sans prêter attention à l'autre. On a quand même l'idée d'une famille à cause des figures stéréotypées de l'image (*nous regarde*) : le couple potentiel et leur potentielle fille. Ce personnage (*femme, à gauche*) est plus jeune que celui-là. Le personnage masculin se dirigerait vers ce personnage (*femme, à droite*). Ça correspond à un schéma familial le plus représenté dans les médias. L'idée d'une famille vient du fait que l'on se trouve sur une exploitation viticole isolée. La raison qu'on regroupe des individus qui ont des aspirations différentes serait les liens familiaux. La jeune fille nous fait face et fait dos à l'exploitation, elle donne l'impression qu'elle veut s'en sortir, comme faire des études, etcetera, avec les livres. Voilà (*fait le signe du pouce avec la main*), c'est une analyse simplifiée et stéréotypée. La présence masculine est un

peu animalisée par le fait qu'on ne voit pas son visage et son dos mais sa musculature. La femme est représentée par son attente ou son envie de s'instruire. Vivent les femmes !

Planche 3 BM

20''. (*Regarde attentivement*) Une jeune fille, je trouve plus le nom en français, vous le marquez ? (*Rigole*) Je trouve vraiment plus le verbe... *moved* ... dans le contexte. Je vais essayer de donner une alternative française, envahie par le désespoir (*Rire*), qui a perdu sa volonté. Un abus de substance, d'alcool, par son affaissement. Je n'arrive pas à voir ce que c'est sur le sol : un objet tranchant ou un trousseau de clés. L'idée du trousseau de clés fait penser au fait qu'elle ait été témoin d'une scène bouleversante, qu'elle soit rentrée chez elle et se soit avachie sur sa banquette, de désespoir. (*Rire*) Il faut que j'arrête de rigoler. Que ce soit une peine de cœur ou une trahison. Je préfère penser au trousseau de clés car c'est juste nul de penser se suicider sur une banquette. Faut que ce soit pris comme une blague, une histoire très vague. Vous notez ça aussi ? (*Oui*) Vous notez que je demande si vous notez ? (*Oui*)

Planche 4

15''. (*Nikki nous interpelle sur l'effet ancien des planches, nous lui répondons que nous pourrions en reparler en fin de passation.*)

Très Hollywood des années 50. (*Rire*) Je vois bien le personnage masculin motivé par les mauvaises raisons. C'est pour ça que le personnage féminin le retient. J'imagine bien encore une histoire de jalousie. L'homme est considéré comme un rival étant donné que j'associe ça à Hollywood, forcément ça oriente ma réponse. Je regarde. Je ne sais pas quoi faire de l'affiche de la jeune femme en sous-vêtement. Ou alors il est contre la TDS, il ne soutient pas les choix de la femme. Vous savez ce que c'est TDS ? (*Nous lui répondons que nous chercherons.*) C'est tout ce qui est en rapport avec le travail du sexe, les prostituées, mais aussi les mannequins de lingerie. Il n'est pas très féministe. Si on est créatif, on regroupe les deux théories. Il est jaloux d'un client point d'interrogation (*L'intonation monte*). De sa compagne ? Quoi que ça pourrait être sa sœur mais ils ne se ressemblent pas. Voilà.

Planche 5

10''. (*Rire, nous lui sourions en retour*) L'image me fait rire en fait. Forcément l'exercice renvoie à des expériences personnelles. Ça me fait penser à ma mère qui vient m'engueuler le soir quand il est tard et que je me démaquille. Mais elle m'engueule en chuchotant, et elle réveille tout le monde en se levant. Revenons à l'histoire, similaire du coup, forcément tout ce qui est vu est ce qui est venu en tête. Une mère qui surprend son enfant en train de piocher dans le frigo dans la cuisine. Ces images renvoient à une époque passée. Il mange

un tiramisu, pour le lendemain. Je le comprends en un sens, le tiramisu ! (*Rire*). Je voulais dire un truc et j'ai oublié... Il y a un problème de perspective sur l'étagère, ça n'a rien à voir. Vous confirmez ? (*Nous lui réponds que nous ne savons pas.*) Un enfant ou juste un membre de la famille. Mon père qui avait des fringales nocturnes et qui mangeait du jambon. Désolée, je ne pense qu'à cette perspective.

Planche 6 GF

3''. Elle a pas de perspective ratée celle-là. L'homme dans le rôle d'un détective, parce qu'il a une pipe. (*Nikki montre la pipe en tapant sur l'image*) et un regard arrogant. (*Elle se recule dans le fauteuil*) La femme est soit témoin, il l'a convoquée, soit elle vient lui faire une demande de service. Mais par son attitude on voit qu'il la soupçonne. J'essaie de déterminer si je décide si elle est coupable ou non... Complice. J'ai tranché la part en deux. Il va résoudre l'affaire mais il va l'épargner. Rideau. Cette fois j'ai essayé de faire une histoire.

Planche 7 GF

15''. Juste on est d'accord que c'est un bébé ? (*Ce qui compte c'est ce que toi tu veux raconter.*) (silence 23'') Je dirais qu'on est en présence d'une mère et de ses deux enfants. Euh... en fait la plus vieille est jalouse de perdre son rôle de fille unique, en fait, pas heureuse de voir le bébé arriver. J'aurais préféré que ce soit un poupon, une poupée vu la façon dont elle le tient. (*Incline un peu la planche vers la droite*) à cause de la chevelure et la tête qui pend. On dirait un vrai bébé quand même. On remarque que la mère est passive par rapport à cette hostilité. L'image serait plus métaphorique que littérale. (*C'est-à-dire ?*) À cause de la construction de la scène. C'est très exagéré. Ce serait plus une représentation de la situation, d'une façon qui ne soit pas réelle. Je dois développer encore ? (*Si tu le souhaites*) On dirait une affiche de film ou une couverture d'un livre, c'est ce que je voulais dire par représentation. Ça fait aussi penser aux *Malheurs de Sophie*, un dessin animé quand j'étais petite, y'avait un épisode avec la poupée de cire qu'elle faisait fondre, je crois, sur le radiateur. Voilà.

Planche 9 GF

5''. Deux très bonnes amies qui se rendent ... alors je vais rester sur l'idée de la rivière, rocher, rivière... ça fait plaisir ... elles ont des changes. Enfin une qui en a. C'était l'été. On va leur faire une histoire d'amour, histoire d'amies qui vont tomber amoureuses. (*Elle se recule dans le fauteuil*) Une histoire de *slow burn*. Je vous explique, c'est le terme utilisé pour désigner des histoires d'amitié amour qui se construisent progressivement. On va dire que cette journée à la plage va être une journée décisive pour l'une d'entre elles qui va comprendre qu'elle n'est pas hétérosexuelle. Elles se prennent des coups de soleil car

elles n'ont pas de crème solaire. (*Rire*) Pas sûr que leur histoire fonctionne. Je suis influencée par l'aspect vintage des images. Je les soutiens. Faut le marquer.

Planche 10

5''. Je fais une référence : *Le cuirassé de Potemkin*, par un réalisateur russe du tout début du cinéma. C'est un couple qui a perdu leur plus jeune et unique fils adoptif dans un accident de ferme (*Rire*). Ils doivent faire face à la négligence et au deuil. La difficulté de la femme de devoir abandonner un fils qu'elle avait tant attendu. Parenthèse, elle l'a adopté car elle ne pouvait pas avoir d'enfant, fermer la parenthèse. C'est une histoire très tragique, voilà.

Planche 11

10''. (*Nikki rapproche la planche de ses yeux, incline la tête, tourne la planche*). J'ai du mal à lire l'image, je vois des choses ... Au départ, ça me faisait penser à la scène avec Balrog, avec *Le Seigneur des anneaux*. (*Elle me regarde*) avec Gandalf. (*Rigole*) De loin, dans *Le Seigneur des anneaux*, mais de près, rien. (*Elle nous regarde, nous lui sourions en retour de manière appuyée*). Deux personnes chargées qui poussent des bœufs comme si elles fuyaient leur ancien logis. Là où ça devient drôle je vois un canard sortir du trou avec sa palme et son long cou. Dans ces moments-là, j'ai l'impression de ne pas être aidante pour votre test. J'essaie vraiment de savoir ce qu'ils ont pu vouloir représenter. L'idée que le canard puisse être un danger me faire rire. J'adore les canards. Ce canard a détruit leur village, c'est un canard sanguinaire. (*Nikki nous montre l'image au niveau de ce qu'elle voit être un canard*) Voilà.

Planche 12 BG

5''. Fin de printemps. Pour moi c'est un prunier. J'aime bien les pruniers. La scène est paisible. Cette barque c'est un repère secret d'un groupe, d'un petit groupe d'enfants qui viennent y jouer au printemps et en été. Ils jouent aux pirates et ils mangent des prunes qui tombent. Il n'y a pas de canard géant qui détruit tout. Du coup, y'a une odeur ambiante de mirabelle. Pour finir, ils essaient d'attraper des grenouilles à l'intérieur de la rivière. Je leur souhaite un bon été.

Planche 13 B

3''. Autre référence artistique. Ça m'a fait penser à la série photographique *America* ou *The Americans*, c'est très commun. Je vais placer ça au Texas. Ça a l'air sec et un peu pauvre et très illuminé, ensoleillé. Il fait chaud. J'ai que des histoires tragiques. Un petit garçon qui ne s'éloigne pas trop de sa maison en été parce que sa maman est malade et dès qu'elle s'endort il retourne jouer avec ses copains, pas trop longtemps mais un peu quand même. Comme il a l'habitude de marcher pieds nus il a de la corne sous les pieds. Rideau.

Planche 13 MF

15''. (*Nikki baille*) La scène me perturbe un peu, pour plusieurs raisons. Le lit est trop bas et la chaise aussi. Le dessinateur a des problèmes de perspective. Je me plains, vous aurez remarqué que j'aime bien me plaindre. (*Nous lui répondons que nous pourrions en reparler.*) Revenons à l'histoire. Etant donné les pleurs et le fait qu'elle a l'air sans vie, qu'elle est décédée, j'aurais pu partir sur le fait qu'elle soit morte de maladie. Le fait que ses seins soient nus n'aurait pas de raison donc, soit elle s'est fait agressée, soit elle était nudiste. (*Rire*) Ça pourrait être une continuité de l'image précédente. Le fils aurait grandi. Comme il a une tenue assez propre, il pourrait avoir remporté son premier emploi ou obtenu un diplôme, mais sa mère aurait succombé à la maladie avant qu'ils puissent en profiter. Ça n'explique toujours pas pourquoi elle est seins nus. Vous pouvez marquer.

Planche 19

5''. (*Regarde attentivement*) Attendez, c'est volontairement abstrait mais ... ça va être une histoire mignonne. Personne n'est mort. C'est l'histoire d'une baleine cyborg sous-marin, je dis ça parce que je n'arrive pas à me décider entre un cyborg et un sous-marin. Les deux en même temps qui voguent dans les mers agitées mais qui est protégée par ... ça ressemble à une chauve-souris fantôme géante (*montre*). Elle est super mignonne, elle est kiki. Ça peut faire peur hors contexte. C'est une histoire d'amitié entre deux êtres particuliers qui s'entraident et s'accompagnent. (*Nikki retourne l'image*) C'est un peu débile cette histoire de chauve-souris.

Planche 16

5''. Attendez, cercle, carré blanc, sur un fond blanc, je ne sais plus le nom de l'œuvre contemporaine. C'est comme la pièce *Art* je crois... Ils parlent de trois amis qui réagissent car l'un d'entre-deux a acheté une toile blanche. C'est une réflexion sur l'art... Une tempête de neige qui nous empêche de voir que derrière la neige il y a une petite maison chauffée et confortable avec deux personnes qui boivent des chocolats chauds. C'est une fin douce et mignonne. Rideau de neige.

Temps total = 55 minutes

Nikki se fait craquer les os du dos en se contorsionnant. Nous revenons avec elle sur la question de la date des images. Nous lui disons que ce test date des années 1940 dans sa forme définitive, que les planches datent donc de cette époque, qu'en gardant les images de cette époque cela permet d'être dans un espace-temps assez vague pour permettre à chacun d'y voir ce qu'il souhaite. Nous lui expliquons qu'il y a des recherches faites ce qui permet d'avoir des tests actualisés.

Elle évoque ensuite sur le fait d'avoir vu un canard et se demande comment nous allons l'interpréter. Nous lui rappelons que nous aurons un entretien de restitution pour lequel nous lui donnons une nouvelle date car la date initiale doit être modifiée. Elle note la date sur son téléphone et ajoute qu'elle est sûre qu'il va y avoir des choses sur la famille car elle s'est bien rendue compte que « soit ils meurent, soit ça ne va pas ». Nous lui répondons que nous en parlerons lors de l'entretien. Elle ajoute qu'elle se rend compte qu'elle a encore parlé d'une chauve-souris, comme lors du test précédent. Elle s'en étonne et se demande pourquoi. Nous lui répondons que les chauve-souris peuvent être un centre d'intérêt. Elle ajoute qu'elle est fatiguée car son chat l'a réveillée la nuit dernière en lui mangeant les cheveux, qu'il la réveille plusieurs fois par nuit. Nous l'écoutons et lui souhaitons un bon weekend.

TAT – Nikki – Cotation

Planche 1

Nikki semble se rappeler pour elle-même la consigne puis elle met à distance le contenu de la planche en évoquant une référence personnelle (B2-1 : références et / ou commentaires personnels : « D'abord je fais une référence ») et situe l'image dans un repère temporel « les années 40 » (A1-2 : Précision temporelles, spatiales, chiffrées). Un affect d'ennui est associé au personnage (B1-3 : Expression d'affects) avant de s'identifier avec le personnage dans un mouvement projectif (CL-1 / CN-1) : « Moi quand j'étais petite et que j'ai eu la mauvaise idée d'arrêter le piano » et E3-2 : expression de projection massive) Nikki rit (D2 : manifestations émotionnelles). Elle évoque le garçon de la planche comme étant « frustré » (B1-3 : Expression d'affects), et conflictualise son récit (A2-4 : accent porté sur les conflits intrapersonnels : « qui ne l'envisage plus comme un hobby mais comme une punition ») sans préciser qui serait à l'origine de la punition. Elle analyse ensuite la composition de l'image (CF-2) dans une tentative de compréhension de l'effet recherché (E2-2 : recherche abstraite de l'intentionnalité de l'image) et d'intellectualisation (A2-2) proche de la mise en tableau (CN-5). Sous couvert d'un commentaire personnel et d'une expression d'affect en forme d'autocritique (B2-1 : références et / ou commentaires personnels et B1-3 : Expression d'affects : « la honte »), elle se corrige sur le type d'instrument présent sur le stimulus en apportant une information personnelle (B2-1/ CN-1) mais qui souligne aussi la fragilité des frontières (CL-1). Elle revient sur l'idée de punition en ajoutant « par ses parents », ce qui constitue un ajout d'un personnage non figurant sur l'image (B1-2 : Introduction d'un personnage non figurant sur l'image).

Nikki met l'accent sur les relations interpersonnelles entre l'enfant et ses parents (B1-1 : accent porté sur les relations interpersonnelles « chantage ») et le fait qu'ils ne veulent pas la même chose « pratique de violon » et « jouer ou voir ses amis » (B2-4 : aller-retour entre désirs contradictoires). La construction syntaxique laisse apparaître une certaine déconstruction (E4-1 : craquée verbale « Les yeux d'un enfant, la frustration peut amener ») et le récit se finit par une phrase à tonalité de valeur générale (A1-3 : référence au sens commun : « La frustration peut amener à bouder plutôt que d'aller au plus vite ») réitérant l'affect de frustration évoqué plus haut (A3-1 : Remâchage)

Planche 2

Après un temps de latence plus long, l'entrée dans l'expression se fait par un rire (D2 : manifestations émotionnelles) et Nikki se centre sur l'aspect artistique de la planche (B2-1 : références et / ou commentaires personnels : « Alors concentrons-nous sur les choses qu'il faut que je raconte et pas les études ».) Le lien entre les personnages est placé sous l'angle de la famille (B1-1 : accent porté sur les relations interpersonnelles « famille »), aussitôt suivi d'une dénégation (A2-3, dénégation : « il n'y a pas de communication entre eux »). Les personnages sont ensuite évoqués de façon anonyme (CI-2 : anonymat des personnages : « chacun » et l'autre ») avant d'être liés, d'une part dans une érotisation de la relation « couple » et, d'autre part, dans ce qui signe la reconnaissance de la triangulation « fille » (B1-1 : accent porté sur les relations interpersonnelles : « couple » et « fille »), bien que ces relations soient à nouveau mises à distance par l'utilisation du terme « potentiel » à deux reprises (A3-1 : Remâchage). Dans ce même mouvement de distanciation, Nikki nous regarde (D1 : manifestation motrice). L'anonymat des personnages est conservé, Nikki les montrant sur l'image plutôt que les désignant (D1 : manifestation motrice) avant d'indiquer « le personnage masculin » levant ainsi l'anonymat. Le doute se porte sur le déplacement du personnage masculin (A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes « se dirigerait »). Nikki poursuit en faisant un commentaire (B2-1 : références et / ou commentaires personnels : « Ça correspond à un schéma familial le plus représenté dans les médias »). Le thème familial revient cette fois avec la répétition des termes « l'idée d'une famille » (A3-1 : remâchage). L'accent est mis sur les « aspirations différentes » des personnages (B2-4 : aller-retour entre désirs contradictoires) tout en étant liés (B1-1 : accent porté sur les relations interpersonnelles « regroupe », « liens familiaux »). Nikki évoque la jeune fille (A1-1 description avec attachement aux détails). En positionnant la jeune fille « dos à l'exploitation », Nikki initie un mouvement d'isolation (B1-1 : isolation entre représentations). Sous couvert de précaution verbale (A3-1 : Doute : précautions verbales :

« elle donne l'impression ») et d'une intellectualisation sur les désirs de la jeune fille (A2-2). Le « voilà » indiquerait un léger refus de continuer le récit (CI-1 : voilà tendance refus) associé à un mouvement adressé à la stagiaire psychologue (D1 : manifestation motrice), jugeant son récit d'être stéréotypé (A3-1 : remâchage). Enfin, le personnage masculin est évoqué sous forme puissante (B3-2 détail narcissique à valeur de séduction : « musculature ») associé à une certaine agressivité « animalisée » et la femme est évoquée par des désirs opposés. Il ne s'agit pas d'une A3-1 (hésitation entre interprétations différentes) mais d'une cotation A2-4 (accent porté sur les conflits intrapersonnels). La femme, telle que Nikki se le représente, est, sur la planche, soit en position d'attente soit désireuse de s'instruire. Il s'agit donc pour Nikki de parler des deux personnages féminins. Nikki finit son récit par un dernier commentaire à la tonalité enjouée (B2-1 : références et / ou commentaires personnels : « Vivent les femmes !).

Planche 3 BM

Après un temps de latence plus long que pour les planches précédentes, Nikki entre directement dans la planche avec l'évocation du personnage féminin (B 2-1). La syntaxe de la phrase est marquée par une craquée verbale (E4-1) et une adresse à la stagiaire psychologue (D3). L'expression d'affect recherchée n'est pas trouvée et est communiquée en langue anglaise, ce qui semble signer une mise à distance supplémentaire de l'affect (B1-3 : expression d'affects) renforcée par l'expression d'un affect fort « désespoir » (B2-2) avant de rire (D2). Une nouvelle craquée verbale s'ensuit (E4-1 : « Un abus de substance, d'alcool, par son affaissement »). Puis Nikki se focalisera sur un élément de description (A1-1 description avec attachement aux détails) sans, dans un premier temps, s'arrêter sur une explication (A3-1 : hésitation entre interprétations différentes, un objet tranchant ou un trousseau de clés). Un sens est donné à la position du personnage féminin « avachie sur sa banquette », posture signifiante d'affect (CN-5). L'affect de « désespoir » (B1-3 : Expression d'affects) est à nouveau évoqué suivi d'un rire (D2 : manifestations émotionnelles). Elle oscille entre deux interprétations (A3-1 : hésitation entre interprétations différentes : « une peine de cœur ou une trahison »). Dans un mouvement de dénégation (A2-3) « c'est juste nul de penser » Nikki mettra à distance le suicide comme explication du désespoir du personnage féminin (E2-3 expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive « suicide »). Elle finira son récit par deux adresses à la stagiaire psychologue (D3).

Planche 4

Nikki n'évoque pas directement la planche et s'adresse à la stagiaire psychologue (D3). Elle situe son récit dans un repère temporel et spatial éloigné « Très Hollywood des années

50 » (A1-2) avant de rire (D2). Le personnage masculin est présenté sous un fantasme de séduction (B3-2 : Erotisation des relations : le personnage masculin « motivé par les mauvaises raisons ». Puis l'accent est porté sur le conflit entre les deux personnages (B1-1 : Accent porté sur les relations interpersonnelles « le personnage féminin le retient »). La précaution verbale « comme un rival » (A3-1) conflictualise à nouveau les liens au personnage masculin. Le troisième personnage est introduit. Dans un mouvement d'annulation (A3-2), Nikki donne une autre explication au comportement du personnage masculin (D3), explication chargée d'une connotation sexuelle (E2-3), « le travail du sexe, les prostituées ». Après une dénégation « Il n'est pas très féministe » (A2-3), l'évocation de l'affect « il est jaloux » (B1-3) ajoute une tonalité négative au personnage masculin. À l'appui d'une nouvelle précaution verbale « ça pourrait être sa sœur » (A3-1) le récit se termine sur une tendance refus « voilà » (CI-1).

Planche 5

Après un rire (D2) et un commentaire personnel (B2-1), Nikki entame son récit par une intellectualisation (A2-2). Son attention se focalise d'emblée sur le personnage féminin « Ça me fait penser à ma mère » (CN-1 / CL-1), dans un contexte de rivalité (B1-1 : Accent porté sur les relations interpersonnelles). Nikki introduit le personnage de l'enfant (B1-2 : Introduction de personnages non figurant sur l'image) et situe son récit dans un temps antérieur « Ces images renvoient à une époque passée » (A1-2). S'ensuivent un commentaire personnel (B2-1), un rire (D2), un attachement aux détails perceptifs teinté « Il y a un problème de perspective sur l'étagère » (CF-2) d'une critique envers le matériel (D3 : adresses directes au clinicien + critiques). Nikki introduit à nouveau un personnage en évoquant son père (B1-2 : Introduction de personnages non figurant sur l'image et CN-1).

Planche 6 GF

Nikki réagit rapidement à la présentation de la planche par un commentaire sur sa composition montrant l'attachement au détail perceptif, doublé d'une dénégation (D3 + CF-2 + A2-3). Le récit s'ouvre sur le personnage masculin avec un attachement au détail « pipe » (A1-1) et une manifestation motrice (D1). L'attention est ensuite portée sur le regard du personnage (E2-2) accompagnée d'une manifestation motrice (D1). L'accent est porté sur les relations interpersonnelles (B1-1). Le personnage féminin est évoqué sous couvert d'hésitation entre interprétations différentes « soit... soit » (A3-1). La conflictualisation entre les personnages se fait dans une recherche arbitraire de l'intentionnalité du personnage masculin (E2-2). Le récit se poursuit par une craquée

verbale « Tranché la part en deux » (E4-1) et se clôt sur une tendance refus « rideau » (CI-1) et un commentaire personnel (B2-1).

Planche 7GF

Après un temps de latence plus long que les planches précédentes et un silence (équivalence choc), Nikki entre dans la planche par une nécessité de poser une question (CI-3) puis par un long silence (CI-1). Elle introduit les personnages (A1-1) et ajoute une expression d'affect (B1-3). Elle ajoute un commentaire sur un détail rare « la façon dont elle le tient » (E1-2) et en rapport avec l'étayage (CL-3) Elle se focalise sur les conflits intra personnels (A2-4). Dans un remâchage (A3-1) elle revient sur un des personnages, le bébé. S'ensuit un mouvement d'intellectualisation (A2-2) avec une impression de mise en tableau (CN-5) et un attachement au détail perceptif (CF-2) et une nouvelle adresse à la stagiaire psychologue (D3). Le récit se termine sur une référence culturelle (A1-4) qui renvoie à un souvenir de l'enfance de Nikki (CL-1), avec la perception d'un objet détérioré (E3-4) et une tendance refus (CI-1).

Planche 9GF

L'entrée directe et rapide dans la planche (B2-1) a pour conséquence une désorganisation du langage (E4-1). Les deux personnages féminins sont introduits en même temps, apparaissant ainsi comme peu différenciés et presque traités sur un mode spéculaire (→CN-4). S'ensuit une précision du repère spatial (A1-2) avec un remâchage (A3-1), suivi d'une annulation « elles ont des changes. Enfin une qui en a » (A3-2). La relation est présentée sous un lien érotisé « On va leur faire une histoire d'amour, histoire d'amies qui vont tomber amoureuses » (B3-2). L'émergence pulsionnelle est contrôlée par une manifestation motrice (D1). Un commentaire est adressé à la stagiaire psychologue (D3). Enfin, Nikki situe son récit à la plage (E3-3 : désorganisation spatiale). La remarque finale accentue la demande d'étayage « je les soutiens » (CL-3).

Planche 10

Après un temps de latence court, Nikki met à distance les sollicitations de la planche par une référence culturelle (A1-4). Les personnages sont mis en scène dans une relation libidinale « couple » (B1-1). Avec l'introduction du fils, personnage non figurant sur l'image (B1-2) la relation entre les liens de parenté et la triangulation se mettent en place avec une désorganisation de la pensée logique (E3-3) « leur plus jeune et unique fils ». L'évocation du décès (E3-2 : expression de projection massive) aussitôt suivi par un rire (D2 : manifestations émotionnelles) paraît en décalage par rapport au thème évoqué (E2-3 : Inadéquation affects / représentations). Le récit se poursuit sur une expression d'affects de

dépression : « négligence et deuil » (B1-3), une désorganisation de la pensée logique (E3-3 : « deuil » et abandonner un fils ») et une expression d'affect fort « très tragique » (B2-2). Le récit se finit rapidement par une tendance refus « voilà » (CI-1).

Planche 11

Après une manipulation de la planche (D1 : manifestation motrice), l'abord de la planche s'opère avec une tendance refus (CI-1) et la recherche d'un sens à déchiffrer (E2-2). Une référence culturelle (A1-4) ainsi qu'un recours au fictif (A2-1) sont faits. Nikki tente de décrire l'image en s'appuyant sur les détails (A1-1) et introduit des personnages non figurant sur l'image (B1-2). Le récit proposé est dramatisé. Il y a à nouveau la recherche d'un sens à déchiffrer (E2-2) suivie d'une adresse à la stagiaire psychologue (D3). L'évocation d'un animal destructeur et sanguinaire sollicite la pulsion agressive (E2-3) et renvoie au mauvais objet (E2-2). Un commentaire personnel est donné sur l'animal (B2-1). Le récit se clôt sur une tendance refus.

Planche 12BG

Nikki entre directement dans la planche (B 2-1) et donne un titre à la planche (CN-5). Son attention se porte sur un élément visuel du stimulus pour lequel elle ajoute un commentaire personnel (B2-1) et qui met en évidence la fragilité des frontières (CL-1). Nikki évoque des personnages non figurant sur l'image (B1-2). Le mauvais objet de la planche précédente fait irruption sous forme de dénégation (A2-3) et s'inscrit dans un mouvement de persévération (E2-1). Nikki décrit un éprouvé sensoriel (CN-2) et (CL-2).

Planche 13 B

Nikki fait appel à une référence culturelle (A1-4) et le récit est situé dans un repère géographique éloigné (A1-2). Le récit débute avec une précaution verbale (A3-1), l'attention se portant sur la sensorialité (CN-2), luminosité et chaleur, insistant ainsi sur les contours (CL-2). S'ensuit une expression d'affect (B1-3). Le personnage est introduit et le récit se conflictualise avec le personnage de la mère non figurant sur l'image (B1-2) et malade (E3-4). L'accent est mis sur le conflit intrapersonnel du garçon (« ne pas s'éloigner » / « jouer ») (A2-4). L'attachement est porté sur un détail « pieds nus » (A1-1). Le récit se termine par une tendance refus (CI-1).

Planche 13 MF

Le caractère anxiogène de la planche est souligné par le commentaire personnel (B2-1) Elle s'attache à décrire la composition visuelle de la planche (« problème de perspective, teinté de critique (CF-2)) suivi d'un commentaire personnel (D3 : adresses directes au clinicien). L'affect de tristesse chez le personnage masculin est reconnu sans que celui-ci

soit introduit. Le personnage féminin est introduit de manière anonyme (CI-2 : anonymat des personnages). L'envahissement pulsionnel est perceptible par le remâchage (A3-1 : « le fait que »). À l'abri d'une précaution verbale (A3-1 : « Qu'elle a l'air ») le récit se poursuit par une hésitation (A3-1 : hésitation entre interprétations différentes : « soit...soit ») entre deux explications mais les deux se focalisant sur la tonalité agressive ou sexuelle (E2-3). Dans un mouvement de persévération (E2-1), Nikki donne une suite à l'histoire relatée à la planche précédente. L'émergence se manifeste sous forme d'expression d'affect (B1-3). Nikki poursuit un récit jalonné de précautions verbales et d'hésitations (A3-1) mobilisant un affect massif lié à la perte d'objet. Elle finit son récit sur un commentaire et une adresse à la stagiaire psychologue (D3).

Planche 19

Nikki entre dans la planche par une adresse à la stagiaire psychologue, une recherche de l'intentionnalité de l'image (E2-2), une dénégarion (A2-3). Nikki propose un récit surréaliste qui n'apparaît pas en adéquation avec le contenu de la planche (E2-1) et est ponctué d'une craquée verbale (E4-1) et d'expressions d'affects (B1-3).

Planche 16

Nikki entre dans la planche par une tentative d'une référence culturelle (A1-4) suivie une intellectualisation (A2-2). Le récit intègre un élément sensoriel « la neige » puis s'engage sur les relations interpersonnelles (B1-1). L'accent est porté sur le sensoriel de la maison (CN-2). Le récit est court et se termine par une expression d'affect et une tendance refus (CI-1).

Analyse TAT- Nikki

La passation de Nikki est ponctuée de rires comme ce fut le cas lors de la passation du Rorschach et témoigne de l'importance de défenses maniaques antidépressives, ainsi que de la massivité de l'angoisse sous-jacente, suscitée par les contenus latents. Nous notons une sollicitation importante de la stagiaire psychologue. Nous nous rendons compte que nous nous sommes sentie appelée par Nikki à être dans une sorte de complicité ou de proximité. La dimension de séduction est à souligner, Nikki désirant nous plaire et « être aidante ». Dans un souci d'étayage, j'ai jugé nécessaire de répondre aux rires de Nikki par des sourires. Il nous a semblé que cela pouvait l'aider dans son travail associatif. Nos réponses peuvent aussi se comprendre par un désir de connivence et un mouvement de séduction mutuelle. Enfin, Nikki a multiplié les autocritiques (dévalorisation narcissique), et s'est justifiée à de nombreuses reprises.

Planche 1

Le contenu latent de la planche est mis à distance par la référence personnelle. Les figures parentales sont porteuses de la punition. La problématique soulevée par le contenu latent à savoir l'immaturation fonctionnelle n'est pas traitée sous l'aspect de l'impuissance mais sous celui de la frustration. Nikki met en évidence un conflit lié aux désirs contradictoires portés par les personnages de son récit. L'angoisse de castration évoquée par la planche suscite chez Nikki une projection massive sous la forme d'un fantasme sadomasochiste à travers la punition. Nikki passe du récit imaginé à sa propre histoire, passant ainsi de narrateur à personnage ce qui souligne la porosité des limites entre le dedans, la planche et la réalité. Ceci nous interroge sur la constitution d'un soi suffisamment clos et différencié. Nikki s'autocritique (« la honte ») et a conscience d'interpréter « juste faut savoir que j'analyse comme ... » et du mouvement projectif « déteint ».

Planche 2

L'impact du contenu de la planche a pu désorganiser Nikki qui s'est mis à rire. Nikki laisse entendre qu'elle perçoit quelque chose du stimulus plus qu'elle n'imagine un récit « j'y vois ». Tout en ayant conscience d'interpréter, nous remarquons la massivité de la projection. Le lien libidinal et le lien œdipien entre les personnages est présent même s'il est mis à distance, ce qui nous laisse penser qu'il s'agit d'une tentative de contrôle de l'émergence pulsionnelle. La différence des générations est prise en compte : « Ce personnage (*femme, à gauche*) est plus jeune que celui-là ». La conflictualité est mise en évidence par les aspirations différentes des personnages féminins. La triangulation n'est pas nette « une famille » même si le détail narcissique du personnage masculin évoque une attirance et un renoncement à l'amour œdipien. Nous notons une projection sur le personnage de la jeune fille dans un mouvement identificatoire. Le pronom personnel « nous » laisse penser qu'elle inclurait la stagiaire psychologue, puis l'utilisation du pronom « je » (E4-1 : craquée verbale) met en avant une certaine porosité des limites. La revendication féministe « vivent les femmes » intervient comme un soutien qu'apporterait Nikki à la gent féminine.

Planche 3 BM

La position dépressive est reconnue par Nikki comme en témoigne la projection d'un affect dépressif. Les affects dépressifs liés à la problématique de la perte sont exprimés et sont adaptés au contenu de la planche, affects que Nikki essaiera de contrôler par ses rires. La problématique de la perte d'objet est difficilement soutenable pour Nikki. Le rire nous est apparu en inadéquation avec l'affect exprimé renforçant l'idée d'un mécanisme de défense. Concernant la posture du personnage féminin, il s'agit d'une posture signifiante d'affect,

une mise en scène sur le corps de la vie affective (CN-5) en écho avec le contenu latent de la planche. « Cette posture corporelle témoigne du mouvement d'effondrement psychique suscité par les sollicitations latentes dépressives de la planche, elle permet dans un registre narcissique de traduire physiquement un affect qui ne peut s'exprimer conflictuellement sur le plan psychique » (F. Camps, G. Malle, 2020, p. 133).

Les défenses maniaques (rires) sont à visée antidépressives avec une dimension hypomaniaque « faut que j'arrête de rigoler », « faut que ce soit pris comme une blague ». L'affect n'est pas relié à une représentation précise "témoin d'une scène bouleversante" puisque que nous ne savons pas de quelle scène il s'agit. Nous faisons l'hypothèse de la scène primitive. Dans l'ensemble du protocole, il y aura trois occurrences du terme « scène ». Dans cette scène, la jeune femme est décrite comme étant témoin, d'être ainsi du côté de la passivité et du fantasme voyeuriste, ce qui ferait écho au renversement du fantasme "un enfant est battu". L'hésitation sur deux interprétations différentes « un objet tranchant ou un trousseau de clés » et « peine de cœur ou trahison » souligne le manque de précision.

Planche 4

Comme dans la planche précédente, Nikki voit plus qu'elle n'imagine un récit. En situant le récit dans un contexte éloigné, Nikki met de la distance avec le contenu latent de la planche. Le conflit d'ambivalence entre les deux personnages est pris en compte même si le récit se termine sur une confusion des identités ce qui indique que le tiers n'est pas clairement défini mais semble provoqué le départ du personnage masculin. Le motif du conflit est précisé et se situe dans un registre œdipien. Il y a de la rivalité et des « mauvaises intentions » qui viennent expliquer le mouvement de départ du personnage masculin. En commentant et en donnant l'impression de s'écarter du contenu de la planche Nikki laisse émerger les pulsions sexuelles sous-jacentes.

Planche 5

Le contenu latent de la planche renvoie à une l'image d'une femme qui s'introduit dans une pièce et observe. Le récit inventé par Nikki renvoie à l'interdit œdipien, ici l'interdit de manger le tiramisu, renvoyant à la culpabilité liée à la sexualité. L'imgo maternelle est présentée comme intrusive et interdicienne. La culpabilité est liée à la sexualité infantile orale. Le père est évoqué et décrit comme transgressant l'interdit. Une nouvelle fois, Nikki passe du récit à sa propre histoire et a conscience de projeter « forcément tout ce qui est vu est ce qui est venu en tête ». Elle s'attache aux détails perceptifs de la planche.

Planche 6 GF

Le récit s'ouvre sur une dénéiation montrant à nouveau l'attachement de Nikki à la

composition de la planche. Le regard de l'homme est imaginé comme traduisant de la supériorité, et comme si Nikki réagissait à ce regard elle se recule dans le fauteuil. La figure du père occupe une place centrale et semble incarner le mauvais objet. Le lien entre les deux personnages n'est pas libidinalisé. Le conflit entre désir et défense semble s'articuler autour des nombreuses hésitations. Le personnage féminin se présente à la fois dans une position passive « témoin » et dans une position active « elle vient lui faire une demande de service. » J'ai tranché la part en deux et, comme nous l'avons coté, une craquée verbale, entre « j'ai tranché » et « couper la poire en deux », évoquant une angoisse de castration.

Planche 7GF

La confrontation au contenu de la planche ne laisse pas Nikki indifférente comme le montrent le temps de latence (équivalent choc) et le silence au milieu du récit. Cela pourrait indiquer une émergence d'affects que Nikki tente de contenir. La différence des générations est perçue. La mère est décrite comme passive, l'aînée des enfants est dite « plus vieille » et décrite comme jalouse. Le troisième personnage n'est pas clairement défini, entre un bébé et un poupon. L'enfant qui porte le bébé / poupon est dit avoir une attitude « hostile » dans la façon dont elle le tient. L'agressivité du geste est donc mise en avant. Cela nous rappelle le *holding* winnicottien, du soutien de la mère pour son enfant, qui serait ici défaillant. L'imgo maternelle est d'ailleurs décrite comme étant passive face à l'hostilité, n'exerçant pas sa fonction de pare-excitation. La tendance à l'analyse de la composition de l'image rattrape Nikki pour revenir vers une évocation personnelle. Le récit se termine sur un mouvement de projection agressive envers la poupée que l'on fait fondre. Les pulsions débordent Nikki. Nous notons enfin une nouvelle occurrence du mot « scène ».

Planche 9GF

Le contenu de la planche renvoie aux relations entre les deux personnages féminins. Nikki ne prend pas en compte la conflictualité et la rivalité exprimée par la planche. Nous nous interrogeons sur la mise en place de défenses ou sur un mécanisme de projection. L'agressivité est totalement refoulée pour un lien homosexuel entre les deux personnages, d'abord énoncé en langue anglaise, ce qui ajoute de la distance par rapport aux affects. Alors que Nikki situait son récit à la rivière, la situation spatiale change pour la « plage » ce que nous comprenons comme un retour du refoulé déguisé de la mer / mère. L'imgo maternelle apparaît dans le récit, du préconscient. L'énoncé "je les soutiens" en fin de récit fait écho au « vivent les femmes » de la planche 2 et se comprend comme une recherche d'étayage.

Planche 10

Ce récit est plus court que les autres et s'entame sur une référence culturelle, que nous comprenons comme un mécanisme de défense pour contrôler l'affect. La problématique de la perte et de l'abandon est mise en avant et non celle de l'expression des retrouvailles du couple ou de la séparation. Le deuil est vécu comme un abandon. Nous nous interrogeons sur le sens du terme « négligence » qui ne semble pas être employé ici avec dans son acception habituelle. La séparation concerne donc la mère et son fils. La désorganisation palpable face aux sollicitations de la planche interroge sur les repères identitaires et objectaux. L'incapacité de la mère à avoir un enfant est mise en avant (« ne pouvait pas avoir d'enfants »).

Planche 11

Le contenu latent renvoie à l'archaïque et Nikki construit un récit grâce au recours au fictif et une référence cinématographique, ce qui lui permet de négocier la régression « L'appui sur des références culturelles permet [à Nikki] de traiter de façon secondarisée le contenu latent de la planche dans un scénario sollicitant la pulsionnalité agressive » (F. Camps, G. Malle, 2020, p. 107). Un vécu d'impuissance est réactivé par la planche. Dans un mouvement d'autocritique, Nikki s'adresse à la psychologue stagiaire ce qui rend compte du caractère effractant de la planche. Le caractère névrotique du scénario transparait dans l'évocation du canard « avec sa palme et son long cou » qui représenterait une imago maternelle persécutrice « un danger », « détruit leur village » et « sanguinaire ». Son long cou peut être vu comme un symbole phallique agressif. Cet animal est à la fois adoré et destructeur, révélant ainsi l'ambivalence.

Planche 12BG

Cette planche renvoie à l'absence dans son contenu latent. Nikki ajoute des personnages d'enfants ce qui se comprend comme un besoin d'étayage, de combler le vide représenté par la planche. Le récit n'est pas conflictualisé. Dans un mouvement de persévération, le canard fait à nouveau son apparition et est associé à une dénégation « il n'y a pas de canard qui détruit tout ». Nous notons une occurrence du mot « scène ». Les qualités sensorielles sont convoquées avec « l'odeur de mirabelle » qui fait écho à la fragilité des frontières entre le dedans et le dehors. De plus, cette référence à l'oralité vient répondre à l'évocation du canard. Cette odeur peut s'entendre comme un retour du refoulé, et associé à la pulsion destructrice symbolisée par le canard, comme un retour vers l'archaïque, vers l'incorporation.

Planche 13 B

Le recours à la référence culturelle fonctionne comme une défense moïque qui viserait à se restaurer narcissiquement. Si Nikki semble bien percevoir le contenu latent de la planche en lien avec la problématique de la solitude et la capacité d'être seul. Elle parvient à éviter le traitement psychique qui lui est trop coûteux en situant son récit dans un repère géographique éloigné. L'éprouvé sensoriel « il fait chaud » interroge à nouveau sur les limites. Nous pouvons imaginer que Nikki peine à mobiliser ses objets internes. L'énoncé « j'ai que des histoires tragiques » fait écho au « tragique » de la planche 10. L'enfant doit faire face à l'absence de sa mère qui est décrite comme malade. Le refoulé en lien avec le rapproché œdipien fait retour ; « ne s'éloigne pas trop », « pas trop longtemps ». Nikki perçoit que l'enfant est pieds nus, il s'agit détail coté Dd et montre l'attachement de Nikki aux détails perceptifs de la planche et « renvoie à l'utilisation de la réalité externe pour lutter contre les émergences de la réalité interne » (F. Brelet-Foulard, C. Chabert, 1900, p. 64).

Planche 13 MF

La massivité de la problématique de la perte entraîne chez Nikki tout d'abord une mise à distance. Elle renvoie à la composition de l'image, la raison de ce qui la perturbe et critique le matériel « le dessinateur a des problèmes de perspective ». Dans ce qui semble la déborder (A3-1), elle tente de s'accrocher ou se raccrocher à la planche précédente. L'agressivité n'est pas élaborée et seule la nudité interpelle Nikki "ou elle était nudiste" suivi d'un rire, venant désexualiser la représentation et qui agit comme défense contre l'angoisse suscitée par l'association entre les seins nus, la mort et l'agression sexuelle. La persévération avec la planche précédente est énoncée par Nikki « ça pourrait être une continuité de l'image précédente » : nous passons de la mère malade à la femme « morte de maladie », il s'agit de la même mère car « le fils aurait grandi » et « sa mère aurait succombé ». Le rapproché œdipien évoqué dans la planche précédente qui fait retour : "avant qu'ils puissent en profiter" mettant en avant une fantasmatique incestueuse.

Planche 19

Si Nikki reconnaît le caractère abstrait de la planche, nous pouvons nous interroger sur le récit en inadéquation avec le stimulus. Elle s'engage dans « une histoire mignonne » aussitôt suivie d'une dénégarion : "personne n'est mort", avec une tentative de renversement. Le récit s'avère surréaliste lui permettant de faire de contrôler l'angoisse que peuvent susciter les évocations archaïques de la planche. Le cyborg renvoie à une personnage hybride entre l'humain et le robot, ici il s'agit ici d'une baleine. L'archaïque et le retour au ventre maternel peut s'entendre dans l'évocation du milieu sous-marin. La

mère fait retour (« mers agitées ») ainsi que la chauve-souris présente dans le protocole de Rorschach. La chauve-souris est toujours teintée d'ambivalence « mignonne » et « peur ». Nous pouvons y voir une sorte de persévération ou de remachage d'un protocole à l'autre, ainsi que dans le temps d'échange qui a suivi la passation pendant lequel Nikki s'est rendue compte que la chauve-souris avait réapparu. L'imago maternelle est ici encore hybride « chauve-souris fantôme » et à nouveau ambivalente tout comme l'est aussi le canard à la planche 11, à la fois adoré et destructeur.

Planche 16

Nikki cherchait à se référer au *Carré blanc* de Malevitch. Il s'agit d'une dernière intellectualisation de Nikki lui permettant de faire face aux affects. Le contenu manifeste d'une maison sous la neige (C. Chabert et al., 2020, p. 223) parfois attendu dans la planche précédente fait surface ici. Le sensoriel « chauffée » « chauds » est mis en évidence et est associé à un contenant protecteur « maison confortable » face à un extérieur tempétueux et froid. Le réconfort est trouvé dans l'oralité, ce qui renvoie à de la régression.

Synthèse

Le protocole de Nikki indique que la perception n'est pas altérée malgré quelques marques de désorganisation temporelles, spatiales et syntaxiques. Ces procédés pourraient davantage traduire chez Nikki l'émergence de processus primaires et une tendance à la régression. La présence de nombreux procédés labiles est le signe de l'érotisation des conflits. Les relations interpersonnelles sont conflictualisées, la différence des générations est reconnue. Dans l'ensemble l'utilisation de procédés variés pourrait nous laisser entrevoir une souplesse dans son dynamisme psychique ou, du moins, pourrait « refléter l'existence de modalités de fonctionnement hétérogènes » (C. Chabert et al., 2020, p. 280). L'introduction de personnages ne figurant pas sur l'image peut, d'après C. Chabert, soit « témoigner de l'existence d'un espace psychique interne » (C. Chabert et al., 2020, p. 243) mais aussi participer à la lutte antidépressive. Nous penchons davantage vers la dernière hypothèse car cela vient s'ajouter aux rires qui ont traversé les deux protocoles et que nous avons compris comme des défenses maniaques antidépressives.

Les références culturelles tentent de mettre à distance les émergences pulsionnelles, toutefois les craquées verbales « signent la défaillance des processus secondaires sous l'impact du fantasme » (C. Chabert et al., 2020, p. 294). L'extérieur est investi à défaut de pouvoir convoquer les représentations internes, ainsi l'intérêt porté aux limites, au sensoriel, aux aspects graphiques visent « à contre-investir la charge d'anxiété attachée

aux représentations de relations, susceptibles de vectoriser de la conflictualité » (C. Matha, 2012b, p. 121).

Les expressions d'affect (B1-3), comme les réponses de type estompage dans le protocole de Rorschach qui signalaient l'émergence de l'anxiété, sont souvent suivies de manifestations émotionnelles. Les expressions d'affects forts (E2-3) se retrouvent dans les planches liées à la perte (3BM), à la sexualité (planches 4 et 13MF), à la séparation et au deuil (planche 10) et à la référence à l'imgo archaïque (planche 11). Elles signent un débordement en lien avec la problématique de séparation. De par la cotation « choc » et la variété des procédés employés, la planche 3BM est celle qui témoigne le plus de la désorganisation pulsionnelle chez Nikki.

Les nombreuses occurrences du doute signalent « le poids économique de la défense mise en place pour traiter les émergences fantasmatiques et pulsionnelles » (C. Chabert et al., 2020, p. 236). La façon dont Nikki a fini ses récits « voilà », « rideau » sont le signe de l'inhibition, visant à éviter le conflit. Les procédés CL mettent en évidence l'importance chez Nikki de l'étayage, recherché chez la psychologue stagiaire, mais mettent aussi en relief la fragilité des limites internes et externes. L'accent porté sur la sensorialité (CN-2) comme les réponses de type estompage du Rorschach peuvent être vus comme une tentative de renforcer l'enveloppe contre les excitations. La présence de références autocentrées (CN-1) peut s'entendre comme des défenses narcissiques. Les nombreuses adresses à la stagiaire psychologue peuvent s'entendre comme une invitation à se faire réceptacle et contenant de cette décharge, pour traiter l'angoisse de perte. L'exclamation « je les soutiens » à la planche 9GF, au-delà de sa portée revendicatrice féminine, parle d'elle-même. Les manifestations motrices ou émotionnelles sont présentes à chaque planche et témoignent du caractère effractant de l'affect et peuvent s'entendre comme des décharges.

La dépendance se traduit par un attachement à la réalité matérielle des planches, comme le soulignent les procédés de la série « A » et les « CF ». Si la proximité entre le personnage du récit et Nikki permet de maintenir une distance et une différence avec le conflit, l'identification projective sous-tend davantage la fragilité des frontières. Les limites nous apparaissent comme poreuses.

Alors qu'au Rorschach, les processus identificatoires féminins étaient peu stabilisés (association à des déterminants de mauvaise qualité formelle), le TAT a permis à Nikki de déployer des identifications plus conflictualisées. Dans les deux protocoles, la fragilité narcissique reste présente mais la recherche d'étayage permet d'apporter de la contenance. L'imgo maternelle présentée dans les deux protocoles sous l'angle de l'ambivalence,

laisse espérer un accès à la position dépressive. Le traitement de cette position dépressive semble être centrale chez Nikki, les affects n'apparaissant pas souvent liés aux représentations et l'objet interne n'étant pas assez constitué.

Procédés d'élaboration du discours	
<p><u>Série A rigidité</u></p> <p>A1 – Référence à la réalité externe A1-1 : Description avec attachement aux détails, avec ou sans justification de l'interprétation A1-2 : Précision temporelles, spatiales, chiffrées A1-3 : Référence sociale, au sens commun A1-4 : Référence littéraires, culturelles</p> <p>A2 – Investissement de la réalité interne A2-1 : Recours au fictif, au rêve A2-2 : Intellectualisation A2-3 : Dénégation A2-4 : Accent porté sur les conflits intrapersonnels – Aller-retour entre expression pulsionnelle et défense</p> <p>A3 – Procédés obsessionnels A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes, remâchage A3-2 : Annulation A3-3 : Formation réactionnelle A3-4 : Isolation entre représentations ou entre représentation et affect – Affects minimisés</p> <p><u>Série B Labilité</u></p> <p>B1- Investissement de la relation B1-1 : Accent porté sur les relations interpersonnelles, mise en dialogue B1-2 : Introduction d'un personnage non figurant sur l'image B1-3 : Expression d'affects</p> <p>B2 – Dramatisation B2-1 : Entrée directe dans l'expression, exclamations, digressions, références et / ou commentaires personnels, théâtralisme, histoires à rebondissements B2-2 : Affects forts ou exagérés B2-3 : Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige B2-4 : Représentations et / ou affects contrastés – aller-retour entre désirs contradictoires</p> <p>B3 – Procédés hystériques B3-1 : Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations B3-2 : Erotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction B3-3 : Labilité dans les identifications</p> <p><u>Série C – évitement</u></p> <p>CI – Inhibition CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ ou silences importants intra-récits, tendance refus, refus) CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages CI-3 : Nécessité de poser des questions</p> <p>CF – Accrochage à la réalité externe CF-1 : Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire – référence plaquée à la réalité externe CF-2 : Attachement aux détails concrets, aux détails perceptifs CF-3 : Affects de circonstance, références à des normes extérieures.</p> <p>CL – Attachement aux limites CL-1 : Fragilité des frontières dedans dehors (entre narrateur / personnage, entre sujet/objet, entre réalité interne/ réalité externe...) CL-2 : Insistance sur les limites et les contours (+ ou – perméables) CL-3 : Accent porté sur la fonction d'étayage (+/-) CL-4 : Discontinuité des modes de fonctionnement (interne / externe, perceptif / symbolique, concret, abstrait ...)</p>	<p><u>Série A - Rigidité</u></p> <p>A1 – A1-1 → 4 A1-2 → 5 A1-3 → 1 A1-4 → 5</p> <p>A2 – A2-1 → 1 A2-2 → 5 A2-3 → 5 A2-4 → 4</p> <p>A3 – A3-1 → 19 A3-2 → 2 A3-3 → 0 A3-4 → 1</p> <p><u>Série B - Labilité</u></p> <p>B1- B1-1 → 10 B1-2 → 7 B1-3 → 11</p> <p>B2 – B2-1 → 11 B2-2 → 2 B2-3 → 0 B2-4 → 2</p> <p>B3 – B3-1 → 0 B3-2 → 3 B3-3 → 0</p> <p><u>Série C – Évitement</u></p> <p>CI – CI-1 → 9 CI-2 → 2 CI-3 → 1</p> <p>CF – CF-1 → 0 CF-2 → 5 CF-3 → 0</p> <p>CL – CL-1 → 5 CL-2 → 0 CL-3 → 2 CL-4 → 0</p>

<p>CN – Centration narcissique CN-1 : Accent porté sur l'éprouvé subjectif – références autocentrées, autosuffisance CN-2 : Accent porté sur la sensorialité, sensibilité aux contrastes CN-3 : Détails narcissiques à valence positive ou négative, idéalisation (+/-) CN-4 : Relations spéculaires CN-5 : Mise en tableau – Affect-titre – Posture signifiante d'affects</p> <p>CM - (Hypo)manie CM-1 : Exaltation et emballement des affects et des représentations (élation) CM-2 : Hyper-instabilité des identifications et des objets CM-3 : Fabulations CM-4 : Pirouette, clin d'œil, ironie, humour CM-5 : Associations par contiguïté, coq-à-l'âne</p> <p><u>Série D – Manifestations hors narration</u> D1 : Manifestations motrices (+ ou -), mimiques, gestes, postures, etc ... D2 : Manifestations émotionnelles, rires, larmes, rougeurs, tremblements, soupirs, etc, D3 : Adresses directes au clinicien, interpellations appels, critiques, impatience ironie, etc...</p> <p><u>Série E – émergence du processus primaire désorganisation des repères identitaires et objectifs</u> E1 - Altération de la perception E1-1 : Scotome d'objet manifeste E1-2 : Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire E1-3 : Perception sensorielle - Fausses perceptions</p> <p>E2 - Massivité de la projection E2-1 : Inadéquation du thème au stimulus – persévération E2-2 - Recherche abstraite de l'intentionnalité de l'image, évocation du mauvais objet E2-3 : Expression d'affects et / ou de représentations massifs – Expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive – inadéquation affects / représentations</p> <p>E3 – Désorganisation des repères identitaires et objectifs. E3-1 : Confusion des identités – télescopage des rôles E3-2 : Instabilité des objets E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique E3-4 : Perception d'objets détériorés ou de personnages malades – mages de corps malformés.</p> <p>E4- Altération du discours E4-1 : Troubles de la syntaxe, craquées verbales E4-2 : Indétermination, flou du discours E4-3 : Associations courtes E4-4 : Symbolisme hermétique</p>	<p>CN – CN-1 → 6 CN-2 → 3 CN-3 → 0 CN-4 → 4 CN-5 → 4</p> <p><u>CM - (Hypo)manie</u> CM-1 → 0 CM-2 → 0 CM-3 → 0 CM-4 → 0 CM-5 → 0</p> <p><u>Série D – Manifestations hors narration</u> D1 → 7 D2 → 8 D3 → 10</p> <p><u>Série E – Émergence du processus primaire</u> E1 – E1-1 → 0 E1-2 → 1 E1-3 → 0</p> <p>E2 – E2-1 → 3 E2-2 → 6 E2-3 → 5</p> <p>E3 – E3-1 → 0 E3-2 → 2 E3-3 → 2 E3-4 → 2</p> <p>E4 – E4-1 → 6 E4-2 → 0 E4-3 → 0 E4-4 → 0</p>
---	--

Elena – Verbatim des entretiens cliniques

Premier entretien

Elena est à l'heure au rendez-vous. Elle est venue accompagnée de sa mère. Elle a les cheveux coiffés avec deux tresses et est maquillée. Elle me sourit quand nous la remercions d'avoir accepté que nous soyons présente à l'entretien. Elle s'assoit sur le canapé et croise les bras sur les cuisses.

- Votre mère est revenue ?

- C'est toujours la même chose, elle s'inquiète. Elle me demandait si elle pouvait vous parler à la fin de l'entretien.

- Êtes-vous d'accord ?

- Oui ... Elle comprend pas, elle pense que ça avance pas. (*Elena a un air désolé dans le regard*)

- Vous aussi vous avez cette impression que ça avance pas ?

- Ben si.

- Qu'est-ce que ça vous fait ?

- C'est ce que j'attendais de réaction de sa part, qu'elle comprenne pas.

- Comment ça va ?

- Beaucoup mieux, je suis partie avec ma tante au ski. Ça m'a fait du bien.

- Vous avez skié ?

- Non (*Elle sourit*). C'était trop stressant, j'ai arrêté. Quand je me suis retrouvée sur le tapis, je ne me sentais pas à l'aise. Ça m'a tellement stressée que j'ai eu peur de vomir.

- Est-ce que l'angoisse est venue ?

- Non, ce n'est pas allé jusqu'à l'angoisse.

- Vous avez pu profiter autrement qu'en faisant du ski ?

- Oui, la luge c'était cool. (*Elle sourit*)

- Vous avez bonne mine, vous êtes maquillée, pomponnée. Et donc pas d'angoisse ?

- Non c'est rare.

- Des idées noires ?

- Non.

- Vous continuez le traitement ? (*Elena hoche la tête*). Vous venez au rendez-vous du 24/01 ! On s'y tient ! Qu'est-ce que ça fait d'être sans angoisse ?

- C'est plus calme (*Elle sourit*). Je me laisse... genre, j'essaie de profiter de ne pas en avoir.

- Qu'est ce qui était différent au ski ?

- Il n'y avait rien qui pouvait me stresser.
- Vous avez compris que l'ailleurs peut être bénéfique et que vous pouvez partir parfois.
- Comment vous occupez vos journées ?
- Je vais beaucoup chez ma tante. Une fois que j'y suis, je suis bien.
- Vous y êtes seule ?
- Non, il y a ma cousine.
- Comment le vit votre mère ?
- Elle est jalouse. Elle me dit « va voir ta deuxième mère », et ça part en embrouille.
- Elle vous fait la remarque ?
- (*Elena a sa jambe droite qui bouge*) Oui plusieurs fois par semaine, ça dépend de ses humeurs. Je ne réponds pas.
- Qu'est-ce qui a plu au ski avec votre tante ?
- C'est une ambiance famille. Ils ne se prennent pas la tête. Et aussi j'étais avec ma meilleure amie.
- Qui est votre meilleure amie ? Vous n'en aviez jamais parlé.
- C'était une amie de ma cousine. Elle était avec le demi-frère de ma cousine. C'est le fils de son beau-père mais ils se sont séparés.
- Comment va votre sommeil ?
- Normal.
- Vous dormez trop ?
- Non normal.
- Vous rêvez ?
- (*Elle sourit*) Je ne m'en souviens pas.
- Comment se passe votre alimentation ?
- Je mange beaucoup, plus que d'habitude, avec des sortes de crise, je mange tout le temps.
- Vous avez des envies d'aliment en particulier ?
- Non pas de trucs spécifiques. J'ai du stress inconscient. Je m'en rends compte avec le recul.
- Ça arrive chez votre tante ?
- Non je n'ose pas quand je ne suis pas chez moi.
- L'envie y est.
- Oui.
- Comment se passent les repas avec votre mère ?

- Ben y'a son copain. Il habite dans un mobil home. J'attends qu'il parte. Il dérange pas mais je préférerais être seule avec ma mère. Elle est plus présente quand il est pas là. Quand il est là, elle est collée à lui. Je vais dans ma chambre.

- Ça vous sépare et en même temps elle est trop là ?

- C'est ça ...

- Donc elle s'inquiète ?

- Elle s'inquiète, mais pour elle, rien n'allait mal.

- Elle n'a pas compris ?

- Non. Elle pense que je suis en mode ... j'ai juste la flemme, alors que pas du tout.

- Ce n'est pas une question de volonté. C'est difficile d'exprimer ses difficultés, de mettre des mots sur ce qui est difficile, n'est-ce pas ? (*Elena hoche la tête.*)

- Nous allons recevoir votre mère.

La mère entre, elle s'assoit sur le canapé à côté de sa fille.

-Vous vouliez me parler ?

- Je voulais vous voir pour savoir ce que vous en pensez, si ça va mieux Elena. (*A son ton, nous sentons que la mère d'Elena est sur la défensive.*)

- Vous avez été étonnée ?

- Oui j'ai été surprise. Je ne sais pas pourquoi elle a besoin de parler. (*Elena regarde sa mère avec un regard sans expression*)

- Vous savez que Elena a ressenti de fortes angoisses. L'angoisse peut être très envahissante.

- Ça viendrait de moi ? Je ne comprends pas ? (*Elle enlève son manteau*) J'ai divorcé et je me suis retrouvée seule. Je me suis occupée des enfants, maintenant ils sont grands.

- Ce n'est pas une question de faute. Depuis l'enfance, on se construit en vivant des choses, un déménagement, une séparation, un deuil, et chaque personne le vit différemment.

- Est-ce que j'ai fait quelque chose ?

- Comme je vous le disais, il n'y a pas à chercher de cause. Chacun a son histoire et parfois le sentiment d'insécurité vient dans l'après coup. Avec Elena, nous travaillons sur comment je me suis construite et comment je peux me construire.

- Elena est mon troisième enfant, elle était désirée. Je lui faisais des couettes à l'école. J'étais bien à la maison avec mes enfants. Nous sommes très proches dans la famille, nous vivons tous à côté. Il n'y a que des filles. Juste un garçon.

- Votre fils a eu l'habitude de grandir avec des filles !

- Oui. Ils sont grands maintenant, je me détache. J'ai plus de temps pour moi. Je ne suis pas un exemple, je n'ai pas réussi professionnellement. J'ai des regrets. J'aurais aimé ne pas

arrêter à 18 ans. La plus jeune a fait des études, j'ai vu ce que sont devenus les autres. Je me suis reconvertie. J'étais chez les pompiers volontaires, j'y croyais mais je me blessais. Il m'a manqué un soutien.

- Votre fille est partie sur M. faire son [diplôme préparé], cette période de transition a été angoissante. Nous travaillons à soigner cet état. Elle a besoin d'un peu de soin. (*Elena tortille un élastique à cheveux entre ses mains*)

- Pourquoi elle l'a pas dit que ça n'allait pas ?

- C'est parfois difficile de dire.

- Moi je dis les choses (*Elena lance des regards vers sa mère*). Je suis comme ça. C'est mon caractère. On peut penser que je suis explosive, je suis pas explosive. Là, je vous écoute, j'essaie de comprendre.

- Nous aidons Elena à comprendre ce qui se passe pour elle.

La psychologue clinicienne a reçu Elena pour un entretien auquel nous n'avons pas pu assister. Nous avons échangé quelques jours après au sujet de ce rendez-vous. Elena a aussi été reçue par la pédopsychiatre qui a des permanences dans l'institution. Elle l'a orientée vers le CMP et lui a supprimé son anxiolytique du soir. Ce cas clinique a aussi été discuté lors de l'Analyse des Pratiques mensuelle. Ce second verbatim fait donc suite à ces deux temps.

Deuxième entretien

Elena vient seule. Elle est maquillée et coiffée comme lors du dernier entretien.

- Comment ça va ?

- Ça va.

- Comment s'est passé le séjour chez votre père ?

- Bien, j'y étais avec ma meilleure amie M. (*Elena met ses mains sous ses cuisses*)

- Vous y êtes restée combien de temps ?

- Le weekend.

- Vous n'avez pas voulu y rester plus longtemps ?

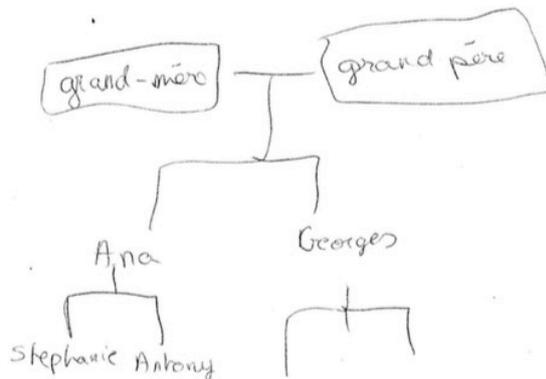
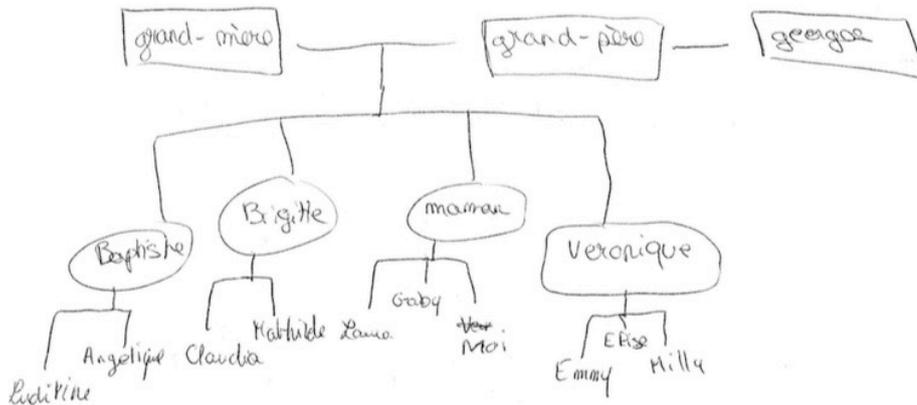
- Non, M. devait rentrer. Elle avait cours le lundi.

- Qu'avez-vous fait depuis ?

- J'ai eu rendez-vous avec le CMP, ils m'ont dit que je souffrais d'anxiété sociale. C'est tout ... pas grand-chose. Ils m'ont posé les mêmes questions que tout le monde m'a posées.

- Votre père, est-il au courant de votre état ?

- Oui
- Qu'est-ce qu'il en dit ?
- Il a eu l'impression que ça sortait de nulle part. Il me dit qu'il faut parler.
- Il vit avec quelqu'un ?
- Oui. Avec ma belle-mère, nous sommes comme chien et chat, on se chamaille beaucoup, on est proche. Quand j'étais petite, je me sentais pas bien là-bas. Ce n'était pas chez moi, je les connaissais pas.
- Et maintenant ?
- C'est toujours pas chez moi mais c'est un endroit où y'a pas ma mère pour me gueuler dessus. Je fais ma vie là-bas ils sont pas chiants.
- Vous discutez avec votre père ?
- On a pas trop de point commun sur les choses qu'on aime. Mon père il adore les mangas, moi, non j'accroche pas. Ma sœur et mon frère, ils aiment.
- Ils sont en lien avec votre père ?
- Ma sœur, oui mais mon frère non, il ne veut plus en entendre parler. Il y allait quand mon père donnait la pension alimentaire, par respect. Mais maintenant c'est fini.
- Et d'ailleurs, comment s'était passée la recherche de votre studio à [ville] ?
- C'est ma mère qui s'en est occupé.
- Financièrement, comme ça s'est passé ? Votre mère ne travaille pas.
- C'est mon oncle qui paye et la bourse aussi.
- Quand vous dites votre oncle, c'est le compagnon de votre mère ?
- Oui.
- On va représenter votre famille sur un arbre généalogique. *(La psychologue clinicienne lui tend une feuille et un stylo et lui demande de dessiner l'arbre généalogique représentant sa famille. Elena ne sait pas comment si prendre, elle dessine seulement la famille du côté de sa mère. Voir dessin ci-dessous)*
- Et votre père ?
- On s'en fout.
- Non, on s'en fout pas ! *(Elena dessine le côté de son père. Elle représente ce côté de la famille sur une autre partie de la feuille et ne réécrit pas les prénoms de sa fratrie ou le sien quand elle dessine des traits pour indiquer que son père a trois enfants.)*
- Vous n'écrivez pas les prénoms ?
- Non, on le sait.



- Donc votre mère est en couple avec votre grand-oncle. Comment ça s'est passé ?
- Ils se sont mis ensemble après le décès de sa femme. Ils n'étaient pas proches avant. C'est un peu sorti de nulle part, trois mois après le décès. Il habitait à L. Il est venu à la maison, c'était un peu bizarre. Ils avaient des discussions ambiguës. Ça se voyait qu'ils étaient ensemble. C'était des discussions gênantes. Ils chuchotaient mais j'entendais tout.
- Comment vous avez réagi ?
- Je ne pouvais pas croire que c'était vraiment vrai. Je me disais « c'est pas possible ». J'avais l'impression de me faire des films, mais c'était réel. J'en ai parlé à ma sœur et à mon frère, ils me disaient que c'était pas possible. Il venait de plus en plus souvent. J'étais pas bien, je faisais que gueuler sur ma mère. C'était bizarre, ils s'aimaient.
- Et dans votre famille ? Le village est petit, cela a dû se savoir.
- Le sœur de ma mère était pas du tout contente, le frère de ma mère s'en fout. Tant que ma mère le laisse tranquille. Et puis, il y a eu des vanes dessus.
- Comme avez-vous géré la nouvelle ?

- J'ai laissé le temps. On peut pas faire autrement.
- Ici vous pouvez en dire autre chose. Et votre grand-mère ?
- La grand-mère, elle s'en fout. Elle les a poussés dans les bras l'un de l'autre, j'ai l'impression. Mon oncle c'est une aide financière. Pour eux c'est un échappatoire, un moyen de ne plus aider ma mère. C'est comme un arrangement familial. Par derrière ça critique, mais devant ça le pousse.
- Il habite où votre grand-oncle ?
- Il a acheté un mobil home mais il est là H24.
- Votre frère est là aussi en ce moment ?
- Il est déjà reparti, c'était y'a deux semaines, ça a duré deux jours et ça a éclaté.
- Qui ?
- Entre ma mère et mon frère. Ma mère elle était dans un raisonnement de l'extrême. Elle ne voulait pas de son chien. Elle disait qu'il allait gêner les voisins alors que les voisins ont un chien et que ça n'a jamais dérangé. Du coup, il est parti.
- Votre frère ou le chien ?
- Les deux, mon frère est parti habiter chez la directrice du [fastfood] où il travaille. Puis, il a trouvé un appart'. Elle faisait une fixette sur le chien. Et puis, en plus on a perdu le chat qui est sorti sans qu'on le voie.
- Votre frère est fâché ?
- Oui.
- Où en êtes-vous de Parcoursup ?
- Il faut que j'écrive mes lettres. Je vais postuler à la fac [*plusieurs formations sont nommées*]. Dans les lettres, je vais parler de mon vécu.
- Que dit votre mère ?
- Elle m'en voulait d'avoir arrêté. A l'hôpital je lui ai dit que ça avait été difficile et elle a dit qu'elle voulait pas que je fasse rien de mes journées.
- Qu'a-t-elle dit de votre séjour chez votre père ?
- Je devais y aller le jour où mon frère déménageait, elle voulait que j'aide mon frère, elle disait que je partais là-bas pour fuir le déménagement. Alors que c'est pas vrai. Ma vie est ici. Mes cousines organisent des sorties et des soirées.
- Ça vous plaît ?
- C'est bien. Ça dépend si je le sens ou pas.
- Et pour chez votre père ?
- Elle avait peur que j'aille vivre là-bas. Ma sœur me comprend mieux que ma mère. J'ai réussi à pas qu'elle vienne. Elle m'a dit « Tu vas pas à l'hôpital et puis c'est tout ».

- D'accord.

Avec Audrey, nous avons pensé que nous pourrions vous aider en vous faisant passer des tests qui vont nous permettre d'avoir des informations complémentaires sur la façon dont vous fonctionnez. Je vais laisser Audrey vous expliquer.

- Dans le cadre de mes études, je travaille sur le processus adolescent et je vais te ... Je suis désolée de vous avoir tutoyée. Je vais vous proposer de passer deux séries de tests. Il s'agit d'images à partir desquelles je vais vous demander de parler. (*Apparaît sur le visage de Elena un peu d'inquiétude.*)

- (*Psychologue clinicienne*) Je pourrai rester avec vous si vous le souhaitez.

- Il n'a pas de bonne ou de mauvaise réponse. (*Elena semble encore inquiète*). Je vais vous donner un exemple. Si on imagine que l'on prenne une photo de l'espace où nous nous trouvons et que je demande à chacune d'entre nous de me dire ce qu'elle voit, je pourrais vous dire que ça ressemble à un salon, Mme G pourrait vous dire que c'est une salle d'attente et vous vous pourrez me donner encore une réponse différente. Je vais travailler à partir de vos réponses et nous pensons que cela vous aidera dans votre prise en charge.

- (*Psychologue clinicienne*) Je vous laisse réfléchir et je vous appelle en milieu de semaine prochaine pour que l'on puisse fixer les jours, si vous êtes d'accord. Je voulais aussi vous dire que je souhaiterais parler avec votre père. Comme j'ai pu parler à votre mère, je voudrais lui parler aussi. Est-ce que ce serait possible ?

- Oui (*Elena lui donne le numéro de son père*).

- On peut s'arrêter là ?

- Oui.

Troisième entretien

Elena est à l'heure au rendez-vous. Elle s'installe sur le canapé. Elle s'est moins préparée (coiffure et maquillage) que lors des deux derniers rendez-vous. Elle s'assoit à la même place sur le canapé et se tient un peu courbée. Ses mains tombent entre les jambes. Nous remarquons qu'elle a les ongles manucurés avec des formes de cœur.

- Comment allez-vous ?

- Ça va ... (*Elle sourit, la phrase est prononcée avec une intonation qui monte et descend.*)
C'est un peu les montagnes russes.

- Ça fait des hauts et des bas ?

- Oui j'essaie de me projeter. Je dois faire mes lettres de motivation et c'est angoissant car j'ai l'impression de ne pas avoir avancé, d'en être toujours au même point.

- Où allez-vous postuler ?

- Sur N. et M., en [filière] et [filière].
- et M ? (*La psychologue fait référence à la ville où habite son père.*)
- Non.
- Vous savez que j'ai eu votre père ?
- Il ne me l'a pas dit. Il m'a invitée à venir mais je ne suis pas trop pour. Ma vie est ici. Ce serait angoissant. Tout recommencer à zéro. J'ai mes amies.
- Qui sont vos amies ?
- Les jumelles. (*Elena tortille ses mains, touche ses ongles.*)
- Ce sont vos amies ou celles de vos cousines ?
- Ce sont mes amies depuis le collège.
- Est-ce qu'on ne se fait pas des amies ailleurs ?
- Je sais pas.
- Votre père est enclin à vous recevoir. Vous le savez. J'insiste. Ici, c'est un lieu de repère mais c'est aussi un lieu d'angoisse. (*Elena hoche la tête.*)
- C'est vrai mais une partie de moi restera toujours angoissée ailleurs. J'ai été angoissée quand j'étais à M. J'ai été éduquée par la peur. Quand je sortais à M. et même si elle n'était pas derrière moi, j'entendais ce qu'elle pouvait dire.
- C'est difficile de se défaire de ça, de penser par vous-même. Et donc ça fait les montagnes russes ?
- La journée, j'ai des projets et le soir, ça va pas et l'angoisse est revenue. Je n'ai bientôt plus d'économie. Il faudrait que je retourne travailler et je me dis que je ne vais pas y arriver alors je me dis plutôt en finir qu'envisager tout ça.
- Ça revient alors... Vous étiez suivi par la mission locale ?
- J'y étais allée pour trouver un boulot mais j'en avais trouvé un, donc je n'y suis pas retournée.
- Votre difficulté n'est pas de trouver un boulot c'est de vous projeter. Vous voulez faire des études mais vous avez peur. Comment votre mère vous soutient ?
- On en parle pas trop. Elle me pousse et c'est trop. Un jour j'ai dit à ma cousine que je voulais être auxiliaire puéricultrice, elle n'a pas arrêté de me poser des questions, ma mère s'y est mis aussi, elles m'ont angoissée. Ma cousine a voulu m'emmener aux Journées Portes Ouvertes. C'est pas ce qu'ils font, c'est surtout la manière dont ils le font.
- Vous ne pouvez pas faire par vous-même alors que vous savez.
- C'est ça. Elle a peur que je ne reprenne pas les études. Elle me met la pression.

- Vous vous souvenez que votre mère nous avait dit qu'elle avait dû arrêter les études et qu'elle le regrettait. Donc ça s'emmêle et ça s'en mêle, en un mot et en deux mots. Je pense vraiment que vous devriez faire l'expérience de l'ailleurs.
- Je peux essayer mais ... (*Elena sourit.*) Je ne sais pas.
- Qu'est-ce qui vous rassure ici ?
- Je suis heureuse d'être avec ma mère, d'avoir ce lien.
- Est-ce qu'avoir 18 ans, ça ne veut pas dire que l'on peut s'envoler ?
- Si. (*Elena regarde sur le côté.*)
- Donc vous disiez que vous écriviez vos lettres de motivation.
- Oui si ça se fait pas, je ne serai pas prise. Mais si ça se fait je me dis que je n'ai pas assez avancé dans mes angoisses et je ne veux pas revivre la même année.
- Avant la rentrée prochaine, vous devriez vraiment expérimenter l'éloignement, d'être moins collée, de faire l'expérience de l'angoisse ailleurs.
- Je peux essayer ...
- Donc vous disiez que le soir vous ne vous sentiez pas bien ?
- L'envie de me faire du mal est revenue.
- Vous prenez toujours votre traitement ?
- Oui.
- Quand l'angoisse est-elle revenue ?
- Après le weekend où on s'est vu. J'étais à L. pour l'anniversaire du demi-frère de ma cousine. Ma cousine a commencé à faire une scène, entre guillemets. Elle s'est monté la tête et cette ambiance m'a angoissée. Elle a voulu prendre sa voiture. Elle faisait la princesse. Puis elle m'a dit que je ne pouvais pas rentrer avec elle, qu'elle n'était pas à l'aise pour conduire. Elle s'est énervée toute seule. Je me suis fait petite. (*Elena se fait craquer les doigts des mains.*)
- Et votre autre cousine ?
- Elle a fait sa vie. Elle a réussi à (*Elena sourit*) s'éloigner.
- Comment dormez-vous ?
- Je dors beaucoup, beaucoup trop. Je me couche tôt et je me lève tard. Sauf quand ma mère va arriver et va m'engueuler que je n'ai rien fait et que je n'ai pas de projet.
- Et vous ne dites rien ?
- Ça ne sert à rien de rétorquer contre elle. Elle m'a demandé de couper les haies, elle me fait sortir comme elle peut. Elle a dit à ma sœur qu'elle était inquiète que je parte à M. (*ville du père*) et ma sœur me l'a dit.
- Elle est passée par l'intermédiaire de votre sœur pour vous le dire.

- oui, mais je sais que je partirai pas. Je postule ici. Quand la date va arriver, j'espère que je vais me bouger. Ça m'angoisse et j'en envie de me faire du mal.
- C'est-à-dire ?
- Me mutiler.
- Ça vous soulagerait ?
- Ça empêcherait l'angoisse sur le court terme.
- Est-ce que vous trouvez de l'apaisement avec la nourriture ?
- Pour le moment ça va. Je vis qu'une après-midi donc je mange pas trop.
- Vous trouvez refuge dans le sommeil.
- Oui et le soir, je m'occupe les mains pour pas le faire.
- Vous êtes créative ?
- Je fais des mandalas et je dessine beaucoup.
- Je vous ai embêtée aujourd'hui. (*Elena me regarde*) Ça fait peur tout ce qu'on ne connaît pas. Il faudra trouver votre façon de gérer l'angoisse. On peut s'arrêter là ?
- Oui.
- Nous vous retrouvons mardi à 12h.

Entretien de restitution

Nous recevons Elena avec la psychologue qui la suit habituellement. Elena s'installe sur le canapé à la place qu'elle choisit habituellement.

- Aujourd'hui nous allons faire l'entretien de restitution, cela veut dire que je vais vous faire un retour par rapport à ce que vous avez pu nous dire. (*Elena hoche la tête.*) Déjà je voulais vous remercier d'avoir pris le temps de passer ces deux épreuves. Nous avons pensé à ces tests car cela pouvait vous aider dans votre prise en charge et cela m'aide aussi à m'entraîner pour mon futur métier donc je tenais à vous remercier.
- C'est pas grave. (*Elena se reprend.*) Y'a pas de souci.
- J'ai imaginé ce temps comme un temps d'échange, c'est-à-dire que ce je vais vous restituer n'est pas quelque chose de figé. Vous êtes une jeune adulte mais encore dans le temps de l'adolescence, et rien n'est donc fixé. Par rapport à ce que je vais mettre en avant, vous avez la possibilité de dire si cela semble vous correspondre ou non.
- Ok.
- Je voulais voir avec vous comment vous vous étiez sentie par rapport à ces épreuves.
- Sans plus, normal.

- C'est-à-dire ?
- Rien de spécial....
- Quand vous donniez les réponses, est ce que cela vous a semblé facile, difficile ?
- Ça dépendait mais des fois oui.
- Vos réponses ont parfois été courtes et il a été possible d'imaginer que vous avez été un peu empêchée de raconter des histoires ou que cela vous a été difficile d'imaginer. Vous êtes allée jusqu'au bout de votre cursus de lycée, vous avez obtenu votre bac, on peut donc penser que vous avez des capacités intellectuelles, pourtant il vous a été difficile de raconter des histoires, que pourriez-vous en dire ?
- Je sais pas, on m'a toujours dit quoi faire, je n'ai jamais rien imaginé d'autre ... (*Elena sourit.*)
- Qui vous a toujours dit quoi faire ?
- Les parents, les adultes en général.
- Cela semble donc être plus une habitude pour vous de ne pas penser.
- Mmh (*Elena hoche la tête*)
- Qu'est-ce que vous en pensez ?
- Ça me convient
- C'est confortable que l'on pense à votre place ?
- Ben oui, je fais ce qu'on me dit, je n'ai pas de problème après, je n'ai pas à réfléchir.
- Cela peut en effet être confortable par certains côtés. Peut-on imaginer les côtés inconfortables de ne pas choisir ?
- Ben pas pouvoir faire ce qu'on veut vraiment.
- Qu'est-ce que vous aimeriez faire vraiment ?
- Je sais pas... Prendre certaines décisions par moi-même, pas par les autres.
- Quelles décisions par exemple ?
- Sortir quelque part, ou partir en vacances ou des trucs comme ça.
- Ce sont des choses pour lesquelles vous devez encore demander l'autorisation ou au moins l'approbation ?
- Oui.
- Cette situation que nous avons qualifiée de « confortable » peut à certains moments être déplaisante ?
- Oui.
- Il y a d'autres choses que vous aimeriez faire par vous-même ?
- J'ai pas d'idées, sûrement oui.

- Ce dont vous parlez c'est devenir adulte. C'est ne plus avoir personne qui pense à votre place.
- Mmh.
- Est-ce que cela vous angoisse d'imaginer qu'un jour vous penserez par vous-même ?
- Un peu quand même (*Elena prononce cette phrase sur un ton enjoué.*)
- C'est-à-dire ?
- De faire n'importe quoi, de ne pas faire les bons choix, des trucs comme ça
- Vous imaginez que l'on fait toujours les bons choix ?
- Non, mais les grands ont déjà vécu donc ... Pour moi, ils ont à peu près raison, pas tout le temps mais ...
- Ils savent ... C'est ça que vous pensez ?
- Ben, j'ai toujours été éduquée comme ça, « moi j'ai vécu, toi t'es encore petite alors je peux te dire des conseils »
- Mais maintenant vous avez grandi ...
- Oui.
- Et vous avez déjà du vécu ! On peut imaginer que vous allez acquérir votre propre savoir ?
- Ouais.
- (*Intervention de la psychologue clinicienne*) Faire un choix c'est toujours un risque.
- ...
- (*Stagiaire psychologue*) L'angoisse dont vous nous parlez souvent ressort à travers les réponses que vous avez pu faire. Par exemple, vous aviez parlé de « géant », de « monstre », d'« ombre ». Est-ce que cela vous évoque quelque chose ?
- Cela me fait plus penser à des cauchemars quand j'étais petite.
- Est-ce que vous voulez en parler ?
- Oui, c'est ... Je sais pas, quelqu'un de géant, il s'approche de moi et puis à chaque fois je me réveille à ce moment-là.
- Ce sont des cauchemars que vous faites encore aujourd'hui ?
- Des fois oui.
- Avec ce géant ?
- Oui.
- Vous pourriez nous le décrire ?
- Non, je sais pas... C'est un homme, ça arrive rapidement, y'a pas de détail précis.
- Il vous parle ?
- Non.

- (*Intervention de la psychologue clinicienne*) Quand vous dites « rapidement » ?
- Il se rapproche et après d'un coup je me réveille. C'est tout ce qu'il y a.
- (*Stagiaire psychologue*) Il vous menace ?
- Non ... mais je sais pas, j'ai l'impression que c'est quelque chose que j'ai déjà vécu mais je n'arrive pas à savoir où.
- Peut-être que c'est quelque chose que vous pourrez, si vous le souhaitez, mettre au travail dans vos séances. C'est quelque chose qui revient et qui dure dans le temps, qui se répète.
- Oui
- Il y a une réponse pour laquelle vous aviez parlé de sang. Qu'est-ce que cela vous évoque ?
- Je sais pas.
- Quand je vous avais demandé de choisir entre plusieurs planches, vous aviez dit « le sang c'est pas bien ».
- C'est la blessure, c'est l'accident.
- Cela vous évoque une blessure ou un accident en particulier ?
- Non ...
- Quand vous avez donné vos réponses vous avez pu dire des phrases qui montrent que vous vous dévalorisez, est-ce que c'est un sentiment que vous reconnaissez ?
- C'est vrai en soi, je sais pas, je suis toujours indécise, je demande à mon frère, quoi faire, en plus mon caractère est comme ça quoi, alors je sais pas.
- Je voudrais aussi revenir avec vous sur la planche qui montre un homme en train de labourer et vous aviez dit que les personnages allaient à la messe. Que pouvez-vous en dire ?
- Je sais pas, c'est comme une image de quand j'étais toute petite, des films où ça se passe comme ça.
- Quels films ?
- *La petite maison dans la prairie*, des trucs comme ça. (*Elena rigole*)
- Maintenant que vous le dites, j'ai moi aussi cette image ! (*Nous rigolons*) Est-ce que vous petite fille, vous alliez à la messe ?
- Oui.
- Vous êtes croyants dans votre famille ?
- C'est un peu forcé mais ...
- Pour vous ?
- Oui.
- C'est encore le cas ?

- Non maintenant j'y vais quand je veux. C'est moi qui décide pour ça.
- Ça, vous pouvez en décider.
- Oui.
- (*Intervention de la psychologue clinicienne*) Il y a les interdits de la religion qui peuvent être évoqués peut-être. La religion ça interdit des choses et ça en permet d'autres. Quelle représentation avez-vous de ça ?
- C'est ma mère qui me forçait mais après il y a pas d'interdits dans la religion, quoi.
- (*Stagiaire psychologue*) Vous avez l'impression que votre famille vit sa croyance différemment de vous ?
- Je pense pas, ils sont tous dedans, et moi sans plus quoi.
- Ça veut dire quoi être dedans ?
- Ben, aux fêtes et tout, ils font tout bien, voilà quoi.
- Ils sont attachés aux valeurs transmises par votre religion ... Je voudrais revenir sur la façon dont vous aviez appréhendé les planches, vous l'avez fait fréquemment dans leur globalité. Quand vous êtes dans une situation nouvelle, vous avez aussi cette façon de voir les choses dans leur globalité ?
- ...
- Par exemple, quand vous avez commencé à travailler à [fastfood] est-ce que c'est une situation qui vous a semblé facile d'accès ou est-ce que cela vous a déstabilisée ?
- Tranquille, en vrai je l'ai bien pris. Mais ça dépend, là je savais qu'il y avait mon frère donc c'est plutôt rassurant. Toute seule c'est sûr que je stresse ... En famille, ils sont à côté donc ça va ...
- Parce que votre frère est présent cela est plus facile. Est-ce que dans des situations nouvelles, vous pensez avoir besoin qu'il y ait quelqu'un avec vous ?
- Ben je sais pas, généralement oui, ça me rassure.
- Est-ce que c'est ce qui a été difficile à [ville] de vous retrouver sans personne que vous connaissiez ?
- Ben un peu oui. ...
- Quand vous avez raconté des histoires avec des personnes, vous parliez de dispute ? Qu'est-ce que cela évoque pour vous ?
- Dans la famille ça se dispute beaucoup !
- Qui se dispute ?
- Ma mère, mon frère, ... tout le monde.
- Les rapports sont uniquement conflictuels ?
- Généralement oui.

- Comment vous vous sentez à ce sujet ?
- Je m'en éloigne mais ça dépend qui c'est qu'est en embrouille ?
- C'est-à-dire ?
- Si c'est mon frère, je serai pas bien. Les autres je m'en fous un peu.
- Pourquoi votre frère ?
- C'est un peu mon pilier, je suis beaucoup attachée à lui.
- Vous avez combien d'écart avec votre frère ?
- 2 ans.
- Vous êtes aussi proches au niveau de l'âge.
- Pendant les entretiens vous nous aviez dit que vous ne viviez que la moitié d'une journée. On peut imaginer que vous êtes en mode « économie d'énergie ». C'est ce que l'on peut retrouver dans vos réponses. Vous avez proposé des réponses courtes qui sont une économie de ce que vous pouvez produire. Il est possible de penser que vous êtes en mode de survie, ce serait un moyen pour vous défendre contre quelque chose qui vous serait trop coûteux, je parle au niveau psychique. C'est un fonctionnement qui est courant. Qu'est-ce que vous en pensez ?
- C'est un peu vrai, ça a toujours été comme ça.
- Ça a toujours été comme ça ? C'est-à-dire ?
- Par exemple pour faire mes devoirs, je faisais la moitié et le reste je le donnais à ma sœur ou à mon frère.
- Vous parlez peut-être plus en termes d'efforts. Est-ce que vous pensez avoir ce fonctionnement quand vous vous sentez mal ?
- Je sais pas. C'est un peu inexistant pour moi.
- C'est-à-dire ?
- Je suis jamais allée au-dessus de mon niveau donc voilà, je ne sais pas comment expliquer.
- Vous nous aviez dit dormir beaucoup, je ne sais pas si c'est toujours le cas car avec le travail, vous avez peut-être changé de rythme dans la journée. (*Elena hoche la tête et sourit*) Mais avez-vous l'impression de vous préserver ?
- Si y'a un imprévu, j'aurais plus d'énergie. Si y'a pas d'imprévu, j'ai pas besoin d'énergie plus que ça.
- Vous faites des réserves.
- Ouais, en quelque sorte.
- Qu'est ce qui a changé depuis ces derniers jours ?

- Je suis grave plus heureuse. Au [fastfood] je suis vraiment bien dans l'équipe et tout. À chaque fois que je suis là avec eux, je reste toute la journée. Ça a changé quelque chose. Je pensais pas m'intégrer aussi rapidement.

- Qu'est-ce que vous aviez imaginé ?

- Quand je suis en cours je vais pas vers les gens, là y'avait quelque chose du caractère de moi qui avait disparu. C'est revenu comme avant.

- Vous vous rendez compte que vous êtes capable.

- Oui.

- Vous n'y croyiez plus.

- Mmh.

- Est-ce qu'on peut imaginer que cette capacité que vous avez redécouverte, vous la garderez pour la rentrée prochaine ?

- J'espère.

- Ça vous redonne confiance. Vous pensez reprendre vos études ou vouloir rester travailler ?

- En vrai je le garderai pour le weekend, je pense. Je verrai bien. Il faut déjà que j'aie en cours.

- Vous montrez des capacités. Vous en doutiez mais vous en avez, vous le voyez. Vous avez su demander de l'aide quand vous en avez eu besoin, vous venez régulièrement, vous venez seule, vous conduisez. Cela montre que vous êtes capable d'être dans une régularité. Vous essayez d'aller vers l'avant, même quand cela est difficile. Il y a des éléments sur lesquels vous pouvez vous appuyer. Est-ce que vous auriez d'autres choses à dire ?

- Non.

(Intervention de la psychologue clinicienne)

- Je voudrais faire quelques remarques, quelques liens auxquels j'ai pensé. Quand on ne pense pas, c'est confortable mais est-ce que cela ne prive pas de liberté ?

- Oui.

- Est-ce que ce n'est pas difficile de vivre sans liberté finalement ? ... Et, quand on dit « je ne sais pas », on sait toujours un peu et parfois il faut peut-être un peu se mouiller. « Je ne sais pas » est une façon de ne pas se mouiller. Se risquer c'est aussi asseoir sa liberté au risque d'avoir à faire un choix. Un mauvais, un bon, on ne sait jamais quand on le fait. ... Ensuite, je me disais, est-ce que finalement on peut s'aimer ou aimer autrement qu'en se disputant ?

- Oui.

- Est-ce que c'est possible pour vous ?

- Oui.

- C'est une question qui m'a traversée car finalement chez vous, dans ce que vous décrivez dans votre famille, du fonctionnement de votre famille, on se dispute pour s'aimer. Est-ce qu'on peut se risquer à s'aimer sans se disputer ? Est-ce que c'est une perspective envisageable pour vous ? (*Elena hoche la tête*). Ce sont des questions ouvertes. Cela fera son travail. C'est aussi la première fois que vous dites que vous faites les choses à moitié, que vous donniez la moitié à votre sœur, quelle est cette moitié que vous gardez, quelle part vous revient ? On en parlera. Cette histoire de faire des réserves au cas où...

- (*Elena*) en cas d'imprévu.

- En cas d'imprévu, quelles réserves, pour quoi ? Pour qui ? ... Et la dernière chose, est-ce que vous avez pu faire le lien entre le fait que la présence de votre frère peut être mise en lien avec la présence ou l'absence de votre cousine en 4^{ème} quand vous vous êtes retrouvée seule.

- En vrai, je pense oui.

- Ce sont des choses que j'ai entendues et qui peuvent vous mettre au travail sur des questions qui vous concernent directement. Ce sont vos questions. Quand on est enfant on peut en faire l'économie, mais quand on est adulte, peut-on en faire l'économie ? C'est une question. ... Vous savez qu'il y a des choses que vous pouvez maintenant surmonter. À vous d'en trouver les moyens, d'en trouver l'énergie. Vous avez su, pu trouver les ressources à un moment où vous croyiez que vous n'en aviez plus.

- Oui.

- Ça c'est précieux. La vie est mouvante. Il faut s'accrocher car vous avez les capacités d'avancer. Vous le saviez ?

- Au fond oui.

- J'ai fini pour ma part.

- (stagiaire psychologue) Avez-vous des choses que vous souhaiteriez ajouter ?

- Non.

- Nous allons arrêter ici. Je vous laisse prendre rendez-vous avec Mme G.

Elena – Analyse des entretiens

Premier entretien

Nous rencontrons une jeune fille souriante, ou du moins d'après ce que nous devinons sous le masque, une jeune fille au regard qui sourit. Elle est en décalage par rapport à la présentation qu'avait pu nous en faire la psychologue, avant son hospitalisation, nous comprenons qu'Elena est dans un de ses bons jours. Elle nous apparaît calme, le lien transférentiel nous semble bien établi avec la psychologue clinicienne. Nous notons que Elena répond par des réponses plutôt courtes qui nécessitent que la psychologue relance le discours.

Elena s'est éloignée de sa mère pendant un weekend et a passé du temps avec une partie de sa famille qu'elle affectionne. Dans le discours manifeste, nous entendons une jeune adolescente qui se plaint de la façon dont sa mère se comporte « elle s'inquiète », « elle est jalouse ». Elle se sent incomprise elle n'attend pas trop de réaction d'empathie de la part de sa mère, et, dans le même temps, c'est une mère avec qui elle aimerait être seule, indiquant chez Elena un désir d'exclusivité. Nous découvrons pendant cet entretien le climat incestueux dans lequel elle vit, la mère étant en couple avec son propre oncle, remettant ainsi en cause la différence de générations. Enfin, Elena parle de ses troubles alimentaires qui sont encore présents.

Elena sourit beaucoup pendant l'entretien ce qui peut être le signe de défense antidépressive. Nous avons noté qu'Elena a eu des réactions motrices quand l'entretien s'est porté sur sa mère. Alors qu'elle sourit quand elle parle de son séjour au ski, elle se met à bouger sa jambe. Elena a aussi été beaucoup moins souriante quand sa mère est entrée, elle lui a lancé quelques regards que sa mère ne lui a pas renvoyés. Le maniement de son élastique à cheveux est venu témoigner de son anxiété. Quand la mère d'Elena dit « qu'il lui a manqué un soutien » nous pensons que sa fille a la même plainte envers sa mère.

Concernant son rapport à la nourriture, elle dira concernant son essai de ski « ça m'a tellement stressée que j'ai eu peur de vomir », le stress semble donc être lié chez Elena à une mise en dehors, une projection. De plus, quand la psychologue l'interroge sur son alimentation, Elena répond « je mange beaucoup, plus que d'habitude, avec des sortes de crise, je mange tout le temps », la quantité de nourriture ingérée qui augmente se traduisant dans son énonciation. Ces temps de *binge eating* n'arrivent que chez elle, et non en dehors du domicile. Si Elena se défend de ne pas oser manger quand elle est chez sa tante, nous pouvons lier cette introjection à une façon d'incorporer le bon objet. Nous l'entendons comme un désir de posséder l'objet à l'intérieur à défaut de posséder l'objet interne, l'objet

nourriture venant remplacer l'objet manquant. Ainsi, la relation à la mère est teintée d'oralité, dans la dialectique du dedans / dehors, incorporation du bon objet et rejet du mauvais, et évoque un mouvement régressif chez Elena de la génitalité à l'oralité. Alors qu'Elena semble avoir du mal à être loin de sa mère, elle n'a pas pu continuer ses études dans la ville universitaire car elle ressentait trop d'angoisse. Nous comprenons qu'elle trouve auprès de sa tante et ses cousines en particulier une source d'étayage.

Le discours de la mère d'Elena est teinté de regret concernant l'arrêt de ses études au même âge qu'Elena, elle se demande si elle est responsable de l'état de santé de sa fille. Elle met en avant son caractère qui est différent de celui de sa fille « moi je dis les choses ». Elle parle d'un ton assez sec et nous avons l'impression qu'elle se défend. Dans un mouvement projectif, elle nous semble se questionner sur la situation d'inceste. Concernant le climat incestueux, Elena nous invite à penser à ce qu'elle élude quand elle nous parle, climat qui « désigne l'effacement de la différence des générations et, par conséquent, du tabou de l'inceste » (C. Azoulay, 2013, p. 172). Elena est donc témoin de l'impossible. Un autre homme aurait pu jouer le rôle de tiers séparateur et œuvrer à la séparation de la fille envers sa mère, mais ce grand-oncle de par l'interdit qu'il symbolise ne vient-il pas remettre en question les interdits œdipiens, rendre possible les fantasmes incestuels ?

Deuxième entretien

Nous remarquons pendant cet entretien qu'Elena parle d'une voix assez monotone, ce n'est pas une voix triste ni enjouée, l'intonation est atone et régulière. Elena rentre d'un weekend chez son père. Quand elle parle de sa relation avec sa belle-mère elle peut dire « on se chamaille beaucoup, on est proche » ce qui nous semble antinomique et fait écho au « nous sommes très proche dans la famille, nous vivons tous à côté ». En fin d'entretien Elena explique que sa mère a peur qu'elle aille vivre chez son père.

La psychologue clinicienne, à travers l'arbre généalogique, souhaite lui faire parler de sa famille, de lui permettre d'être dans un processus d'historicisation. Nous remarquons que cet exercice a été difficile pour Elena, qui n'a pas su, tout d'abord, comment dessiner un arbre généalogique. Nous remarquons qu'elle ne dessine, dans un premier temps, que le côté de la famille de sa mère, indiquant bien la place prépondérante dans sa vie et surtout le clivage qui existe entre les objets parentaux. Sur le dessin, nous observons qu'aucun des enfants de la génération de sa mère n'est dessiné avec son conjoint. Quand la psychologue lui fait remarquer qu'elle n'a pas mentionné son père, sa réaction est assez brutale « on

s'en fout » et est exprimée avec véhémence. Elle n'inscrit pas les prénoms de ses frères et sœurs ou le sien en dessous du prénom de son père, et se justifiera en disant « on le sait ». Nous remarquons que le père porte le même prénom que le grand-oncle. Nous pouvons nous interroger sur la place fantasmatique du père, le père est-il reconnu comme tiers symbolique ? En le mettant à distance, Elena a-t-elle besoin de se défendre d'un lien libidinal trop intense envers son père, a-t-elle besoin de se défendre d'un fantasme incestuel ? Y aurait-il un fantasme inconscient de désir œdipien tel qu'il fut théorisé par Freud dans « un enfant est battu » ? Ou dans l'identification inconsciente à sa mère, doit-elle se défendre de façon plus massive de son désir œdipien incestuel ?

L'arbre généalogique permet aussi à la psychologue de revenir sur la relation de sa mère avec son grand-oncle et lui faire raconter comment cette relation a été parlée dans la famille. Elena élabore sur l'impensable de son vécu, son incompréhension et son refus de la situation, ce qu'elle n'avait pas pu faire dans les séances précédentes. Ses réponses sont beaucoup plus longues. Commenant par une dénégation « Ils n'étaient pas proches avant », elle fait état de discussions qui renvoient au fantasme de la scène primitive : « Ils avaient des discussions ambiguës. Ça se voyait qu'ils étaient ensemble. C'était des discussions gênantes. Ils chuchotaient mais j'entendais tout ». La situation est présentée comme « un arrangement familial » avec une grand-mère complice de l'inceste « Elle les a poussés dans les bras l'un de l'autre » et qui « s'en fout », faisant écho au « on s'en fout » prononcé plus tôt. La situation semble même convenir à la famille car elle permet de ne plus subvenir financièrement à la mère d'Elena.

Elena revient sur la réaction de sa mère concernant l'arrêt de ses études. L'image que sa mère lui renvoie est celle d'une jeune fille qui a la « flemme », qui ne fait « rien de ses journées ». Nous faisons l'hypothèse que cette mère, dans un mouvement projectif, ne souhaite pas que sa fille arrête ses études comme elle a pu le faire. Les remarques vont vécues comme dévalorisantes par Elena et ébranlent ses assises narcissiques.

Troisième entretien

Dès que Elena s'installe nous remarquons son état de fatigue. Dès le premier échange avec la psychologue, son intonation accompagne ses paroles en montant et descendant comme les « montagnes russes ». Nous apprenons qu'Elena est à nouveau prise d'angoisse, les idées suicidaires « plutôt en finir qu'envisager tout ça » et les pulsions auto-agressives « me mutiler » sont revenues. Elena l'associe au fait de devoir s'occuper de son orientation pour la rentrée prochaine. Si Elena met en avant le soulagement à « court terme » que provoquerait l'acte auto-agressif, nous l'envisageons plutôt comme le fait de s'éprouver

corporellement, d'inscrire sur le corps sa souffrance, comme le fait d'attaquer l'enveloppe corporelle, le Moi-peau, qui n'est pas assez contenant et ne remplit pas ses fonctions de protection. La fragilité narcissique d'Elena serait en lien avec un pare-excitation défaillant. Ce recours à l'acte pourrait aussi venir contenir l'excitation ou comme une adresse à l'autre maternel, comme une « modalité d'aménagement de cette distance relationnelle, inscription sur le corps de cette incapacité fondamentale à se différencier de l'autre dans un mouvement qui ne soit pas acte et rupture » (M. Corcos, C. Lamas, p. 21).

La psychologue clinicienne insiste sur le fait de passer plus de temps avec son père, pour qu'elle puisse expérimenter la séparation, l'éloignement d'avec sa mère. Elena ne s'oppose pas franchement à la psychologue jouant, dans le lien transférentiel, la relation qu'elle a avec sa mère mais elle met en avant que son expérience de séparation dans la ville où elle a commencé ses études a été source d'angoisse. Elle fait le lien entre son angoisse et le fait d'avoir été « éduquée par la peur », notons la craquée verbale, « par la peur » au lieu de « dans la peur ». Si nous comprenons qu'Elena justifie son insécurité face aux autres et au monde par l'éducation qu'elle a reçue, cette éducation lui a été transmise par sa mère, la peur est donc associée à sa mère. Sa mère semble omniprésente, présente auditivement malgré son absence « Quand je sortais à [ville] et même si elle n'était pas derrière moi, j'entendais ce qu'elle pouvait dire ». Elena, en imaginant ce qu'elle pourrait lui dire de façon presque hallucinatoire, la convoque et se sent contrôlée. Cela nous fait penser à une trace sensorielle qui permettrait de rendre présent l'objet absent, comme on le retrouve chez l'enfant et sa capacité d'halluciner le sein.

De façon très ambivalente, alors qu'elle disait au second entretien qu'elle appréciait chez son père ne pas avoir sa mère sur son dos « c'est un endroit où y'a pas ma mère pour me gueuler dessus. Je fais ma vie là-bas ils sont pas chiants », elle peut maintenant dire « je suis heureuse d'être avec ma mère, d'avoir ce lien ». Notons aussi qu'elle précise qu'elle « fait sa vie » (chez son père) alors que « ma vie est ici » quand elle parle de notre région. Elle est consciente qu'il lui est difficile de s'éloigner de sa mère et sourit quand elle parle de sa cousine qui, elle « a réussi à s'éloigner ». Nous comprenons qu'elle ne trouve pas auprès de sa mère le soutien qu'elle espère « elle me pousse et c'est trop », « elle me met la pression » et sa cousine, comme sa mère qui sont source d'étayage, voire d'appui anaclitique, se trouvent vécues sur un mode d'emprise.

Enfin Elena semble être entrée dans une phase d'hypersomnie et elle dit ne vivre « qu'une après-midi ». S'agit-il d'une pulsion de mort, une pulsion vers l'inanité ? Le sommeil comme retour vers l'archaïque, retour dans le ventre de la mère, fantasme qui,

parmi tous les fantasmes originaires, est le plus archaïque : « On peut dire à bon droit qu'avec la naissance est apparue une pulsion consistant à retourner à la vie intra-utérine, qui a été abandonnée, une pulsion de sommeil. Le sommeil est cette sorte de retour dans le ventre maternel » (S. Freud, cité par S. Missonier, 2017, p. 117).

Entretien de restitution

L'entretien commence par une réponse d'Elena qui peut se comprendre comme une craquée verbale, le « c'est pas grave » ne correspondant pas à une des réponses possibles par rapport à ce que nous venions de dire. Quand nous interrogeons Elena sur la façon dont elle s'est sentie pendant l'épreuve, sa réponse « sans plus, normal » est à l'opposé de l'impression que nous avons eu dans le contre-transfert, à savoir qu'elle s'était imaginée en échec. La facilité dont elle parle ne semble pas non plus cohérente avec les planches où elle n'a rien pu dire. Elena finira par dire « on m'a toujours dit quoi faire, je n'ai jamais rien imaginé d'autre » mettant ainsi en évidence la position de toute puissance des adultes et la passivité dans laquelle elle se trouve mais aussi dans laquelle elle se complait. Pour Elena penser c'est choisir, prendre des décisions signifie être responsable de ses choix. Cela s'associe chez elle à la peur de « faire n'importe quoi, de ne pas faire les bons choix ». Si choisir est d'une certaine façon renoncer, nous pouvons penser qu'Elena ne s'imagine pas capable de prendre une décision et ne s'imagine pas non plus y renoncer. Qu'est ce qui se joue dans ce renoncement ? La façon dont elle parle des adultes « les grands » nous semble être celle d'une enfant. Les adultes sont ceux qui savent, ceux à qui elle confère un savoir supérieur au sien. Si elle semble tirer des bénéfices secondaires de laisser les autres choisir pour elle, nous avons tenté de la mettre dans une position plus active, celle d'un sujet désirant.

Nous l'interrogeons sur les manifestations d'angoisse que nous avons relevées au Rorschach et Elena les associe à des cauchemars. Elle dit se réveiller au moment où ce géant s'approche d'elle. Ce cauchemar est répétitif et nous imaginons qu'il s'agit d'une manifestation d'angoisse. Dans l'après-coup de l'entretien, l'association qu'elle propose pour sa référence au sang continue de nous interpeler « la blessure et l'accident ». Nous la mettons en lien avec cette peur qu'Elena évoque quand elle parle de ce monstre difforme et imposant (Planche I) et du géant (planche IV). Nous nous demandons aussi si les animaux « insectes » « oiseaux » de la planche X, réponses données après un choc, ne sont pas aussi en lien avec des manifestations phobiques.

Nous avons cherché à savoir si sa façon d'appréhender les planches pouvait traduire une façon d'être dans la réalité. Nous comprenons qu'Elena a besoin d'un étayage pour se sentir rassurée, étayage qui passe, dans son activité professionnelle, par son frère, et de façon générale par sa famille. Être seule lui est difficile et nous pensons que ses objets internes ne sont pas assez constitués. Elle a pu verbaliser l'importance que représente son frère à ses yeux. Sa relation avec lui semble être une relation anaclitique qui viendrait combler ce qui est fragile. Quand nous l'interrogeons sur la perspective de se retrouver seule pour la reprise de ses études, nous comprenons que l'équilibre est précaire et pourrait être mis en péril si l'objet venait à manquer.

Nous l'interrogeons ensuite sur son fonctionnement qui vise à l'économie, un mode défensif qui lui permet de survivre, de lutter contre ses angoisses, contre ce qui peut se comprendre comme le risque d'effondrement. Elena l'entend comme une restriction intellectuelle « je faisais la moitié [des devoirs] puis le présente comme un mode d'attente, pour être prête en cas d'imprévu. Nous ne l'avons pas interrogée sur ce que pourraient être ces imprévus.

La reprise d'une activité professionnelle l'a fait basculer dans un tout autre état d'esprit « je suis grave plus heureuse ». Cela lui a permis de se sentir valorisée narcissiquement, toutefois cette labilité thymique nous interpelle car elle a pu par le passé avoir une phase où elle sentait mieux avant que l'envie de se mutiler revienne. Dans le dynamisme de ce qui se joue chez Elena, nous devons aussi l'entendre comme un effet thérapeutique du bilan. Elena, dans la démarche qui est la sienne, de compréhension ou de l'intérêt porté à son fonctionnement psychique, s'est saisie de ce qui lui est proposé, se l'approprie et en ressent les effets.

Enfin, nous pensons que le bilan et l'entretien ont aidé Elena à verbaliser, à mettre des mots sur son angoisse, sur sa manière d'être. Dans le transfert, et gardant à l'esprit la façon dont Elena se soumet au désir de l'autre, nous devons prêter davantage d'attention et de réflexion à ne pas donner l'impression d'être une position de supposé-savoir, pour qu'Elena puisse se poser ses questions et trouver ses propres réponses.

Rorschach – Elena

Elena arrive avec quelques minutes de retard au rendez-vous. Nous la recevons avec la psychologue clinicienne qui la suit car sa présence est source d'étayage pour Elena qui est angoissée. Elena s'installe à « sa place sur le canapé ». Nous nous installons à ses côtés et avons demandé à la psychologue de s'asseoir de façon à ce qu'elle ne soit pas face à Elena. Nous lui communiquons la consigne : « Je vais vous montrer dix planches et vous me direz ce à quoi elles vous font penser, ce que vous pouvez imaginer à partir de ces planches ». Nous ajoutons que nous devons entièrement noter ce qui sera dit et que nous allons regarder le temps qui passe mais qu'il n'y a pas de temps à respecter, qu'elle peut manipuler les planches si elle le souhaite.

Planches	Tps	Pos	Réponses	Enquête	Cotation
I	2''	A	1. Je sais pas, un monstre, je sais pas... (hausse les sourcils) Aucune idée.	La tête avec les oreilles (D 16) et les yeux (Ddbl30). Des cornes (D1). Et il est difforme (<i>Où voyez-vous cela ?</i>) Il est imposant.	Gbl FClob+/- A
II	16''	A	2. Y'a rien qui me vient, je sais pas, (silence) (<i>rappel de la consigne</i>). Le rouge, le sang. Je sais pas du tout (le dit en murmurant)	(Le rouge ?) Là (D3 ... Et avec les traits et les tâches là (Dd29). Du sang. C'est tout.	D C Sang
III	9''	A	3. Deux personnes ... ouais ... deux personnes... je sais pas du tout. Y'a rien qui me vient d'autre. Je sais pas. (Sourit)	Deux personnes là et là (<i>Montre les deux côtés de la planche</i>). C'est tout ce que j'avais vu. (<i>Qu'est-ce qui vous fait dire que ce sont des personnes ?</i>) À la fois là on aurait dit le visage (Dd6), là le corps (une partie de Dd22), les bras (Dd30), les pieds (Dd34)	G F+ H Ban

IV	18''	Λ	4. (<i>Prononce en chuchotant</i>) Je sais pas ... Euh ... (Silence) Un géant, je sais pas, j'ai pas trop d'imagination. Je sais pas. (<i>Vous pouvez ne pas savoir</i>)	J'aurais dit la tête (D3), avec le corps (une partie de Dd12), les pieds (D15). Comme il est grand, un géant. (<i>Se mordille les lèvres</i>)	CHOC G FClob+ (H)
V	1''	Λ	5. Un papillon (<i>silence</i>) 6. ou une chauve-souris. Je sais pas quoi d'autre. (<i>Rigole</i>)	Le tout avec les ailes j'aurais dit un papillon, et avec les antennes (D8), Et la chauve-souris car les ailes sont plus grandes que celles du papillon, j'aurais plus dit une chauve-souris.	G F+ A Ban G F+ A Ban
VI	17'	Λ	Y'a rien qui me vient. (<i>Je vous laisse le temps de regarder</i>) Non je ne sais pas (<i>Rigole</i>)	(<i>Vous imaginez quelque chose ?</i>) Non, ça ne me dit rien (<i>sourit</i>)	REFUS
VII	8''	Λ	7. Deux petits anges, (silence) Je sais pas.	La forme du visage fait penser à ça Puis la manière dont ils sont positionnés ... euh ... le fait qu'il n'y a pas plus en bas. (<i>Montre la partie en bas à droite de la planche</i>). On voit rien d'autre que le corps, quoi.	G F- (H)
VIII	6''	Λ	8. Là on dirait des ours. 9. Des montagnes. C'est tout. (<i>Sourit</i>)	(D1) Leur tête avec le corps et les pattes. (<i>Hausse les épaules</i>) La montagne (D4) parce que la couleur et ça monte quoi (<i>Qu'est ce qui monte ?</i>) Comme ça, ça fait un pic. Rép. Add : J'aurais dit des rochers (Dd6), la forme. Des deux côtés. C'est tout (<i>sourit</i>) (Dd F- Élem)	D F+ A D FC+ Pays

IX	22''	Λ	10. Ha ... On dirait comment on appelle ça, comme des pays dans la carte là. Le vert.	(D11) Avec comment c'est dessiné là, des deux côtés.	CHOC D F+/- Géo
X	33''	Λ	(<i>Ses yeux s'ouvrent grand</i>) 11. Là on dirait des insectes (<i>montre</i>) 12. Là aussi (<i>montre</i>) 13. Là je dirais des oiseaux (<i>montre</i>). Sinon après c'est tout.	(D8) Avec leurs antennes et le corps. (D41) Les antennes et le corps. (D40) La manière dont ils se positionnent, on dirait comme si ils étaient sur un arbre.	CHOC D F+/- A D F+/- A D Kan- A

« Les deux qu'elle préfère » :

Planche VII : Les anges, c'est mignon.

Planche VIII : Je sais pas, elle m'inspire le plus. (*Qu'est-ce qu'elle vous inspire ?*) J'arrive plus à imaginer quelque chose, je sais pas.

« Les deux qu'elle aime le moins » :

Planche II : Je sais pas, généralement, le sang c'est pas bien. Je sais pas.

Planche IV : Elle fait peur (*Qu'est-ce qui vous fait peur sur l'image ?*) L'idée du géant imposant.

Nous demandons à Elena comment elle se sent. Elle nous répond « ça va ». Nous la remercions. Nous la sentons perturbée par l'épreuve. Nous lui rappelons qu'il n'y a pas de bonne ou mauvaise réponse, que les planches sont abstraites et que cela peut être difficile d'y mettre des mots.

Psychogramme

T total = 24 min R = 13

	Nombre	%	Moyenne
G / Gbl	6	46	43
D	7	54	44
Dd / Dbl	0	0%	10

	Nombre	%	Moyenne
A / Ad	7 / 0	54	44
H / Hd	1 / 0	7	16
Ban	3		

F+/- = 4 (H) = 2

K = 0 kan = 1 E = 0 FE = 0

CF = 0 FC = 1 C = 1 FClob = 2

CHOC = 3 REFUS = 1 BAN = 3

Formule primaire

	Nombre	%	Moyenne
F	8	61	61
F +	5	78	65
F -	0		

Formule secondaire

	Nombre	%	Moyenne
F	12	92	88
F +	8,5	65	66

Sang = 1 Pays = 1 Géo = 1

RC% = 46 (Moyenne = 35)

Ang % = 7

T.R.I = 0 / 2

Analyse clinique

Nous remarquons qu'Elena n'a pris en main aucune planche. Elle les a simplement regardées, ses mains tenant son foulard contre elle. Le commentaire « je sais pas » vient ponctuer ses réponses et met en évidence un discours limité marqué par une inhibition qu'Elena semble vouloir justifier par une autocritique « j'ai pas trop d'imagination ». Il a aussi été important de prêter attention au comportement d'Elena pendant la passation : son étonnement à la découverte de chaque planche s'est porté sur son visage (haussement de sourcils et d'épaules), son inquiétude face aux réponses qu'elle ne parvenait pas à donner (sourire, murmure, tonalité de sa voix). Les sourires nous sont apparus comme des défenses maniaques antidépressives. Elena a beaucoup regardé la stagiaire psychologue et des relances et des rappels de la consigne ont été nécessaires sans que cela puisse lever l'inhibition. Le pronom « on » a été préférentiellement utilisé pour donner les réponses sous couvert de précautions verbales « on dirait ». Enfin, la phrase « y'a rien qui me vient » prononcée à trois reprises peut s'entendre comme décrivant un mouvement de la planche vers Elena et indiquerait un faible mouvement projectif.

Le protocole de Elena est court (24 min) et contient peu de réponses (R = 13). La productivité réduite renvoie à une attitude défensive ou à un vécu dépressif. Le traitement du matériel a pu se faire directement mais il y a peu de spontanéité et nous avons pu noter des temps de latence plutôt longs ainsi que des chocs à trois planches (IV, IX, X) et un refus planche (VII). Hormis les réponses G % et F+ %, les facteurs se situent en dehors des normes attendues. Dans l'ensemble ce protocole se caractérise par de l'inhibition (nombre de réponses restreint, temps de latence long, refus, les personnages évoqués de façon neutre). Elena a semblé avoir eu de la difficulté à se positionner, à s'affirmer à travers ses réponses.

Concernant les modes d'appréhension, l'abord de la planche se fait majoritairement par des réponses D (D % = 54). Le reste des planches étant exclusivement traité dans leur globalité (G % = 46). Il n'y a donc que deux modes d'appréhension. Dans la dynamique des réponses, nous pouvons remarquer que le choc à la planche 6 est venu modifier la façon dont Elena appréhendait les planches en début de passation : les planches I, III, IV, V, VII sont traitées sur un mode global, les planches VIII, IX, X par un détail. Il y a donc un avant et un après cette planche. Les réponses G, hormis la première sur laquelle nous reviendrons, sont toutes associées à un déterminant formel de bonne qualité ce qui indique de « l'existence d'une adaptation et d'une intégration perceptive de base » ainsi que « de la possibilité de se représenter un objet total, délimité et différencié » (C. Chabert, 2020, p.

140). De plus, les réponses G aux planches I, III, IV sont élaborées témoignant d'un travail de construction et de l'effort pour combiner différentes parties de la planche. Aux planches V et VII, les réponses sont des G simples qui peuvent venir indiquer une passivité face au stimulus.

Les réponses G peuvent constituer un mode d'approche sous-tendu par un conformisme ou du refoulement. Elles peuvent témoigner d'une stabilité d'une image du corps mais aussi d'une difficulté de différenciation entre sujet et objet, hypothèse vers laquelle nous tendrons.

Les réponses D sont associées à plusieurs types de déterminants : à la planche II, la réponse couleur pure traduit une première émergence de l'affect. Si à la planche VIII, la bonne qualité formelle témoigne du maintien du contrôle, les quatre derniers déterminants associés au D sont des F+/- et une Kan -, signes d'un dérapage dans le contrôle.

L'analyse des déterminants indique qu'Elena s'appuie de façon prévalente sur la forme pour créer sa représentation. Le calcul des F indiquent des résultats conforme à la moyenne attendue : F% = 61 (M= 61), F+% = 77 (M= 65). Le F+% élevé témoigne d'une attitude défensive et d'une mise à distance des affects. Quand l'affect émerge nous constatons que le F% élargi = 92 (M = 88) augmente considérablement, alors que le F+% élargi = 65 (M = 66) baisse ce qui indique qu'Elena se raccroche à la forme pour contrôler l'affect mais que ce contrôle ne fait pas intervenir une bonne qualité formelle et n'est donc pas opérant. Le rapport au réel est fragile. Le nombre élevé de réponses formelles montre un contrôle important et indique une faible participation de l'imagination. Nous pensons qu'il pourrait s'agir d'un « mode opératoire qui comble le manque d'épaisseur et d'élaboration psychique par un surinvestissement de la réalité » (C. Chabert, 2020, p. 151).

Concernant **les contenus**, A est élevé A%= 54 (M = 44) et H est faible H%= 7 (M = 16). Ces deux nombres interrogent sur la capacité adaptative d'Elena, d'un côté une image adaptative stéréotypée avec les réponses A et de l'autre une faible capacité de socialisation, les réponses humaines indiquant comment les relations interpersonnelles sont investies. Le nombre de réponses pour des humains imaginaires (H) « géant » (planche IV) et « anges » (planche VII) est plus élevé que le nombre de réponses humaines ce qui est un autre signe d'une socialisation affectée.

Concernant **les facteurs de la dynamique** du protocole : ce qui interpelle est l'absence de réponse K. Ceci pourrait témoigner de l'absence de projection dans les réponses, une mauvaise qualité de la représentation de soi et une absence d'investissement objectif qui laisse entrevoir des difficultés interpersonnelles. Cela semble aussi révéler une incapacité à s'appuyer sur les ressources internes. De plus, les déterminants sensoriels

donnent des informations concernant la façon dont le sujet exprime sa vie émotionnelle. Dans ce protocole, nous retrouvons peu de réponses qui intègrent les caractéristiques sensorielles du matériel. Les occurrences de la couleur sont aux planches II et VIII. À la planche VII, la couleur est simplement nommée. Le RC est élevé (46 % moyenne 35) et indique une forte réactivité aux stimulations émotionnelles, à l'environnement. Le T.R.I = 0 / 2, le sujet est donc dit extratentif, l'excitabilité affective n'est pas pondérée dans la réalité.

Dès la première planche, l'anxiété apparaît (réponse FClob) mais elle reste relativement contenue par la qualité formelle (F+/-). L'affect fait irruption à la planche II sans contrôle (réponse C pure). À la planche III, Elena va reprendre le contrôle en proposant une réponse G, de bonne qualité formelle et stéréotypée. Le choc de la planche IV se manifeste par une manifestation massive d'angoisse (Clob) de bonne qualité formelle. À partir de la planche VI, et malgré la tentative de reprise de la planche VII, nous observons un délitement. Le refus à la planche VI est la preuve de l'incapacité à faire face à l'émergence de la pulsion. Les planches pastel sollicitent une forme de régression et les deux chocs répétitifs aux planches IX et X montrent qu'Elena est submergée par le stimulus. Ces deux dernières planches sont associées à des formes vagues et sont le signe d'un discernement insuffisant.

Analyse planche par planche

Planche I – Confrontée à cette première planche Elena entre rapidement dans la planche, par une première tendance refus « je sais pas ». La planche renvoie à la relation pré-génitale à la mère (C. Chabert, 1983, p. 52). À l'enquête, la dimension de puissance (« il est imposant ») de l'imgo maternelle est mise en avant, associée à manifestation d'angoisse (Clob). Les lacunes intermaculaires sont identifiées et décrites comme des yeux. La focalisation sur ces lacunes traduit une représentation parcellaire (C. Chabert et al., 2020, p. 108) mais pose d'emblée la problématique du manque, de la faille. Le monstre est difforme ce qui renvoie à un flou des limites. A l'enquête, nous remarquons que Elena s'attache aux détails pour construire une G élaborée.

Planche II - Après un temps de latence plus long, Elena entre dans la planche par une tendance refus « je sais pas ». Après un silence et une relance de la stagiaire psychologue, Elena donne une réponse couleur « le rouge » qu'elle associe de façon analogique au sang. La planche est abordée par la centration sur le D3 et le mécanisme d'isolation permet de contourner la problématique de castration sollicitée par le Dbl. Elena est impactée et

envahie par la couleur (réponse C pure). De plus, à l'enquête, les tâches rouges (Dd29) sont aussi relevées, tâches qui « renforcent le vécu destructeur d'effraction de l'intérieur du corps » (C. Chabert et al., 2020, p. 109). À l'épreuve des choix, la justification est teintée de culpabilité « le sang, c'est pas bien », mais aussi d'immatunité.

Planche III – L'entrée dans la planche se fait directement. Elena évoque « des personnes », et ne fait pas de choix sexué sur ces personnes. Elle construit une G élaborée.

Planche IV – Le temps de latence est plus long (choc) ajouté à de nombreux commentaires qui évoquent la massivité de l'affect ressenti par Elena (FClob), face à laquelle elle se positionne de façon passive. La planche renvoie à une image de puissance « il est grand, un géant » associé à un déterminant formel de bonne qualité. La puissance phallique est associée à une image masculine. Elena construit une G élaborée. Le symbolisme vient traduire l'angoisse de castration. Le choc à cette planche vient faire écho au « monstre imposant » de la planche I et fait référence à des représentations prégénitales inquiétantes.

La **planche V** de par sa forme compacte, « appelle fortement à l'unité corporelle et psychique » (C. Chabert et al., 2020, p. 108). L'identité de soi est donc unifiée et non éclatée. Les réponses « chauve-souris » ou « papillon » font partie des banalités.

Planche VI – Cette planche sollicite le symbolisme sexuel, et Elena n'a pas pu donner de réponse (Refus). Il semble que la massivité de l'affect soit venue submerger Elena ce qui va dans le sens de difficulté dans l'identité sexuelle.

Planche VII – La sollicitation latente de la planche renvoie au féminin et au maternel. Elena en apportant la réponse « des petits anges » ne sexue pas sa représentation.

La planche VIII ouvre les planches pastel qui induisent une régression. « Ça monte. Ça fait un pic » pourrait s'entendre comme une référence phallique et une émergence pulsionnelle. Il y a une référence à la couleur sans qu'elle soit nommée et la couleur est contrôlée par la forme. La réponse additionnelle « j'aurais dit des rochers » vient interroger la consistance, la solidité du contenant psychique et la référence minérale peut renvoyer à un vécu de carence.

Planche IX – L'entrée dans cette planche est marquée par un choc. Les réponses Géographie coté F+/- de par le flou de la projection évoquée par Elena, sont connotées d'un caractère régressif.

Planche X – L'entrée dans cette planche est marquée par un choc. Cette planche « peut mettre particulièrement à l'épreuve les capacités d'unification de l'image corporelle, son éparpillement perceptif trouvant un écho douloureux dans l'angoisse de morcellement des sujets » (C. Chabert, et al., 2020, p. 118). Elena propose 3 réponses D à cette planche, réponses marquées par des précautions verbales « on dirait » et « je dirais ».

TAT – Elena

Planche 1

12''. Euh ... C'est un enfant qui essaie de réfléchir à comment, non Il boude, je sais pas Il attend son prof de violon. Je sais pas. (*Regarde la stagiaire psychologue*)

Planche 2

9''. Une famille qui attend le mari il finisse de travailler pour aller à la messe, je dirais. (*Regarde la stagiaire psychologue. Soupire*). (*Souhaitez-vous continuer l'histoire ?*) Je sais pas.

Planche 3 BM

41''. (*Bouge les doigts dans ses mains jointes*) On dirait une femme qui après une dispute elle s'est écroulée et elle pleure par terre. C'est tout.

Planche 4

15''. Une femme qui essaie de retenir son mari après une dispute je dirais (Silence) (*Pourquoi une dispute ?*) Je sais pas.

Planche 5

3''. J'ai pas trop d'imagination sur celle-là. (*Regarde la stagiaire psychologue et sourit*).

Planche 6 GF

26''. On dirait une femme qui est surprise par son mari violent ou une employée intimidée par son patron.

Planche 7 GF

26''. Une femme qui passe du temps avec sa fille en lisant. (*Qu'est-ce qu'elle lui lit ?*) Un conte pour enfant.

Planche 9 GF

20''. On dirait une femme qui se cache derrière un arbre pour échapper à une femme furieuse car elle a dû lui faire quelque chose. Je sais pas après.

Planche 10

24''. Deux hommes qui s'aiment, je sais pas. Ils se cachent sûrement pour pas qu'on les voyent.

Planche 11

15''. (*Lève les sourcils d'étonnement*). Ça, je sais pas. (*Sourit*) Je sais pas (*Fait non de la tête*).

Planche 12 BG

16''. Je dirais c'est un endroit paisible où les gens viennent pêcher ou se baigner. (*Regarde quand j'écris*) Je sais pas.

Planche 13 B

20''. (*Touche ses bracelets*) Je dirais que c'est un enfant qui attend quand ses parents rentrent du travail. Il a l'air soucieux comme si quelque chose était arrivé dans sa journée. C'est tout. (*Regarde la psychologue stagiaire et sourit*)

Planche 13 MF

32''. (*Met ses doigts près de sa bouche*) Je sais pas trop, j'arrive pas à voir une histoire.

Planche 19

26''. Je dirais un enfant le soir, il voit par la fenêtre des ombres, du coup il a peur. (*Regarde la stagiaire psychologue*)

Planche 16

2''. (*S'étonne en haussant les sourcils*) Y'a rien. Je sais pas. (*Fait non de la tête*)

Temps total = 19 minutes

Nous remercions Elena et lui demandons comment elle se sent. Elle répond « bien » en haussant les épaules. Nous avons à l'esprit une impression, depuis la passation du Rorschach, qui est qu'Elena puisse avoir un sentiment d'échec. À ce moment-là, la psychologue lui dit qu'il est possible qu'elle imagine une histoire plus tard, que quelque chose lui viendra plus tard et qu'elle voudra nous en faire part. Elle ajoute que se raconter une histoire permet de créer des choses, comme dans un rêve. Elle la remercie de nous avoir aidées à réfléchir.

Cotation planche par planche

Planche 1

Elena entre dans la planche par une hésitation (A3-1) et décrit l'attitude du personnage non sexué et anonyme (CI-2) en se basant sur le stimulus (A1-1) avant de revenir sur sa proposition (annulation A3-1) et de faire une proposition dont l'accent est porté sur le conflit intrapersonnel (A2-4) sans en préciser les motifs (CI-2). Elena met en scène un conflit interpersonnel en introduisant un personnage non figurant sur l'image (B1-2). Le récit se termine sur un refus (CI-1) et une manifestation motrice (D1).

Planche 2

Après une entrée directe dans la planche (B2-1), l'accent est porté sur les relations interpersonnelles « famille » (B1-1). Seul « le mari est évoqué. Nous notons un trouble de la syntaxe (E4-1 : « le mari il finisse ») puis l'accent est porté sur le factuel (CF-1) suivi d'une précaution verbale (A3-1). Le récit se termine par une manifestation motrice (D1) et

émotionnelle (D2). La psychologue stagiaire essaie de relancer Elena (CI-3) mais cette relance ne fait que renforcer l'inhibition (CI-1).

Planche 3 BM

Après un temps de la latence long (CI-1, équivalant choc) et une manifestation motrice (D1), Elena entre dans la planche par une précaution verbale (A3-1), Elena décrit le personnage de façon anonyme (CI-2) en portant l'accent sur les relations interpersonnelles « dispute » (B1-1) et l'évocation d'une posture signifiante d'affect (CN-5) « elle s'est écroulée ». Nous notons la craquée verbale (E4-1) « qui après une dispute elle s'est écroulée », suivie d'un affect fort « pleure » (B2-2) et un attachement au détail (A1-1) Le récit se termine par un refus (CI-1).

Planche 4

L'entrée dans la planche se fait de façon directe (B2-1) et l'accent est mis sur les relations interpersonnelles (B1-1) et les désirs contradictoires « retenir », « dispute » (B2-4), suivi d'une précaution verbale (A3-1), d'un silence (CI-1) La psychologue stagiaire tente de remobiliser Elena (CI-3) mais cela ne fera que renforcer l'inhibition (CI-1). Notons que la personne en arrière-plan n'est pas mentionnée (E1-1).

Planche 5

Dans une adresse à la stagiaire psychologue (D3) Elena met en avant son incapacité à imaginer un récit en s'auto-critiquant (D3 et CI-1).

Planche 6 GF

Après un temps de latence plus long (CI-1), Elena entre dans le récit par une précaution verbale (A3-1) et l'accent est mis sur les relations interpersonnelles (B1-1) avec l'expression d'un affect « surprise » (B1-3) et l'expression d'une agressivité « violent » (E2-3). Puis Elena hésite avec une autre interprétation (A3-1) où l'accent est mis à nouveau sur les relations interpersonnelles « employée » « patron » (B1-1) avec l'expression d'un affect « intimidée » (B1-3). Le motif du conflit n'est pas précisé (CI-2).

Planche 7 GF

Après un temps de latence long (CI-1), l'entrée dans la planche se fait de façon directe (B2-1). Le personnage est introduit de façon anonyme (CI-2). L'accent est mis sur les relations interpersonnelles (B1-1) en portant l'accent sur le faire (CF-1). La psychologue stagiaire choisit d'intervenir (CI-3), mais cela ne permet de relancer l'élaboration que brièvement. Nous notons que le personnage dans les bras de la petite fille n'est pas mentionné (E1-1).

Planche 9 GF

Après un temps de latence long (CI-1), l'entrée dans la planche se fait par une précaution verbale (A3-1). Malgré l'anonymat des personnages (CI-2) Elena déploie un récit quelque peu dramatisé où l'accent est mis sur l'action « se cache » en lien avec un d'affect fort (B2-3). Le motif du conflit est vague mais est le mauvais objet (E2-2). Le récit se termine par un refus (CI-1).

Planche 10

Après un temps de latence long (CI-1), l'entrée dans la planche se fait par l'évocation d'une relation érotisée (B3-2) malgré l'anonymat des personnages (CI-2) aussitôt suivi d'un refus (CI-1). S'ensuit une explication qui se termine par d'une craquée verbale (E4-1).

Planche 11

Après une manifestation émotionnelle (D2) Elena ne peut s'engager dans le récit (CI-1), suivi d'une nouvelle manifestation émotionnelle (D2), d'un refus (CI-1) et d'une manifestation motrice (D1).

Planche 12 BG

L'entrée dans la planche se fait par une précaution verbale (A3-1). Elena situe son récit dans un « endroit paisible » avec l'ajout de personnages anonymes (CI-2) non figurants sur l'image (B1-2). Le récit se finit sur une manifestation motrice (D1) et un refus (CI-1).

Planche 13 B

Après une manifestation motrice (D1), Elena entre dans la planche par une précaution verbale (A3-1). L'accent est mis sur la relation interpersonnelle (B1-1) entre un personnage anonyme (CI-2) et l'ajout de personnages non figurants sur l'image (B1-2). Sous couvert d'une nouvelle précaution verbale « il a l'air » (A3-1), Elena met en avant un affect « soucieux » (B1-3) avec une justification. Le récit se termine par un refus « c'est tout » (CI-1) et une manifestation émotionnelle (D2).

Planche 13 MF

Après un temps de latence long (CI-1) et d'une manifestation motrice (D1), Elena ne parvient pas à entrer dans le récit (CI-1) qu'elle justifie par une incapacité à « voir » (CL-2).

Planche 19

Après un temps de latence long (CI-1) et d'une précaution verbale (A3-1), Elena ajoute un personnage non figurant sur l'image (B1-2) et d'une précision temporelle « le soir » (A1-2). L'accent est porté sur ce que voit le personnage (CF-1), où le mauvais objet est évoqué (E2-2) suivi d'un affect (B1-3). Le récit se finit sur une manifestation motrice (D1).

Planche 16

Après une manifestation émotionnelle (D2) Elena met en avant un attachement au détail perceptif « y'a rien » (CF-2) et ne peut s'engager dans le récit (CI-1). L'ensemble se finit par une manifestation motrice (D1).

Analyse planche par planche

Planche 1

Dans un récit très restreint, la problématique d'impuissance liée à l'immaturité fonctionnelle est rapidement refoulée « réfléchir à comment, non » pour mettre en avant un affect de frustration « il boude ». La deuxième partie de la phrase permet d'annuler le représentant pulsionnel de la première partie du récit et « cela s'inscrit dans un mouvement d'aller-retour entre expression pulsionnelle et défense, l'annulation représentant le pôle défensif » (F. Brelet-Foulard, C. Chabert, 1990, p. 72). Cet affect n'est pas lié à sa représentation. L'introduction du « prof de violon » symbolise l'appel à la figure paternelle. L'angoisse de castration est reconnue.

Planche 2

Elena, à la limite du refus, ne parvient pas à trianguler les relations « le mari » car les deux femmes qui ne sont pas clairement identifiées et cela traduit potentiellement des désirs incestueux. On ne sait pas laquelle des deux femmes est mariée avec l'homme, il s'agit d'une « famille ». La problématique œdipienne n'est pas abordée tant l'inhibition est massive. La triangulation œdipienne n'est donc pas structurante. D'un point de vue économique, l'émergence pulsionnelle est figée et le désir inconscient est contre-investi par « la messe » qui permet de le maintenir refoulé.

Planche 3 BM

Le contenu latent renvoie à la position dépressive. Le vécu est relié à la posture. L'affect signifié par la posture est lié à la représentation. Nous ne savons pas qui est l'autre personne de la dispute. Dans un récit très restrictif, la problématique de perte suscitée par la planche est toutefois rapidement refoulée. « Cette posture corporelle témoigne du mouvement d'effondrement psychique suscité par les sollicitations latentes dépressives de la planche, elle permet dans un registre narcissique de traduire physiquement un affect qui ne peut s'exprimer conflictuellement sur le plan psychique » (F. Camps, G. Malle, 2020, p. 133). Elena ne parle pas de l'objet au sol (coté D), mais cet objet n'étant pas souvent évoqué, nous ne parlerons pas de scotome ici.

Planche 4

L'ambivalence pulsionnelle à laquelle renvoie le contenu latent de la planche est traitée mais ne peut se déployer du fait de l'inhibition. Le récit est très peu conflictualisé et le troisième personnage est scotomisé. Le récit très restrictif peut s'expliquer par un désir de mettre à distance le conflit. Nous notons la persévération avec la répétition du mot « dispute » déjà présent à la planche précédente.

Planche 5

Elena ne parvient pas à faire un récit sur le contenu manifeste qui lui aurait permis de traiter le contenu latent en lien avec l'image maternelle séductrice et interdiciatrice. La vie fantasmatique ne peut pas se déployer. « Les mouvements ambivalents, plus archaïques, associées à l'angoisse de perdre l'amour de l'objet » (F. Brelet-Foulard, C. Chabert, 1990, p. 46) sont activés. Chez Elena ce retour vers l'archaïque la déstabilise au point qu'elle ne peut rien en dire.

Planche 6 GF

La séduction sexuelle habituellement convoquée à cette planche laisse place à des pulsions agressives attribuées à la figure masculine. Les adjectifs « surprise » et « intimidée » sont le signe que les affects sont mis en avant mais ne sont pas liés à des représentations. Des représentations refoulées peuvent donc être porteuses « d'un fort investissement libidinal et frappées d'interdits par l'instance surmoïque » (F. Brelet-Foulard, C. Chabert, 1990, p. 83). L'affect est investi et permet de ne pas parler de la représentation érotisée ou agressive.

Planche 7 GF

Il s'agit « d'une femme » et non d'une mère qui lit avec sa fille. Le conflit entre la mère et la fille est traité sur le mode du refus. L'ambivalence de la relation à la mère est occultée, et le recours au factuel est privilégié. Il n'y a pas d'identification à la mère. La confrontation à l'image maternelle est évitée.

Planche 9 GF

Sous couvert d'anonymat des personnages, la rivalité entre les deux femmes est mise en évidence, la deuxième femme apparaît comme persécutrice, c'est celle à laquelle il faut échapper, elle représente le mauvais objet. Le motif du conflit est teinté de culpabilité.

Planche 10

La relation libidinale entre les deux personnages est traitée sous un versant homosexuel. Il semblerait que cette relation soit interdite. Le fantasme érotique qui envahit Elena doit aussitôt être mis à distance par la persévération du verbe « se cacher » déjà présent à la planche précédente et la désorganisation du discours (craquée verbale).

Planche 11

Dans son contenu latent, la planche appelle à la régression, contre laquelle Elena lutte comme en témoigne le refus et les nombreuses manifestations motrices. Nous pouvons penser qu'un vécu d'impuissance se réactive ici. Comme à la planche 5, cette planche convoque des mouvements régressifs qu'Elena ne parvient pas à symboliser.

Planche 12 BG

Cette planche renvoie à l'absence et l'ajout de personnages anonymes permet de lutter contre le vide. Ils ne sont pas conflictualisés.

Planche 13 B

Le récit qu'Elena propose met en scène l'absence des objets étayants. La problématique de la solitude est donc évoquée. Dans un mouvement de persévération, comme l'enfant à la planche 1 qui attendait son professeur de violon, l'enfant passif attend ici ses parents. Elena invente des retrouvailles qui viennent lutter contre l'angoisse de perdre l'amour de l'objet. L'enfant semble exclu du couple parental et ainsi s'exprime l'angoisse de castration.

Planche 13 MF

La question de la sexualité et de l'agressivité est complètement éludée. Elena ne peut les traiter et évite la confrontation par l'inhibition. L'attachement à ce qui doit être vu « j'arrive pas à voir » ne permet pas à Elena de déployer sa vie fantasmatique. Dans cette dénégation est mise en avant la non représentation. La dépendance aux objets externes est aussi mise en avant. La problématique dépressive n'est ni abordée, ni vraisemblablement abordable.

Planche 19

Cette planche renvoie habituellement à l'imgo maternelle. Par un récit très restreint, Elena met en avant un extérieur menaçant « des ombres » et un affect de peur qui est associé à ces ombres. Par ce récit, les limites entre l'intérieur et l'extérieur semblent poreuses.

Planche 16

L'absence de stimulus rend la création d'une histoire encore plus difficile pour Elena qui ne peut s'appuyer sur ses ressources internes pour proposer un récit faute d'étayage de la réalité externe. Cette planche est la dernière et ajoute donc à la problématique de séparation.

Synthèse

Tout comme ce fut le cas pour la passation du Rorschach Elena a gardé le matériel à distance et n'a pas touché les planches. Les adresses à la stagiaire psychologue ont été nombreuses (regards et sourires) témoignant d'une recherche d'étayage et les tentatives pour relancer le récit ou lever l'inhibition n'ont pas été fructueuses. Il a aussi été important de noter les nombreuses manifestations motrices (haussement d'épaules, de sourcils, mouvement des doigts) qui indiquent l'anxiété et un passage par le corps des affects (procédés de type D).

Le protocole est restreint, tant dans la durée que dans le contenu de la passation, les réponses attestant d'un manque d'élaboration. Il comporte aussi huit chocs et quatre refus (planches 5, 11, 13MF et 16). L'ensemble des récits est inhibé comme en témoigne le nombre élevé de procédés CI-1. La façon d'entrer dans les planches peut indiquer une forme de persévération (« une femme » et « je dirais »). Elena ne parvient pas toujours à s'appuyer sur le contenu manifeste pour traiter le contenu latent. Tout déploiement fantasmatique et pulsionnel semble être abrasé. Les personnages sont souvent présentés de façon anonyme et nous relevons un scotome du personnage de la planche 4. Les relations interpersonnelles sont aussi évoquées sous le signe du conflit « dispute » (planches 3 et 4) « mari violent » (planche 6 GF) et « échapper à une femme furieuse » (planche 9GF). Cet aspect du protocole vient faire écho aux remarques que nous avons pu faire concernant les indices de socialisation du Rorschach et viendrait signer un trait phobique chez Elena. Les planches 11 et 16, « dont l'absence de représentation humaine invite le sujet à chercher un support identificatoire en recourant à ses objets internes » (M. Emmanuelli, C. Azoulay, 2009, p. 211), rendent compte de la difficulté pour Elena de recourir à ses objets internes.

Au-delà de la prévalence de l'inhibition et des procédés de la série CI, le protocole d'Elena se caractérise aussi par un nombre important de procédés de type D à la fois dans une recherche d'étayage et dans une manifestation de l'expression corporelle. Nous relevons aussi des procédés de la série B et plus particulièrement ceux du type B1 qui traduisent le maintien de l'investissement de la relation. Nous pensons que l'utilisation de ces procédés labiles signe une fonction antidépressive. Il existe aussi une utilisation fréquente de procédés rigides (A3-1), en rapport avec le doute, qui témoigne d'une défense contre les émergences pulsionnelles. Tout cela contribue à abraser l'expression fantasmatique. Enfin, la présence de quelques procédés de la série E peut être le signe d'une souplesse dans le fonctionnement psychique. Ils ne sont pas assez récurrents pour être le signe d'une désorganisation de la pensée.

Nous porterons notre attention sur la fonction de l'inhibition : doit-elle se voir comme un signe dépressif, comme une défense dans une problématique œdipienne ou psychotique ? Nous adopterons donc une approche différentielle pour mieux en saisir le sens. De manière générale, l'inhibition fait partie intégrante de la latence en maintenant les pulsions à l'état de veille, elle n'est donc pas pathologique mais le devient « lorsqu'elle est reliée à une angoisse dont elle cherche à épargner le moi. Elle prend alors la valeur d'un symptôme qui permet l'évitement d'un conflit » (C. Azoulay, 2015, p. 56). Trop massive, elle est le signe d'un fonctionnement psychique où les instances se sont structurées comme un barrage à défaut de digues et où le flot pulsionnel se tarit (M. Dessons, 2020).

Dans le cadre d'une névrose, l'inhibition permet de lutter contre l'angoisse de castration : les mouvements libidinaux sont conservés, les situations sont dramatisées, et les mécanismes de déplacement et de refoulement sont présents. Dans le cas de défenses phobiques l'évocation au Rorschach de représentations anxiogènes (monstre, géant, insectes) peuvent chez Elena être le signe d'un déplacement. Dans une organisation limite l'inhibition se caractérise par la fixation à la réalité de la planche neutralisant ainsi les émergences pulsionnelles. Elle révèle aussi « un vide idéatif difficile à combler sinon par le recours à des images dont la dimension réaliste est dominante » (C. Chabert, 1983, p. 237) et, chez Elena, la question de la réalité interne se pose donc. Enfin, dans un registre psychotique, les protocoles dits inhibés se caractérisent par une production faible sur le plan qualitatif et quantitatif, par un mode d'appréhension formelle et un placage des réponses (F+ % et banalités élevées) et enfin par une absence de réponses K au profit d'un surinvestissement formel. Nous retrouvons ces traits psychotiques dans le protocole d'Elena sans toutefois avoir de réponses humaines ou animales fragmentées ou morcelées. Nous ne relevons pas non plus d'indices de discontinuité.

Procédés d'élaboration du discours

<p><u>Série A rigidité</u></p> <p>A1 – Référence à la réalité externe A1-1 : Description avec attachement aux détails, avec ou sans justification de l'interprétation A1-2 : Précision temporelles, spatiales, chiffrées A1-3 : Référence sociale, au sens commun A1-4 : Référence littéraires, culturelles</p> <p>A2 – Investissement de la réalité interne A2-1 : Recours au fictif, au rêve A2-2 : Intellectualisation A2-3 : Dénégation A2-4 : Accent porté sur les conflits intrapersonnels – Aller-retour entre expression pulsionnelle et défense</p> <p>A3 – Procédés obsessionnels A3-1 : Doute : précautions verbales, hésitation entre interprétations différentes, remâchage A3-2 : Annulation A3-3 : Formation réactionnelle A3-4 : Isolation entre représentations ou entre représentation et affect – Affects minimisés</p> <p><u>Série B Labilité</u></p> <p>B1- Investissement de la relation B1-1 : Accent porté sur les relations interpersonnelles, mise en dialogue B1-2 : Introduction d'un personnage non figurant sur l'image B1-3 : Expression d'affects</p> <p>B2 – Dramatisation B2-1 : Entrée directe dans l'expression, exclamations, digressions, références et / ou commentaires personnels, théâtralisme, histoires à rebondissements B2-2 : Affects forts ou exagérés B2-3 : Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige B2-4 : Représentations et / ou affects contrastés – aller-retour entre désirs contradictoires</p> <p>B3 – Procédés hystériques B3-1 : Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations B3-2 : Erotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction B3-3 : Labilité dans les identifications</p> <p><u>Série C – évitement</u></p> <p>CI – Inhibition CI-1 : Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ ou silences importants intra-récits, tendance refus, refus) CI-2 : Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages CI-3 : Nécessité de poser des questions</p> <p>CF – Accrochage à la réalité externe CF-1 : Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire – référence plaquée à la réalité externe CF-2 : Attachement aux détails concrets, aux détails perceptifs CF-3 : Affects de circonstance, références à des normes extérieures.</p> <p>CL – Attachement aux limites CL-1 : Fragilité des frontières dedans dehors (entre narrateur / personnage, entre sujet/objet, entre réalité interne/ réalité externe...) CL-2 : Insistance sur les limites et les contours (+ ou – perméables) CL-3 : Accent porté sur la fonction d'étayage (+/-) CL-4 : Discontinuité des modes de fonctionnement (interne / externe, perceptif / symbolique, concret, abstrait ...)</p>	<p><u>Série A - Rigidité</u></p> <p>A1 – A1-1 → 2 A1-2 → 1 A1-3 → 0 A1-4 → 0</p> <p>A2 – A2-1 → 0 A2-2 → 0 A2-3 → 0 A2-4 → 1</p> <p>A3 – A3-1 → 12 A3-2 → 0 A3-3 → 0 A3-4 → 0</p> <p><u>Série B Labilité</u></p> <p>B1 – B1-1 → 7 B1-2 → 4 B1-3 → 4</p> <p>B2 – B2-1 → 2 B2-2 → 1 B2-3 → 1 B2-4 → 0</p> <p>B3 – B3-1 → 0 B3-2 → 1 B3-3 → 0</p> <p><u>Série C – Évitement</u></p> <p>CI – CI-1 → 21 CI-2 → 6 CI-3 → 3</p> <p>CF – CF-1 → 2 CF-2 → 1 CF-3 → 0</p> <p>CL – CL-1 → 0 CL-2 → 1 CL-3 → 0 CL-4 → 0</p>
--	---

<p>CN – Centration narcissique CN-1 : Accent porté sur l'éprouvé subjectif – références autocentrées, autosuffisance CN-2 : Accent porté sur la sensorialité, sensibilité aux contrastes CN-3 : Détails narcissiques à valence positive ou négative, idéalisation (+/-) CN-4 : Relations spéculaires CN-5 : Mise en tableau – Affect-titre – Posture signifiante d'affects</p>	<p>CN – CN-1 → 0 CN-2 → 0 CN-3 → 0 CN-4 → 0 CN-5 → 1</p>
<p>CM - (Hypo)manie CM-1 : Exaltation et emballement des affects et des représentations (élation) CM-2 : Hyper-instabilité des identifications et des objets CM-3 : Fabulations CM-4 : Pirouette, clin d'œil, ironie, humour CM-5 : Associations par contiguïté, coq-à-l'âne</p>	<p><u>CM - (Hypo)manie</u> CM-1 → 0 CM-2 → 0 CM-3 → 0 CM-4 → 0 CM-5 → 0</p>
<p><u>Série D – Manifestations hors narration</u> D1 : Manifestations motrices (+ ou -), mimiques, gestes, postures, etc ... D2 : Manifestations émotionnelles, rires, larmes, rougeurs, tremblements, soupirs, etc, D3 : Adresses directes au clinicien, interpellations appels, critiques, impatience ironie, etc...</p>	<p><u>Série D – Manifestations hors narration</u> D1 → 9 D2 → 5 D3 → 3</p>
<p><u>Série E – émergence du processus primaire désorganisation des repères identitaires et objectaux</u></p>	<p><u>Série E – Émergence du processus primaire</u></p>
<p>E1 - Altération de la perception E1-1 : Scotome d'objet manifeste E1-2 : Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire E1-3 : Perception sensorielle - Fausses perceptions</p>	<p>E1 – E1-1 → 2 E1-2 → 0 E1-3 → 0</p>
<p>E2 - Massivité de la projection E2-1 : Inadéquation du thème au stimulus – persévération E2-2 - Recherche abstraite de l'intentionnalité de l'image, évocation du mauvais objet E2-3 : Expression d'affects et / ou de représentations massifs – Expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive – inadéquation affects / représentations</p>	<p>E2 – E2-1 → 0 E2-2 → 2 E2-3 → 1</p>
<p>E3 – Désorganisation des repères identitaires et objectaux. E3-1 : Confusion des identités – télescopage des rôles E3-2 : Instabilité des objets E3-3 : Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique E3-4 : Perception d'objets détériorés ou de personnages malades – mages de corps malformés.</p>	<p>E3 – E3-1 → 0 E3-2 → 0 E3-3 → 0 E3-4 → 0</p>
<p>E4- Altération du discours E4-1 : Troubles de la syntaxe, craquées verbales E4-2 : Indétermination, flou du discours E4-3 : Associations courtes E4-4 : Symbolisme hermétique</p>	<p>E4 – E4-1 → 3 E4-2 → 0 E4-3 → 0 E4-4 → 0</p>

*Normes du Rorschach issues d'une population française
d'adolescents et de jeunes adultes de 13 à 24 ans^a*

R	26				
G %	43	F %	61	H %	16
D %	44	F % élargi	88	H % élargi	20
Dd %	10				
Dbl %	3	F+ %	65	A %	44
(Dbl I % ^a)	9	F+ % élargi	66	A % élargi	47
RC %	35				

EMMANUELLI M., AZOULAY C. (2009), *Pratique des épreuves projectives à l'adolescence*, Paris, Dunod, p. 364.

Feuille d'analyse des procédés du discours TAT

CHABERT, C., LOUËT, E., AZOULAY, C., VERDON, B. (2020), *Manuel du Rorschach et du TAT : Interprétation psychanalytique*, Paris, Dunod, p. 225-226.

Feuille d'analyse des procédés du discours TAT (2020)

Série A Rigidité	Série B Labilité	Série C Évitement	Série D Manifestations hors narration	Série E Émergences du processus primaire
<p>A1 – Référence à la réalité externe A1-1: Description avec précision des détails, avec ou sans justification de l'interprétation A1-2: Précisions temporelles, spatiales, chiffrées A1-3: Références sociales, au sens commun et à la morale A1-4: Références littéraires, culturelles</p> <p>A2 – Investissement de la réalité interne A2-1: Recours au fictif, au rêve A2-2: Intellectualisation A2-3: Dénégation A2-4: Accent porté sur les conflits intra-personnels – Aller/retour entre l'expression pulsionnelle et la défense</p>	<p>B1 – Investissement de la relation B1-1: Accent porté sur les relations interpersonnelles, mise en dialogue B1-2: Introduction de personnages non figurant sur l'image B1-3: Expression d'affects</p> <p>B2 – Dramatisation B2-1: – Entrée directe dans l'expression, exclamations, digressions – Références et/ou commentaires personnels – Théâtralisme, histoires à rebondissements B2-2: Affects forts ou exagérés B2-3: Représentations d'actions associées ou non à des états émotionnels de peur, de catastrophe, de vertige... B2-4: Représentations et/ou affects contrastés – Aller/retour entre désirs contradictoires</p>	<p>CI – Inhibition CI-1: Tendance générale à la restriction (temps de latence long et/ou silences importants intra-récits, tendance refus, refus) CI-2: Motifs des conflits non précisés, banalisation, anonymat des personnages CI-3: Nécessité de poser des questions</p> <p>CF – Accrochage à la réalité externe CF-1: Accent porté sur le quotidien, le factuel, le faire – Référence plaquée à la réalité externe CF-2: Attachement aux détails concrets, aux détails perceptifs CF-3: Affects de circonstance, références à des normes extérieures</p> <p>CL – Attachement aux limites CL-1: Fragilité des frontières dedans dehors (entre narrateur/personnages, entre sujet/objet, entre réalité interne/réalité externe...) CL-2: Insistance sur les limites et les contours (+ ou – perméables)</p>	<p>D1 – Manifestations motrices (+ ou –) Mimiques, gestes, postures, etc.</p> <p>D2 – Manifestations émotionnelles Rires, larmes, rougeurs, tremblements, soupirs, etc.</p> <p>D3 – Adresses directes au clinicien Interpellations, appels, critiques, impatience, ironie, etc.</p>	<p>E1 – Altération de la perception E1-1: Scotome d'objet manifeste E1-2: Perception de détails rares ou bizarres avec ou sans justification arbitraire E1-3: Perceptions sensorielles – Fausses perceptions</p> <p>E2 – Massivité de la projection E2-1: Inadéquation du thème au stimulus – Persévération E2-2: Évocation du mauvais objet, thèmes de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physionomies ou attitudes – Mégalomanie E2-3: Expressions d'affects et/ou de représentations massifs – Expressions crues liées à une thématique sexuelle ou agressive – Inadéquation affects/représentations</p>

Série A Rigidité	Série B Labilité	Série C Évitement	Série D Manifestations hors narration	Série E Émergences du processus primaire
<p>A3 – Procédés obsessionnels A3-1: Doute: précautions verbales, hésitations entre interprétations différentes, remâchage A3-2: Annulation A3-3: Formation réactionnelle A3-4: Isolation entre représentations ou entre représentation et affect – Affects minimisés</p>	<p>B3 – Procédés hystériques B3-1: Mise en avant des affects au service du refoulement des représentations B3-2: Érotisation des relations, symbolisme transparent, détails narcissiques à valeur de séduction B3-3: Labilité dans les identifications</p>	<p>CL-3: Accent porté sur la fonction d'étayage de l'objet (+/-) CL-4: Discontinuité des modes de fonctionnement (interne/externe, perceptif/symbolique, concret/abstrait...)</p> <p>CN – Centration narcissique CN1: Accent porté sur l'éprouvé subjectif, références autocentrées, autosuffisance CN2: Accent porté sur la sensorialité, sensibilité aux contrastes CN-3: Détails narcissiques à valence positive ou négative, idéalisation (+/-) CN-4: Relations spéculaires CN-5: Mise en tableau – Affect-titre – Posture signifiante d'affects</p> <p>CM – (Hypo)manie CM1: Exaltation et emballement des affects et des représentations (élation) CM-2: Hyper-instabilité des identifications et des objets CM-3: Fabulations CM-4: Pirouettes, clin d'œil – Ironie – Humour CM-5: Associations par contiguïté, par consonance, coq-à-l'âne...</p>		<p>E3 – Désorganisation des repères identitaires et objectaux E3-1: Confusion des identités – Télescopage des rôles E3-2: Instabilité des objets E3-3: Désorganisation temporelle, spatiale ou de la causalité logique E3-4: Perception d'objets détériorés ou de personnages malades – Images de corps malformés</p> <p>E4 – Altération du discours E4-1: Troubles de la syntaxe – Craquées verbales E4-2: Indétermination, flou du discours E4-3: Associations courtes E4-4: Symbolisme hermétique</p>

Université Paul Valéry – Montpellier III

ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je soussignée , déclare être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce mémoire.

Signature :

Résumé

Notre travail propose d'interroger le lien mère-fille pendant la période de l'adolescence sous l'angle de la séparation, séparation nécessaire pour le devenir adulte mais rendue difficile du fait de la spécificité de la relation entre une fille et sa mère. Nous tentons tout d'abord d'explorer les enjeux de la réactualisation de la perte d'objet à l'adolescence. Nous abordons ensuite le concept du féminin en lien avec la passivité, le masochisme et le maternel avant de traiter la question du lien entre une fille et sa mère, entre amour, haine, ressemblance et différence. À l'appui de deux cas cliniques basés sur l'analyse des entretiens et des épreuves projectives, nous viendrons mettre en lumière ce qu'il en est pour chacune du traitement des conflits, de l'élaboration de la perte et de la passivité pour répondre à nos hypothèses de recherche. Notre approche psychanalytique permet de rendre compte de la singularité du fonctionnement psychique de ces deux adolescentes et de leur offrir la possibilité de se subjectiver et de construire une identité.

Mots clés : Adolescence, fille, mère, séparation, perte, féminin, passivité.

Abstract

Our work proposes to question the mother-daughter bond during the period of adolescence from the angle of separation, a separation seen as necessary to become an adult but made difficult by the specificity of the relationship between a daughter and her mother. First, we try to explore the stakes of the re-actualization of the object loss in adolescence. Then, we address the concept of the femininity in relation to passivity, masochism and the maternal before dealing with the question of the link between a daughter and her mother, between love, hate, resemblance and difference. With the support of two clinical cases based on the analysis of interviews and projective assessments, we will shed light on the processing of conflicts, the elaboration of loss and passivity in order to answer our research hypotheses. Our psychoanalytical approach allows us to take into account the singularity of the psychic functioning of these two adolescents and to offer them the possibility of individuation and constructing an identity.

Keywords : Adolescence, daughter, mother, separation, loss, feminine, passivity.